

carole moore

le mort qui voulait ma peau



Le mort qui voulait ma peau

On ne veut pas votre peau, seulement
votre bien. Visitez notre site :
www.soulieresediteur.com



**De la même auteure
chez le même éditeur**

Frissons dans la nuit, coll. ma petite vache a mal
aux pattes, 2000

Chez un autre éditeur
Clavardage.com, éditions Trampoline, 2010

Carole Moore

Le mort qui voulait ma peau



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

www.soulieresediteur.com

case postale 36563 — 598, rue Victoria,
Saint-Lambert, Québec J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2012
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Moore, Carole

Le mort qui voulait ma peau
Collection Graffiti ; 73

Pour les jeunes à partir de 12 ans.

ISBN 978-2-89607-151-7

I. Titre. II. Collection: Collection Graffiti ; 73.
PS8576.O551M67 2012 jC843'.6 C2011-942430-4
PS9576.O551M67 2012

Illustration de la couverture :
Carl Pelletier (Polygone Studio)
Illustration de la mouche :
Rachel Montreuil

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright ©Soulières éditeur et Carole Moore

ISBN 978-2-89607-151-7 (version papier)

ISBN 978-2-89607-173-9 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-191-3 (version PDF)

Tous droits réservés

Pour ma nièce, Valérie.

Et merci à Alexandre Montreuil
pour son aide précieuse.

*Un dernier miaulement désespéré a déchiré
la nuit. Le bruit sec d'un os qui se brise,
puis de nouveau le silence.*

Chapitre 1

Pour des raisons sentimentales plus ou moins obscures, je m'appelle François. Cependant, tout le monde m'appelle Franky.

La description de notre maison et des membres de ma famille n'a aucune importance pour ce livre, sinon de me rendre plus crédible et, croyez-moi, je dois mettre toutes les chances de mon côté. Parce que ce que vous allez lire est assez difficile à croire et je dois admettre que si je ne l'avais pas moi-même vécu, je n'y croirais pas non plus.

Malheureusement, je ne suis pas trop doué côté description. Ce que je veux dire c'est que, même quand je lis un livre et que je survis à la lecture de cinq pages sur la description d'une maison, invariablement, dans mon imagination, elle ressemble à ça :



Plus ou moins grande, selon la richesse ou le statut social des gens qui l'occupent. Jamais d'allée. Ni de garage. Aucune idée de l'endroit où on stationne la voiture. De toute façon, je n' imagine pas de voiture. Pas de piscine ni de fleurs ni d'arbustes. Juste une maison comme ça. Jamais en pierre ni en brique. Juste comme ça. Avec des piliers devant, sans quoi, la maison serait plutôt triste. Cependant, les piliers sont réservés aux maisons de riches.

Pour une maison pauvre, je n'ai même pas d'image de maison. Tout ce que j'ai, c'est une porte qui grince et qui se referme sans l'aide de personne, grâce au ressort style porte de chalet. Je ne vois personne. Rien que des jambes dans des jeans trop longs et effilochés, et des pieds chaussés de vieilles espadrilles en simili plastique. Donc, grincement, jeans qui passent en quatrième vitesse, espadrilles en mystérieux matériau défraîchi, grincement, claquement de porte. C'est mon idée d'une maison pauvre. Je sais. Ça fait pitié.

Alors pour vous aider un peu, voici une photo de notre maison, qui n'est ni riche ni pauvre :



Idem pour les vêtements. Quand une des amies de ma blonde décrit la robe qu'elle vient d'acheter : niaiserie.

Premièrement, les filles, il n'y a à peu près rien de plus soporifique à entendre, sauf peut-être mon prof de maths. Et ne venez pas me radoter que j'ai qu'à ne pas écouter ce que vous dites, parce que vous le dites justement pour qu'on vous écoute, pour qu'on vous imagine dans vos robes sexy. Mais vous perdez votre temps et vous nous faites perdre le nôtre aussi. Parce que, deuxièmement, pour les gars, il y a seulement deux modèles de robe.

Les belles robes :



Et les robes mémé :



Troisièmement, même si vous voulez qu'on vous imagine dans votre robe, on va toujours vous imaginer sans. Alors les filles, arrêtez de vous fatiguer à décrire vos nouveaux vêtements devant les mâles dans le but inavoué de les faire baver. Contentez-vous donc juste de vous pavaner avec.

Bon. Une chose de réglée.

La description n'est pas ma force, c'est sûr, mais je vais faire un effort. Chez moi, donc.

C'est une maison avec tout ce qui a de plus normal : deux chambres au rez-de-chaussée et deux autres au sous-sol (une pour mon frère

Sam, l'autre pour ma sœur Sophie). La chambre du premier est encombrée de livres et d'articles de sport tandis que l'autre chambre contient, entre autres, un clavier électronique. Il y a une salle familiale très chaleureuse au sous-sol avec un cinéma-maison et deux postes d'ordinateurs. Ces postes sont pour Sam et Sophie. Je suis le seul avec un ordinateur dans sa chambre.

Notre salle à manger est particulière. Mon père et ma mère ont construit un appartement pour chats qui prend la moitié de la place. On y accueille des chats malades ou blessés de la *Ottawa Humane Society* jusqu'à ce qu'ils aillent mieux et qu'ils puissent être adoptés. Imaginez le reste de la maison comme vous voulez. C'est parfait pour ce livre.

Dernier détail : nous avons une chatte qui s'appelle Miko, et dans chaque pièce de la maison, il y a quelque chose pour elle : panier, couverture, structure, bol d'eau, etc.

Elle a quatre bols sur son tapis dans la cuisine : deux pour sa nourriture quotidienne, donc deux sortes de bouffe pour madame, un pour les gâteries (deux à la fois, trois fois par jour) et le dernier pour l'eau. Elle a un grand verre d'eau toujours propre et rempli sur une des tables du salon, un autre sur la commode de mon père, et un dernier sur le comptoir de la salle de bains. Elle préfère, et de beaucoup,

boire dans un verre que dans son bol. À vrai dire, elle ne boit jamais dans son bol.

Elle a aussi son entrée privée au sous-sol avec une clé qu'elle porte autour de son cou. Cette clé, c'est un aimant, car sa chatière est électromagnétique. Mon père lui a construit une terrasse couverte juste pour elle, devant sa porte, à l'extérieur de la maison. Miko est donc complètement indépendante. Mon père a aussi créé une ouverture assez grande dans la porte de la chambre de mes parents pour laisser passer Miko quand ils ferment leur porte pour la nuit.

Et Miko n'est pas la chatte arrogante ou snob qu'on pourrait imaginer parce qu'elle est un peu gâtée. Elle est affectueuse et dort souvent en boule à côté de ma mère ou contre moi. Elle ronronne souvent, longtemps et fort. Elle est heureuse et elle veut partager son bonheur avec nous. Elle nous fait aussi beaucoup la conversation. Miaou par-ci, miaaouuu par-là.

Voici une photo de Miko :



Je t'aime, Miko.

Ma blonde, Val, trouve que je dis plus souvent *Je t'aime* à Miko qu'à elle. Ce que ma blonde ne comprend pas, c'est que mon chat ne me demande jamais à quel moment précis j'ai commencé à l'aimer, ni pourquoi je l'aime et il n'émet jamais de miaulements qui impliquent un « si tu m'aimes... » Autrement dit, dire à Miko que je l'aime ne me précipite pas dans un univers rempli de pièges tous plus pervers les uns que les autres.

J'en étais où avec tout ça ? Ah oui. Chez moi. Chez nous.

Donc, une maison (style libre), chaleureuse, pleine d'amour, de compréhension et de respect, blablabla.

Dans cette maison, il y a mon père, ma mère, mon frère Samuel, ma sœur Sophie, bien sûr Miko, et moi. À l'exception de mon père qui est un anglophone originaire du Nouveau-Brunswick, nous sommes tous nés à Ottawa.

Sophie, un an plus jeune que moi, a 17 ans. Elle adore le piano et est super douée. Elle s'entraîne. Chaque jour. Mozart, Beethoven, Brahms, Bach, Liszt, Chopin et compagnie font quasiment partie de la famille.

Sam est un grand blond très sportif qui s'entraîne lui aussi chaque jour. Il fait de la course à pied, du vélo, du ski et du patin. Il joue au tennis et au soccer. Il est en troisième

année du secondaire. La longueur de ses cheveux désespère notre mère.

Moi, je n'ai rien de spécial, sauf un ordinateur dans ma chambre et ma blonde. (J'espère qu'elle va être contente de lire ça. Zut ! J'ai mis une photo de Miko, mais pas de Val. Je suis mort !)

Chapitre 2

NOTRE COUR ARRIÈRE N'EST PAS TRÈS GRANDE, EN BONNE PARTIE À CAUSE DU GARAGE DOUBLE. Mon père aime les grands garages. S'il avait pu avoir un garage centuple, il l'aurait fait. Rempli de voitures, de camionnettes, de tracteurs, de VTT, de motoneiges, enfin à peu près tout ce qui peut rouler. Une passion. Le golf aussi. Mais je m'éloigne du sujet.

Notre intimité est protégée par une clôture qui s'étend sur trois côtés. De part et d'autre de la cour arrière, il y a deux arbres énormes. De l'allée, n'importe qui peut avoir accès à notre cour arrière.

Il y a quelques mois, début septembre, par une belle soirée de fin d'été, mes amis et moi, on a décidé de faire du camping pour célébrer la fin de notre première semaine de notre dernière année à l'école secondaire. Non pas qu'on n'aime pas l'école, mais bon. Comme on n'est pas trop camping (le sable, les moustiques, les toilettes dégoue), on a monté la tente familiale dans la cour arrière. On a acheté des guimauves et des bouteilles d'eau. Pour les cannettes de Coke et de Pepsi Diète, on s'est servis dans le frigo chez nous pour la bonne raison qu'il y en a toujours dans le frigo chez nous. On a mis

nos rafraîchissements dans une glacière qui avait connu des jours plus glorieux. Non, pas d'alcool. On est du genre anti-alcool. J'ai déjà vu du monde saoul et je n'ai jamais trouvé que ça avait l'air intelligent ou intéressant. Surtout le lendemain.

Ce soir-là, il y avait Sam, Sophie, Marie-Zo, Pat (mon meilleur ami), Val et moi.

Et Miko, de temps en temps.

Sam pour Samuel, Marie-Zo, pour Marie-Michèle (ne me demandez pas pourquoi), Pat pour Patrick et Val pour Valérie. C'est rare qu'on appelle les gens par leur vrai prénom.

Seb, Mat, Bob, Pat, Dave, Joe, Dédé, Nat, Caro, Mimi, Fred, Mél, Sam, Dan, Max, Val, Ben, Alex, Nick, Gaby, Bobby, Josh, Greg, alouette.

Alors on doit s'assurer qu'on a le bon prénom :

— Salut. Je m'appelle Joe.

— Joe, John ou Jonathan ?

— En fait, c'est Johnny.

— Oh ! Moi, c'est Max.

— Max pour Maxime ? Maximilien ? Autre chose ?

— Non, c'est vraiment Max. Sauf que les gens qui ne le savent pas m'appellent souvent Maxime.

— C'est chiant.

— Mets-en. Surtout quand le chat du voi-

sin s'appelle Max aussi. Merde, mon nom est sur certaines boîtes de litière pour chats.

— J'ai connu un chien qui s'appelait Bruno.

— Bruno ? Pour un chien ? Tu me niaises.

— Non, je te le jure.

— Hé ben ! Y a probablement des enfants qui s'appellent Fido ou Rex.

— Ça ne me surprendrait pas.

Imaginez un peu :

— Qui a écrit Roméo et Juliette ?

— Billy Shakespeare.

— Qui était empereur de France ?

— Napo Bonaparte. Napo 1^{er}, ou Napo Prem, pour les intimes.

Pas tout à fait le même effet, hein ?

Mais disons que ça fait plus proche du peuple : Bill Clinton, Bill Gates, Bob Kennedy, Joe Clark.

En tout cas.

Alors, dans la noirceur de la nuit, on se faisait griller – ou brûler, selon le goût de chacun – des guimauves quand Sam a suggéré qu'on se raconte des histoires à faire peur. « Cool ! » avons-nous tous dit. On s'est rapprochés du feu et on a tous, sauf Sam, regardé Sam.

Lui, il nous regardait tous.

— Quoi ? a-t-il dit.

— Ben, on attend ton histoire, a répondu Pat en repoussant vers l'arrière son toupet noir un peu trop long qui l'agaçait.

Joueur de hockey très sérieux, Pat aimait avoir les yeux dégagés. Il laissait rarement sa frange aller plus bas que ses sourcils épais et aussi noirs que sa tignasse. Dans toute cette noirceur, ses yeux bleu ciel ne passaient pas inaperçus et bien des filles tournaient autour de lui.

— Je n'ai jamais dit que j'avais une histoire, a précisé Sam en haussant les épaules, l'air faussement innocent.

— Tu es nul, a dit quelqu'un d'autre. J'ai oublié qui. C'était peut-être moi, maintenant que j'y pense.

— Non, c'est toi qui es nul. (Ah oui, c'était bien moi. Je me rappelle que Sam m'avait traité de nul.)

— Avec tous les livres sadiques que tu lis, tu dois certainement avoir une ou deux histoires à faire peur, a rétorqué Pat.

— À propos de Jack l'Éventreur ou de Ted Bundy ?

— Ah non, pas tes tueurs en série ! a supplié Sophie en tapant énergiquement sur un moustique qui venait de se poser sur son épaule.

Sauf pour les moustiques, elle ne peut supporter la violence et la souffrance. Elle avait d'ailleurs la fâcheuse habitude de perdre connaissance dans ses cours de bio quand ils regardaient des opérations à la télé. Finalement,

elle a été exemptée de toute cette violence gratuite offerte en primeur dans tous les bons cours de bio près de chez vous. Sophie pouvait sortir de la classe et arrêter de tomber partout et de se faire mal.

Tsss. Les filles. J'allais dire : Elles n'ont pas de couilles. Mais elles ne sont pas censées en avoir non plus. Parce qu'une fille avec des couilles... J'aime mieux ne pas imaginer ça.

— Ben quoi ? Vous voulez de l'horreur ou vous n'en voulez pas ? Décidez-vous, a dit Pat.

Sam a éteint sa guimauve.

— Je vais commencer, a décidé Marie-Zo. Est-ce que je vous ai déjà parlé de ma grand-tante Thérèse ?

— La malade mentale ? a demandé Sophie, très délicate.

— Elle n'est pas malade mentale, juste un peu dérangée. Mais je vois que tu sais de qui je parle. Ma première histoire, c'est elle qui me l'a racontée.

— D'accord, vas-y.

Tout le monde était tout ouïe, surtout après avoir appris que la grand-tante Thérèse était maboule. De mon côté, j'ai imaginé une femme maigre et échevelée, tristement enserrée dans une camisole de force et hurlant à la lune, pleine ou en quartier. (La lune, pleine ou en quartier, pas la grand-tante. Quoique la grand-tante en

quartiers, ça serait super aussi. Pour une histoire d'horreur, je veux dire.)

Marie-Zo a bu une gorgée d'eau.

— Ma grand-tante Thérèse, a-t-elle commencé, vient d'une famille de six enfants plus ou moins mentalement sains, on va dire. Elle a l'air tout à fait normale, quand tout à coup, sans raison apparente, elle pète complètement les plombs : crise de larmes, crise de rage, crise de nerfs. Nommez-les.

— C'est comme Val, ai-je commenté.

Les gars ont ri et j'ai reçu un coup de coude de ma douce bien-aimée de 42 kilos. Assez grand et du genre sportif, je dois faire plus du double de son poids.

Marie-Zo m'a regardé de travers et a repris son récit.

— Et ma grand-tante est la moins perturbée de la bande. Imaginez les autres. Enfin, un jour elle m'a parlé d'une veille de Noël à laquelle elle participait lorsqu'elle était jeune. Étant donné que sa propre mère venait d'une très grande famille, neuf enfants, c'était rare qu'ils se réunissent tous du côté maternel. Et je crois savoir que ça ne les tentait pas vraiment non plus de se rassembler. Toujours est-il qu'une année, pour une raison quelconque, ils ont décidé de célébrer Noël ensemble.

On était tous suspendus à ses lèvres, les guimauves calcinées et oubliées au bout de

notre branche, attendant avec impatience la suite du drame familial sanglant qu'on espérait tous, sauf Sophie qui était plutôt crispée.

— La grande famille des Blanchard avait loué une salle des mois à l'avance. Ils avaient embauché un traiteur, acheté des tas de gros sacs de chips BBQ et régulier, de crottets au fromage, de bretzels, de macarons au chocolat et, probablement, des centaines de bouteilles de vin et de bière. Ben quoi, on fête ou on ne fête pas ? Les parents de ma grand-tante voulaient impressionner toute la parenté avec leurs six rejetons. Ils voulaient que tous les gens disent d'eux oh ! combien ils étaient sages et bien élevés ! Les Fêtes avec la parenté étaient le moment idéal pour faire de l'épate. Avant de quitter la maison, ils avaient prévenu les enfants de s'asseoir bien sagement et de ne pas manger comme des sauvages.

Tout ce qu'on entendait dans la cour était sa voix, quelques grillons – ou sauterelles, je ne connais pas la différence – terrorisés par Miko qui ne voulait pourtant que jouer avec eux, et le grésillement des guimauves tombées dans le feu. On avait les yeux ronds comme une pièce d'un dollar, prêts à entendre parler de coups de ceinture ou de bâton à tout moment.

— Alors, durant toute la soirée, a poursuivi Marie-Zo, tandis que les cousins et les cousines

couraient partout et se gavaient de chips et de chocolats – des denrées rares dans la famille de ma grand-tante avec toutes ces bouches à nourrir – ma grand-tante, ses trois frères et ses deux sœurs sont restés sagement assis, ont mangé quelques chips, deux ou peut-être trois chocolats pour les plus téméraires et c'est tout. Leur seule récompense a été le commentaire de leur mère au retour à la maison : « Avez-vous vu vos cousins ? Quelle bande de sauvages ! »

Marie-Zo a soupiré et a continué.

— J'imagine la triste, mais tellement triste soirée que mes grands-tantes et mes grands-oncles ont dû passer. En pleine veille de Noël. Ils ont dû se demander toute la soirée, et peut-être pendant encore plusieurs années, pour quelle raison, eux, n'avaient pas pu se goinfrer, s'amuser et se taper dessus comme les autres pour laisser sortir leur frustration. En plus, toute la parenté a dû se dire non pas que ces enfants étaient sages et bien élevés, mais qu'ils faisaient pitié et qu'ils finiraient sûrement mal.

On s'est tous regardés sans un mot, n'en croyant pas nos oreilles.

— Et ensuite ? a demandé Pat.

— Comment ça, ensuite ?

— C'est juste ça ? Pas de fessée collective, pas de bagarre, pas de sang, pas de meurtre, rien ?

Pat était très déçu. On le serait à moins.

— Non, c'est tout. Tu ne trouves pas ça assez triste comme ça ? Sam, arrête de rire ! Mets-toi un peu à leur place.

— Je ne ris pas, je pleure !

— Au moins, j'avais une histoire, moi.

— Oui, mais plate, ai-je répondu.

Derrière ses lunettes, Marie-Zo n'avait pas l'air contente.

— Hé que tu es poche ! m'a aimablement dit Val. Son histoire d'horreur, c'est des horreurs que vivent plein de gens. C'est les parents qui utilisent leurs enfants comme faire-valoir. Ça m'enrage, tiens. Mais toi, comme d'habitude, tu ne comprends rien. Une histoire d'horreur, ce n'est pas obligé d'être plein de sang partout.

— Non ? ai-je risqué.

Paf ! Ma blonde qui me donne un autre coup de coude sur le bras. Ouch ! Ça, c'est une histoire d'horreur. Mais il faut voir Val quand elle est fâchée. Superbe. Elle ressemble un peu à la Pocahontas de Disney, sauf que ses cheveux sont bruns.

— Dans ce cas-là, j'en ai une pour vous ! s'est écriée Sophie.

— Je meurs d'impatience d'entendre ça, a dit Pat, sarcastique.

— Ta gueule, Pat, lui a ordonné Marie-Zo. Vas-y, Sophie.

Sophie avec une histoire « d'horreur » ! J'ai bâillé discrètement.

Il y a eu tout à coup des craquements bizarres. Comme au ralenti.

Quelque chose d'assez lourd qui marchait avec précaution sur des branches sèches. Sûrement un voisin. Mais qu'est-ce qu'un voisin faisait à se promener sur un tas de branches près de notre campement ?

— Hé, qui est là ? a crié Pat, déjà debout, le regard scrutateur.

— Chut ! a fait Sophie.

— Ben là, je veux savoir c'est qui le con qui nous espionne.

— Pat, ai-je dit, penses-tu vraiment que quelqu'un perdrait son temps à espionner des gens en train de se raconter des histoires d'enfants qui ne peuvent pas manger autant de cochonneries qu'ils en voudraient à Noël ? C'était sûrement un animal. Peut-être Miko ?

— Elle est sur la chaise, là-bas. Écoute quand même encore un peu, a insisté Sophie.

On a tous écouté le silence de la nuit.

— C'est plus intéressant que l'histoire de Marie-Zo, a remarqué Pat.

— La ferme, Pat, a-t-elle répondu.

— J'allais le dire, a ajouté Val. Bon, il n'y a rien.

— Okay. Je commence mon histoire. Le titre c'est : les fesses à l'air.

— Yeah ! Une histoire de fesses, c'est sûrement intéressant. En tout cas, ça ne peut pas être pire que l'autre, ai-je commenté.

— Ce que tu peux être nul quand tu veux, m'a dit ma douce.

— Je peux finalement commencer ou il y en a d'autres qui ont des commentaires aussi utiles à partager avec nous ?

— Prrr...

C'était Miko qui s'était mise à ronronner. On pouvait continuer.

— Vingt-huit juin. C'est l'anniversaire de mon oncle. Il y a gros un orage dehors, a dit Sophie.

— Les orages ne sont pas toujours dehors ? s'est moqué Sam.

Val m'a menacé de son regard.

— Je n'ai rien dit ! lui ai-je fait remarquer.

— C'était juste au cas où l'envie t'en serait venue. Excuse-moi, Sophie.

Sophie a fait un mouvement vers la droite avec sa bouche en forme de cœur. Un vieux tic. Elle a ensuite enlevé ses lunettes, les a essuyées avec son tee-shirt et les a remises.

Ma sœur a un tout petit nez. C'est à se demander comment ses lunettes restent en place.

Elle a continué son récit.

— Mon oncle s'appelle Robert. Mais tout le monde l'appelle Bob. Bob Bolduc.

— Bob Bolduc ? Ayoye ! a dit Pat.

— Bob, c'est le mari de la sœur de ma mère et ils ont deux enfants : Chloé, quatre ans, et, croyez-le ou non, Benji, deux ans. Benji Bolduc. Il pourrait déjà commencer à se plaindre, celui-là. Ou il va aller loin dans la vie. À suivre. Ce jour-là, c'est l'anniversaire de Bob. Il a trente-cinq ans. Hélène, sa femme, lui a préparé une fête. Les membres des deux familles sont invités avec toute leur marmaille. J'aurais pu me passer de la marmaille. Si au moins ils étaient civilisés. Mais non, une bande de sauvages en liberté. Oups ! Mais maintenant je pense que c'est correct une bande d'enfants sauvages dans une fête. On était tous des enfants sauvages, pas vrai ? Même que Pat n'a pas évolué beaucoup, je dirais.

— Ha - ha - ha, a grimacé Pat.

— Je continue. On a fini de souper, Hélène est allée chercher le gâteau et on s'est tous mis à chanter : « Bon-ne fê-te à Bob ! Bon-ne fê-te à Bob ! Bon-ne fê-te, bon-ne fê-te, bon-ne fê-te à Bob ! Hip-hip-hip ! Hourra ! » Le gâteau arrive, en même temps que Chloé qui écarte alors les jambes et se penche en avant pour montrer son derrière nu à son père et lui demande si ses fesses sont propres. De toute évidence, elle arrive des toilettes. Moi je dis : wow ! c'est quoi ça ? J'entends des éclats de rire. Je n'en reviens pas. Et là, je me demande comment un parent peut

demander à son enfant de s'humilier en public en dévoilant son derrière nu afin d'effectuer les vérifications d'usage. Ça ne me rentre pas dans la tête. Non, la paresse n'est pas une bonne raison. J'avais envie de lui dire : Bob, va aux toilettes avec ta fille pour lui apprendre comment utiliser correctement le papier de toilette. C'est une affaire privée. Je veux dire, Bob, yo, ta fille te fait confiance.

Sophie décore son langage de toutes sortes de sons comme « yo ». Même que, quand elle trouve quelque chose d'amusant, au lieu d'émettre le rire forcé que tout le monde développe au cours de sa vie, Sophie, très ordi, dit « lol ». Si elle trouve quelque chose de très drôle, elle s'esclaffe : Ah ! Ah ! Lol ! C'est bizarre, mais elle est comme ça.

— Il est donc bien épais, ton oncle Bob Bolduc, s'est exclamée Marie-Zo.

— Il y a quelqu'un qui veut vérifier si j'ai fait une bonne job ? a demandé Pat en commençant à déboucler sa ceinture.

Cris dégoûtés de la part des filles.

— Sauf que toi, tu aimerais ça, a dit Marie-Zo. Garde tes culottes, on n'est pas intéressées. Sale pervers. Tu es pathétique.

— Wooooo... ont fait les gars.

CRRRAAAAAC !

— Encore ! Ça vient de par-là ! Pat pointait du doigt une direction. Allons voir !

Wouch–wouch–wouch (bruits de pas dans l’herbe) Wouch-Wou-BANG ! (bruits de pas dans l’herbe interrompus par une chute.)

— Hé, c’est le Morveux ! s’est écrié Pat.

Le Morveux, c’était un gars de l’école. Mathieu. Un ou deux ans de plus que nous. Ce n’est pas clair. Il avait repris au moins une année au primaire, je pense. Je l’avais déjà eu dans quelques-uns de mes cours et il était dans mon cours de français cette année. Il a tout du pauvre type : toujours seul, le regard fuyant, les épaules voûtées, le dos rond, pas grand, pas gros, pas d’amis.

— Mathieu ? a demandé Marie-Zo.

— Qui d’autre veux-tu que ce soit ? a répondu Pat.

— J’aurais voulu n’importe qui d’autre que lui, a ajouté Marie-Zo.

— Pchhhht ! a lancé Pat à Mathieu. Va-t’en ! Ouste ! Va jouer ailleurs !

— Bah, laisse-le tranquille. Il ne fait rien de mal, a dit Sam.

— Rien de mal ? Mathieu le Morveux ? Es-tu sérieux ?

Chapitre 3

— JE PENSE QUE JE MANQUE D'INFORMATION.
QU'EST-CE QU'IL A DE SPÉCIAL, CE MORVEUX?
Un éclair a brusquement crevé le ciel.

— Wow ! Vous avez vu ça ? s'est interrompu Sam.

— Tu parles ! a confirmé Sophie. J'aurais voulu pouvoir le photographier. Spectaculaire !

— Ça fait peur, a dit Marie-Zo, nerveuse. Je ne pensais pas qu'il était censé pleuvoir ce soir. Il n'y a même pas de nuages !

C'est vrai que c'était étrange. Puis le tonnerre a grondé comme un molosse gonflé aux stéroïdes qui défie son adversaire de faire un pas de plus.

— Hé, ça serait amusant de passer la nuit sous la tente avec un gros orage débile, a commenté Pat.

— Pas du tout, a affirmé Marie-Zo.

— Tu allais dire quoi au sujet de Mathieu ? a demandé Sam dont la curiosité naturelle était revenue au galop.

— Tu ne sais vraiment pas qui est Mathieu ? a répété Pat. Ben, on va parler de Mathieu. Ça, c'est une bonne histoire à raconter autour d'un feu.

— Est-ce qu'on est obligés de parler de lui ce soir ? a demandé Val.

— C'est la soirée parfaite pour ça, a déclaré Pat.

On s'est rassis et Val s'est blottie contre moi. Pat semblait savoir beaucoup de choses concernant le Morveux.

— D'un côté, je ne suis pas trop surpris que vous ne connaissiez pas le Morveux, parce que si vous le connaissiez, vous ne laisseriez pas Miko aller dehors.

— Comment ça ? ai-je tout de suite demandé.

— Disons qu'il y a des chats qui disparaissent de temps en temps et il y en a qui pensent que c'est le Morveux qui les tue.

— Hein ? Il tue des chats ?

— J'ai dit : il y en a qui pensent. Il est assez dérangé pour faire des affaires comme ça.

— Quand même, tuer des chats. Il faut être dérangé grave !

— Le Morveux EST dérangé grave.

Je me suis levé et j'ai couru vers l'endroit où le Morveux s'était trouvé quelques secondes plus tôt et j'ai crié :

— Si jamais tu touches à mon chat, tu es mort ! Même si tu fais juste le regarder, tu es mort ! Juste y penser, tu es mort aussi ! Et c'est valable pour tous les gens du voisinage ! Que je n'en vois pas un s'approcher de mon chat ! Vous êtes tous morts !

— Calme-toi, Franky, calme-toi, a dit Sam.

— Je voulais seulement m’assurer que personne ne touche à Miko.

— C’était clair, m’a dit Sophie. Je pense que tout le monde a saisi le message. Calme-toi avant qu’un voisin nous envoie la police pour tapage nocturne et menaces de mort.

C’est sûr que je ne savais pas à ce moment-là que ce n’est pas moi qui tuerais le Morveux, mais bien lui qui me tuerait...

— Allez, Pat, crache les infos, a dit Marie-Zo.

Je me suis rassis, encore énervé. Timbré, ce Morveux.

— Je sais que son père le bat souvent, a affirmé Pat. Vous l’avez peut-être remarqué, il a souvent des bleus et, une fois, il est arrivé à l’école avec un bras cassé. Sa mère n’a pas toute sa tête. Il n’a ni frère ni sœur. Pas d’amis non plus. Une famille de joyeux lurons, quoi !

— Comment ça se fait que tu sais ça ? lui ai-je demandé.

— Une de ses tantes travaille avec mon père, a dit Pat. Mais qu’il se fasse taper dessus, ce n’est rien ça. Un jour que je passais devant chez lui, j’ai entendu un drôle de *ploc* ! J’ai regardé d’où venait le bruit et j’ai vu le Morveux dehors, sous une fenêtre, qui ramassait un oiseau. J’ai supposé que le pauvre oiseau avait pris le reflet d’un arbre dans la fenêtre pour un arbre réel et qu’il s’était écrasé tête

première contre la fenêtre, d'où le *ploc* ! Je pouvais voir l'oiseau bouger dans l'herbe quand le Morveux l'a pris dans ses mains. Il a saisi les ailes du moineau et a tiré dessus jusqu'à ce qu'il y en ait une qui se détache du corps avec un bruit sec.

Nouveaux cris des filles.

— Ahhhh ! Arrête ! Je ne veux pas savoir ça ! a crié Sophie en se bouchant les oreilles.

— Moi non plus ! Personne ne veut savoir ça, espèce de con ! s'est écriée Marie-Zo.

— Ben, c'est toi qui m'as dit : Crache les infos !

— Je ne savais pas que c'était des affaires de torture !

— Ben, là tu le sais.

— Je ne voulais pas le savoir.

— Je m'excuse, mais il est trop tard.

— Bon, Sophie pleure, maintenant, a dit Val en allant la consoler.

— Elle pleure parce qu'elle s'ennuie de son chum, a répliqué Pat.

Emmanuel, le copain de Sophie, était en effet parti à Toronto où il venait d'entreprendre des études universitaires.

— Mais vas-tu finir par fermer ta grande trappe ? a pesté Marie-Zo qui commençait à être pas mal enragée.

Pat a fermé sa grande trappe. Miko, qui était partie quand j'ai réagi un peu trop forte-

ment tout à l'heure, est revenue, à mon grand soulagement. Avec un maniaque, comme le monstrueux Morveux dans les environs, je la préférerais près de moi. Dans la maison, encore mieux. Je l'ai entrée dans la maison, mais elle est ressortie par sa chatière deux minutes plus tard. J'allais devoir faire confiance à ma chatte et espérer qu'elle allait sentir le danger et rentrer vite à la maison.

Après un moment, Pat s'est sincèrement excusé. Il a ajouté une excuse spéciale pour Sophie et on s'est rassis autour du feu. Silencieux. Pauvre Pat, ce n'était pas sa faute.

— En tout cas, méchant malade, ai-je dit.

— Okay, on n'en parle plus ? m'a demandé Val.

— D'accord, excuse-moi. C'est juste que je n'en reviens pas.

— Quelqu'un a une autre histoire de fesses, peut-être ?

— Pat, tu n'as vraiment rien dans la tête, sauf des images de fesses, hein ? lui a demandé Marie-Zo.

— Surtout les tiennes, a-t-il ajouté avec un grand sourire.

Le malheureux. Il a reçu une poignée de guimauves calcinées et enrobées de sable en plein visage.

— Hé, ça va faire, a dit Pat à son agresseuse.

Il s'est approché d'elle, l'a prise dans ses bras et l'a embrassée. Quel culot !

Quelle surprise surtout quand on a compris qu'elle ne le repoussait pas ! Elle passait la moitié de son temps à l'insulter alors que tout ce qu'elle voulait c'était qu'il l'embrasse. Allez donc comprendre les filles. En tout cas, Pat avait compris, lui.

— Sale con, lui a dit Marie-Zo après le baiser, avec un léger coup de poing sur l'épaule et un sourire pour accompagner ces mots d'amour.

— On devrait faire une compétition et trouver les histoires les plus débiles possible. L'histoire la plus décourageante – pas déprimante – fait gagner quelque chose à la personne qui va la raconter, a proposé Val.

— D'accord, mais gagner quoi ? a demandé Pat. Et pourquoi on ne fait pas juste un concours de celui qui crache le plus loin ?

— Pat, tu n'es pas avec ta gang de barbares au hockey, là. Tu es avec tes amis civilisés, a dit Marie-Zo.

— Parce que tu te trouves civilisée, toi ?

— As-tu déjà reçu une baffe sur la gueule ? Parce que je sens que ça s'en vient.

— Allez, on se calme, a-t-il répondu.

Et là-dessus, il l'a encore embrassée.

Finalement, fatigués, on a remis à plus tard notre compétition d'histoires débiles. Chacun

s'est préparé pour la nuit, moi le dernier. À l'extérieur de la tente, j'attendais mon tour pour entrer quand j'ai senti quelque chose sur ma nuque. J'ai fait glisser ma main derrière mon cou pour faire disparaître la sensation. Rien à faire. L'étrange sensation qu'on me fixait restait là.

Je me suis retourné et j'ai vu, par-dessus la clôture, la tête du Morveux. Ses yeux me fixaient avec tant d'insistance que je me suis sentis mal. Je ne me suis pas obstiné. J'ai fait entrer Miko dans la tente, j'ai enlevé mes chaussures sans les délayer – comme toujours – puis je suis entré à mon tour et j'ai fait descendre la glissière derrière moi.

Mathieu le Morveux. L'écarteleur d'oiseaux. Le tueur de chats. Il était là, tout près, à rôder autour de nous.

Comme un serpent.

Chapitre 4

MOINS DE DEUX SEMAINES PLUS TARD, J'ÉTAIS À MOITIÉ ENDORMI PENDANT MON COURS DE FRANÇAIS QUAND J'AI RESSENTI LA MÊME CHOSE QUE L'AUTRE SOIR, AVANT D'ENTRER DANS LA TENTE. J'ai mis la main sur ma nuque pour faire disparaître la sensation. Rien à faire, je ressentais toujours l'insistance des yeux noirs du Morveux, comme s'ils se creusaient un chemin à travers ma main pour aller se jeter inévitablement sur mon cou. J'ai tourné la tête et essayé de soutenir le regard du Morveux. Un regard auquel je n'avais jamais porté attention. Un regard perçant, haineux. Pas étonnant qu'il le gardait fuyant. Il ne voulait pas qu'on puisse y lire ce que j'y voyais à ce moment-là. Je n'ai tenu que quelques secondes, mais avant de me retourner j'ai eu le temps d'apercevoir un léger sourire sur les lèvres minces du Morveux. Un sourire qui me narguait, qui me disait *je te tiens*.

Le dimanche suivant, je jouais à *Final Fantasy* sur mon ordinateur quand j'ai remarqué dans mon champ de vision un mouvement qui venait de ma fenêtre. Le cœur battant, je me suis rendu discrètement jusque sous ma fenêtre. Avec mille précautions, j'ai risqué un œil au-dehors. Rien. J'ai changé de coin de fenêtre pour examiner les lieux encore une fois. Personne.

Je deviens paranoïaque, ai-je pensé. J'ai soupiré un grand coup et j'ai tiré sur la ficelle qui a fait grimper mon store jusqu'à la valence.

J'ai presque eu une attaque quand j'ai vu ce satané Morveux sortir de la haie de cèdres qui sépare notre cour de celle du voisin.

Misère ! Ce débile m'espionne !

J'ai ouvert la fenêtre et crié : Va-t'en ! Dégage ! Laisse-moi tranquille !

Il m'a adressé son sourire baveux et il est reparti lentement chez lui.

Il m'espionne depuis combien de temps ce détraqué ? Depuis combien de jours ? De semaines ? Il me veut quoi ?

Le lendemain, pendant tout le cours de français, j'ai senti qu'il fixait ma nuque. C'était presque un contact physique. Comment un regard pouvait-il être aussi intense et dérangeant ?

À la fin du cours, j'ai attendu d'être seul avec lui et je l'ai agrippé par le bras. Il sentait la cigarette, même s'il ne fume pas. Ça devait venir de chez lui, ai-je supposé.

— Hé, c'est quoi ton problème ? Tu vas me ficher la paix. C'est clair ?

Sourire baveux pour toute réponse.

Je l'ai poussé contre le mur et je l'y ai maintenu fermement.

— Va te faire voir.

Sourire baveux, encore.

— Tu n'es qu'un malade et si tu n'arrêtes pas tes conneries, je te casse la gueule. J'espère que c'est clair : FOUS-MOI LA PAIX !

Je l'ai attiré vers moi pour ensuite le plaquer contre le mur. Il est resté impassible. Pauvre attardé, que je me suis dit. Pourtant, je n'ai pas pu contrôler un tremblement dans mes jambes. Je n'avais jamais menacé quelqu'un de le frapper. Seulement éliminer celui qui toucherait à mon chat.

Je l'ai laissé là, contre le mur, et je suis parti à mon cours de physique, sentant de nouveau ce quelque chose de très désagréable, juste là, sur ma nuque.

Misère.



Ce dernier soir de septembre, dans ma chambre, j'étais en train d'embrasser Val. Tout allait bien jusqu'à ce que l'image du Morveux me traverse l'esprit et ça a, comme qui dirait, gâché l'ambiance.

— Cochonnerie, ai-je dit.

— Quoi ? a demandé Val.

— C'est Mathieu le Morveux.

— Quoi, Mathieu ?

— Il ne me lâche pas. Jamais.

— Il t'espionne toujours ?

— Chaque jour. Ça devient du harcèlement.

— Mais il fait juste te regarder, oui ?

— Oui... et non. C'est ce que ça me fait physiquement quand il me fixe. Je sens, je sais quand il me regarde. C'est quelque chose d'insistant, d'incrûtant, de brûlant. C'est vraiment bizarre.

— C'est très étrange, en effet.

— En tout cas...

— Est-ce que tu trouverais ça bizarre si je déboutonnais mon chemisier ?

— Je ne sais pas. Essaie pour voir.

Sauf que là, à ce moment précis, j'ai su qu'il me fixait. Qu'il nous regardait.

— Il est là, ai-je dit.

— Où ça ?

— Aucune idée.

— Là ! s'est écriée Val. Je l'ai vu par la fenêtre !

Comme je voulais montrer à Val que j'étais un homme, un vrai, je me suis levé, je suis allé à la fenêtre, j'ai repéré le maniaque à peine camouflé derrière un arbre et j'ai dit : On va se débarrasser de lui, tu vas voir. Et facilement en plus.

J'ai abaissé le store et fermé les lamelles.

— Bon débarras, a observé Val. Quand même, ça fait peur.

— J'ai eu encore plus peur en pensant que tu allais ne plus vouloir déboutonner ton chemisier.

— Nouille.

Je me suis rassis à côté d'elle sur mon lit et je l'ai embrassée. Val. Avec ses yeux marron, pétillants comme des étoiles, ses longs cheveux bruns. Elle était si menue et douce et tout contre moi. Je l'ai serrée fort comme pour la protéger, mais je me rendais compte qu'en fait, c'est moi qui cherchais du réconfort.

Chapitre 5

MES AMIS ET MOI, ON ÉTAIT ASSIS À LA *SALLE DES PAS PERDUS* DE L'ÉCOLE QUAND VAL EST ARRIVÉE. D'un pas rapide, elle s'est dirigée vers nous, la bouche entrouverte de quelqu'un impatient de dire quelque chose. Elle semblait bouleversée.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui ai-je demandé.

— Vous ne savez pas ?

— Savoir quoi ? a demandé Marie-Zo en interrompant brusquement son baiser avec Pat.

— Mathieu. Il s'est suicidé.

— Quoi ! ? ai-je crié.

— Hier. Il s'est pendu.

— Quoi ? ! a répété Marie-Zo.

— Qui t'a dit ça ? a demandé Pat.

— Tout le monde en parlait dans l'autobus.

— Hé ben, tu parles d'une nouvelle ! s'est exclamé Pat.

J'étais devenu muet. Val et moi, on se regardait sans rien dire. Mon cerveau assimilait lentement la nouvelle. J'ai fermé les yeux, puis, les coudes sur les genoux, j'ai caché mon visage dans mes mains. Mon cauchemar était fini. J'avais peine à le croire.

Mes sentiments étaient confus. J'étais soulagé, délesté d'un poids énorme, mais en même temps, je me sentais coupable. Parce que oui,

j'avais désiré qu'il meure. Qu'il disparaisse de ma vie, d'une manière ou d'une autre. Aussi, j'étais triste pour lui.

J'ai de nouveau regardé Val. Elle m'a fait un sourire qui n'en était pas vraiment un, mais que j'ai compris. Elle devinait mon état d'âme.

Nous avons décidé que nous irions à son enterrement. Même s'il avait été un étrange personnage, plus perturbé que dangereux, il avait été un voisin, un « compagnon » de classe.

L'enterrement était prévu pour ce mercredi après-midi du début octobre. C'était un jour gris et frisquet, comme Mathieu. Tout le monde avait les mains dans les poches et la tête rentrée dans les épaules. Il n'y avait pas grand monde, en fait. Quelques membres de sa famille et une poignée d'adolescents qui le connaissaient vaguement, nous inclus. Une main mystérieuse avait déposé une fleur sur sa tombe. La grand-mère, peut-être ? Enfin, celle que je supposais être la grand-mère. Elle semblait avoir l'âge requis et elle avait la larme à l'œil. Œil qui devenait mauvais quand il regardait le père du défunt qui lui, semblait avoir hâte que ça finisse. La mère, les yeux cernés et vides, n'avait pas l'air de ressentir quoi que ce soit.

Une pluie fine a commencé à tomber. Un brusque coup de vent a transporté la fleur six tombes plus loin. J'ai frissonné. La cérémonie

a pris fin et tout le monde s'est rapidement dirigé vers la sortie. J'ai pensé à la fleur qui appartenait à Mathieu. Il n'avait certainement pas eu beaucoup de choses au cours de sa vie et il avait perdu ce dernier présent. Une démonstration de compassion, d'une certaine tendresse peut-être. Je voulais lui rendre sa fleur, alors j'ai demandé aux autres d'aller se mettre à l'abri et de m'attendre un peu. Pauvre Mathieu, ai-je pensé. Il n'a pas eu de chance dans la vie. J'espérais qu'il était bien, là où il était. J'ai ramassé la fleur, que j'ai remise à son propriétaire.

C'est à ce moment qu'une chose étrange s'est produite. Le vent s'est levé encore une fois et j'ai eu l'impression qu'il se concentrait sur mon poignet, qu'il l'enserrait fortement. Surpris, j'ai examiné mon bras. Je n'ai rien vu, mais j'aurais juré que la bourrasque froide me tenait le poignet, encerclait ma chair. Je me suis frotté le bras et la sensation a disparu. Puis, il s'est mis à pleuvoir plus fort.

J'ai fait demi-tour pour quitter le cimetière, mais la sensation connue d'une paire d'yeux qui me scrutaient la nuque a été si forte que j'ai fait volte-face pour regarder derrière moi. Personne. Rien. Que le vent qui faisait claquer les feuilles sur les pierres tombales. Pourtant, dès que je me suis remis à marcher, l'intensité de cette sensation a continué et s'est même éten-

due de la nuque jusqu'aux omoplates. J'ai pressé le pas, étouffé par le vent, assourdi par le bruit des gouttes d'eau qui tombaient autour de moi, qui s'écrasaient sur mon visage, glaciales et hostiles. J'avais hâte d'être avec mes amis.



Malgré la mort de Mathieu, j'ai dû me rendre à l'évidence : son regard dévastateur, je le sentais encore sur tout mon corps et à tout moment : en allant à l'école, dans chacun de mes cours, avec mes amis, même dans ma chambre.

Cette nuit-là, j'ai fait un cauchemar. J'ai rêvé que je me promenais dans le quartier avec Val. Le soleil brillait trop fort, comme si la Terre s'en était approchée dangereusement. Puis, aussi rapidement qu'on tourne la page d'un livre pour continuer une lecture passionnante, le ciel était devenu marbré de gris et de noir. Des nuages moutonneux couleur charbon d'où sortaient des visages monstrueux se déplaçaient à toute vitesse dans le ciel. Val a poussé un cri et s'est accrochée à moi.

Un long bras décharné est descendu d'un nuage. Il a attrapé la casquette que je portais et l'a enfouie dans la bouche d'un gigantesque

nimbus à tête de gargouille ricaneuse. Et Mathieu est sorti des nuages. Battant l'air de ses bras chétifs, il volait vers nous comme un oiseau. Affichant son agaçant sourire, il s'est posé doucement devant moi. Je lui criais : Mais qu'est-ce que tu me veux !

Des racines épineuses se sont emparées de mes pieds, de mes chevilles et de mes mollets pour m'enfoncer et me planter solidement dans le sol. J'ai constaté que la même chose arrivait à Val dont les yeux apeurés s'agrandissaient, exorbités pour atteindre la taille de balles de golf. Mathieu a allongé ses longs bras maigres et a mis ses mains autour de mon cou. Des mains dures et sèches comme les branches d'un arbre mort. Il a serré. Val a voulu hurler, mais une racine énorme s'est engouffrée dans sa bouche. Je sentais ma pomme d'Adam s'enfoncer douloureusement dans ma gorge.

Je me suis réveillé, le souffle court et en sueur. Je n'avais jamais fait de cauchemar aussi horrible. J'avais besoin d'air frais pour me changer les idées. Je me suis levé en espérant que des racines venant de sous mon lit ne s'enrouleraient pas autour de mes chevilles. Je me suis exhorté à marcher normalement jusqu'à ma fenêtre. J'ai tiré sur la ficelle afin de faire glisser le store tout en haut.

En voyant les yeux que je ne connaissais que trop bien s'étendre, démesurés, d'un bout

à l'autre de ma fenêtre, je n'ai pas pu m'empêcher de crier. En moins de deux, ma mère, inquiète, est apparue dans ma chambre.

— Franky, qu'est-ce qui se passe ?

J'étais pétrifié devant la fenêtre, même s'il n'y avait plus rien. Les immenses yeux noirs avaient déjà disparu.

— J'ai fait un cauchemar. Je me suis levé et je pense que j'en ai fait un autre, juste ici, debout.

— Fais-tu de la fièvre ? m'a demandé ma mère en mettant sa main sur mon front. Tu es tout en sueur.

— C'est Mathieu. Le gars qui s'est suicidé, il n'y a pas longtemps. J'ai rêvé qu'il essayait de m'assassiner.

— Oh !

— Et par la fenêtre, j'ai vu ses yeux. Je sens tout le temps ses yeux sur moi.

— Viens ici un peu, a-t-elle dit en s'asseyant sur mon lit.

C'est à ce moment que je me suis rendu compte que j'étais là, devant ma mère, ne portant que mon caleçon.

Misère.

Je me suis faufilé pudiquement sous mes couvertures.

— Je sais que ce suicide t'a bouleversé, m'a dit ma mère, mais on ne peut rien faire pour ramener ce garçon à la vie et, même si on le

pouvait, je ne pense pas que ce soit ce qu'il voudrait, aussi terrible que ça puisse paraître. Il était sûrement malheureux, sans ressources.

— Il y a quelque chose qui n'est pas normal, maman.

— Quoi donc ?

— Ce n'est pas normal que j'aie toujours l'impression qu'il est là. Et je ne pense pas qu'il me veuille du bien.

— Tu as raison. Ce n'est pas normal. Il est mort. Il ne te veut ni du bien ni du mal. Je pense que tu as beaucoup d'imagination.

— En tout cas, j'ai l'imagination plus développée que je ne pensais.

Elle a passé sa main dans mes cheveux en murmurant : je t'aime.

Nous avons entendu un sifflement gémissant venu de la fenêtre. J'ai sursauté.

— Juste le vent, m'a rassuré ma mère en me serrant dans ses bras. Allez, essaie de te rendormir. Congé d'école aujourd'hui si tu veux.

— Non. Je veux voir Val.

— Comme tu veux. Je laisse la porte ouverte ?

— S'il te plaît. Et tu pourrais fermer mon store avant de sortir ?

— D'accord. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Je suis resté un long moment couché entre mes draps, les yeux ouverts à essayer de chas-

ser Mathieu de mon esprit. Je me suis endormi, enfin, vers les quatre heures du matin, les couvertures remontées jusqu'au menton.

Chapitre 6

DANS MA CHAMBRE, VAL ET MOI ON ESSAYAIT DE TRAVAILLER NOTRE ANGLAIS (MAIS LA SEULE CHOSE EN ANGLAIS QU'ON PRATIQUAIT VRAIMENT ÉTAIT LE *FRENCH KISS*) QUAND TOUT À COUP :



Mon cellulaire s'est mis à sonner. J'ai répondu et Val, à ma grande déception, a reboutonné son chemisier que je venais à peine de commencer à déboutonner. Elle avait l'air fâchée. Après ma très brève conversation au téléphone avec Pat, j'ai dit :

— Désolé. C'était Pat.

— ...

— Tu es fâchée ?

— ...

— Oh, voyons, Chouchoune.

— Arrête de m'appeler Chouchoune. Tu as l'air d'un attardé et moi aussi.

— Bon, au moins tu parles.

— Pas pour longtemps. J'en ai ras-le-bol du cellulaire. De tous les téléphones cellulaires. On entend partout leur maudite cacophonie qui finit par tomber sur les nerfs et chaque fois – j'insiste : CHAQUE FOIS – les gens répondent où qu'ils soient : à l'école, à l'épicerie, au restaurant, à la plage, dans les couloirs de n'importe quel édifice, dans la rue, à pied, à vélo, en voiture, dans l'autobus, en promenant leur chien, leurs enfants, même dans les toilettes publiques ! Peu importe ce que le monde fait et avec qui : manger au restaurant avec des amis, discuter de problèmes personnels avec sa meilleure amie, embrasser sa blonde. Dès que ce maudit appareil sonne, il a top priorité. JE HAIS LES CELLULAIRES !

Heureusement qu'elle avait dit qu'elle ne parlerait pas longtemps. Mais ce n'était pas le moment de le lui faire remarquer. J'ai attendu quelques secondes, le temps qu'elle se calme un peu les nerfs, avant de reprendre la parole.

— Tu te sens mieux ?

— Non. Je m'en vais. Je te téléphonerai, tiens.

— Ne pars pas. Pat voulait me demander si on était intéressés à assister à son match de hockey vendredi soir. Ils jouent contre la meilleure équipe de leur ligue et s'ils gagnent, ils passent au premier rang.

— Non, on n'est pas intéressés.

— Écoute, c'est important pour lui. Et il est mon ami. Donc, pour moi aussi, c'est important. Il est un bon joueur, tu sais. Il pourrait peut-être se retrouver dans la Ligue nationale dans quelques années.

— Je m'en fous.

— Oh ! Chouchoune...

— ARR -

— Excuse ! On ne va pas se disputer pour un téléphone, hein ?

— ...

— ... Bonne fête !

Elle a souri. Ce n'était pas vraiment sa fête, non. Mais il y a quelques mois, on a tous décidé qu'on ne voulait plus d'anniversaire officiel.

C'est arrivé comme ça :

Sophie attendait l'autobus pour aller magasiner avec Marie-Zo quand Josée, une fille qu'on aurait voulu ne pas connaître, est arrivée avec son nouveau pauvre chum (maintenant son heureux ex). Elle était vraiment en colère et son chum, plutôt piteux, lui tendait un cadeau qu'elle refusait de prendre.

— Je n'en veux pas de ton cadeau. C'était hier mon anniversaire. Pas aujourd'hui !

Oups ! Catastrophe ! Il avait oublié l'anniversaire de Josée.

Avec eux, une mère et son enfant d'environ quatre ou cinq ans attendaient aussi à l'arrêt d'autobus. L'enfant a regardé le cadeau.

Puis Josée. Puis le cadeau. Puis Josée. Cadeau. Josée. Cadeau. Josée. Chum. Josée. Chum. Cadeau. Mère. Cadeauuuuu... Mère.

Il a demandé à sa mère :

— Maman, pourquoi elle est fâchée ?

— Je pense que c'est parce qu'il a oublié son anniversaire.

— Mais non. Il a un cadeau.

— Son anniversaire était hier, je crois.

— Oui, mais il a un cadeau.

— Il est quand même trop tard.

— Tu veux dire que quand c'est l'anniversaire de Mélodie, si j'ai un cadeau pour elle, mais que je lui donne un jour trop tard, elle va être fâchée contre moi et elle ne voudra pas de mon cadeau et je pourrai le garder ?

— Euh. Non, c'est différent.

— Parce que Mélodie est gentille ?

La mère était assez embarrassée. En effet, comment expliquer à un enfant les subtilités de tout ce qui n'est plus l'enfance ? Et pourquoi, pour commencer, on complique tout pour rien ? Sophie commençait à être d'accord avec le point de vue du petit garçon. Celui-ci a encore demandé :

— Est-ce que je peux l'avoir, le cadeau, si elle ne le veut pas ?

— Mais non, voyons. C'est pour elle, le cadeau.

— Mais puisqu'elle ne le veut pas...

— Et on ne sait pas ce qu'il y a dans la boîte. Tu n'aimerais probablement pas ça.

— Mais peut-être que oui. Moi, j'aime toujours ça, les cadeaux. Je peux lui demander, s'il te plaît, maman ?

Encore une fois, Sophie n'a pu qu'approuver la logique de l'enfant. Parce qu'elle aussi, elle aime toujours ça, les cadeaux. Et bien sûr, si le nouveau pauvre chum avait offert ce cadeau à Josée sans qu'il soit relié à son anniversaire, cette dernière aurait été très contente. Le nouveau chum aussi et ils seraient peut-être encore ensemble aujourd'hui.

En tout cas, c'est à ce moment précis que Sophie a décidé que son anniversaire ne serait pas un stress pour les autres. Alors, plus d'anniversaire officiel ! Maintenant, les gens peuvent lui offrir des cadeaux chaque fois qu'ils en ont envie, ce qui est très avantageux pour elle.

On a tous décidé d'adopter sa nouvelle philosophie. Les gens n'ont plus besoin d'arrêter de vivre pour être complètement disponibles le jour de leur anniversaire sous peine de provoquer une grave crise chez les filles. Si on veut faire quelque chose de spécial ensemble, mes amis et moi, on le planifie pour un vendredi ou samedi soir (ou n'importe quel moment qui convient à tout le monde, quoi !) et on célèbre tous notre anniversaire en même temps. Aussi

souvent qu'on le veut. Génial, non ? En fait, c'est notre mère qu'on devrait célébrer le jour de notre anniversaire de naissance. Après tout, c'est elle qui a fait le plus gros du boulot, ce jour-là.

J'ai senti que Val commençait à se ramollir dans sa colère contre moi. On finirait la soirée ensemble et on irait au match de Pat vendredi.



— Je vais l'éteindre pour ce soir, je pense.

— Bonne idée.

Val ne reste jamais fâchée longtemps. On a pu reprendre là où on avait laissé. Quand j'ai posé ma bouche sur la sienne, une longue plainte s'est fait entendre dehors. Nous avons tous les deux tressailli.

— C'était quoi ? a demandé Val.

— Je ne sais pas, mais ce n'était pas le vent.

J'ai rassemblé mon courage à deux mains et je suis allé à la fenêtre.

— On aurait dit un loup.

— Est-ce qu'il y en par ici ? ai-je demandé.

— Je n'ai jamais entendu dire qu'il y avait des loups par ici.

Et je les ai vus encore, comme s'ils flottaient au-dessus des arbres, les yeux de Mathieu, sombres et durs, qui nous observaient, furieux.

— Val, viens voir ça, ai-je chuchoté en remuant à peine les lèvres comme un ventriloque.

— Quoi ?

— Viens ici et dis-moi si tu vois quelque chose au-dessus des arbres.

— Oh mon Dieu ! Ça ne se peut pas ! On dirait Mathieu ! Franky, j'ai peur. C'est quoi ? a demandé Val en s'accrochant à moi.

— Je ne le sais pas plus que toi.

J'ai baissé le store. Val tremblait. On s'est rassis sur le lit, silencieux. Elle se demandait peut-être, comme moi, si on n'avait pas rêvé tout ça. Je l'ai serrée dans mes bras. Malheureusement, on a dû se rendre à l'évidence : on n'a pas pu rêver à la même chose au même moment. Il y avait Mathieu le Morveux, là, dehors, qui nous guettait et qui semblait nous en vouloir.

— On fait quoi ? m'a demandé Val.

— Aucune idée, ai-je répondu. Aucune idée. Viens, on va aller voir si Miko est dans la maison.

On l'a trouvée allongée sur le divan du sous-sol. On l'a flattée un peu et, comme tou-

jours, j'ai raccompagné Val chez elle, sauf qu'on a marché pas mal vite. D'habitude, on étire le temps pour être ensemble plus longtemps.

Chapitre 7

APRÈS AVOIR RACCOMPAGNÉ VAL CHEZ ELLE, J'AI RECOMMENCÉ À RESPIRER PLUS NORMALEMENT. Nous avons effectué notre trajet en regardant autant à gauche, à droite, derrière et en haut que devant. Pas de Mathieu.

Je n'ai pas été jusqu'à faire le tour de chez moi, mais j'ai vérifié le côté de la maison sur lequel donne la fenêtre de ma chambre. On n'est jamais trop prudent quand des yeux suspendus dans l'air vous ont dans leur collimateur.

Comme tout avait l'air normal, je suis rentré à la maison.

Dans la salle familiale, Sam regardait un épisode des Simpson en s'exerçant sur le vélo stationnaire. Il se préparait pour un demi-marathon qui avait lieu le dimanche suivant. Sophie, les écouteurs sur les oreilles, clavarait. Miko dormait toujours sur le divan. Je me suis installé à côté d'elle pour regarder la télé et essayer de me détendre.

Encore assez secoué, j'ai mis un certain temps à sentir la fatigue me bercer et ce n'est que minuit passé que j'ai décidé d'aller dormir.

Dans ma chambre, j'ai eu le courage de vérifier une dernière fois par la fenêtre.

Aucun signe de Mathieu, et avant de risquer d'apercevoir les yeux que je ne voulais pas voir, j'ai baissé le store et je me suis couché, de nouveau tout à fait réveillé.

J'essayais de comprendre ce qui se passait parce que quelque part dans ma tête, j'avais encore un doute sur la réalité de ces événements, même si Val en avait été témoin elle aussi. Peut-être que ces yeux n'étaient que le reflet de quelque chose, à un moment et sous un angle précis, ou sous un éclairage particulier. Je ne savais que penser.

Je commençais à relaxer quand j'ai entendu des chuchotements inintelligibles dans le creux de mon oreille droite.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh

Mon cœur s'est affolé. J'ai senti mes cheveux se dresser et mon corps se couvrir de sueur.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh

Comme une incantation. Le même mot, ShhhAwawashhh, répété rapidement, une pause à peine perceptible entre chaque fois, avec la première syllabe accentuée.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh

Je n'ai pris aucun risque et je me suis bouché les oreilles.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh –
ShhhAwawashhh

Je les ai frottées vigoureusement.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh –
ShhhAwawashhh

Sur le point de crier, j'ai allongé le bras pour atteindre ma lampe de chevet.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh –
ShhhAwawashhh

Le mot était maintenant prononcé plus fort, plus vite.

Je tremblais tellement que j'ai failli faire tomber ma lampe et je ne voulais surtout pas réveiller qui que ce soit à cause de mes cauchemars.

— ShhhAwawashhh – ShhhAwawashhh –
ShhhAwawashhh

J'ai trouvé mon Ipod sur ma table de nuit. Rapidement, j'ai inséré mes écouteurs dans mes oreilles, j'ai réglé le volume à fond et Usher a inondé mes tympans, anéantissant du même coup ces chuchotements obsédants.

Peu à peu, j'ai fini par me tranquilliser. J'ai baissé – un peu – le volume de mon Ipod et, au bout de ce qui m'a paru toute une nuit, je me suis endormi dans mes draps trempés et froids.

Des serpents. Partout dans la maison. Empilés les uns sur les autres. Petits. Énormes. Glissants et sifflants. Cris épouvantés de

Sophie. Sam qui répond sur le même ton que sa chambre en est pleine aussi. Miko sur ma commode, terrifiée, le dos rond, le poil hérissé, les crocs sortis, feulant dans un ultime effort pour repousser l'adversaire.

Dans mon lit, la peur m'empêche presque de respirer.

Ils serpentent sur mon lit.

Je remarque qu'ils ont tous quelque chose en commun : les yeux de Mathieu.

Une vipère lève la tête et me fixe. Je suis hypnotisé. Elle se déplace lentement sur mes pieds. Je suis incapable de bouger, étourdi par les cris de Sophie et de Sam.

La vipère se moque de moi, de mon impuissance, de ma défaite. Elle me nargue de sa langue fourchue. Je crois voir le sourire hautain du conquérant sur son visage.

Elle glisse et rampe sur mes jambes, sur mes cuisses. Les cris de Sophie et Sam se métamorphosent subitement en mugissements longs, bas et puissants, comme au ralenti, puis deviennent des coassements. Je ne sais plus si Sophie et Sam sont vivants. Ce choc me sort de ma léthargie. Du revers de la main, j'expédie violemment la vipère dans les airs.

Je la vois en plein vol, le corps crispé en S, et je constate qu'elle est sectionnée en deux.

Tout ça est plus que je ne peux en prendre et je me suis réveillé en m'asseyant brusque-

ment sur mon lit. La lumière était toujours allumée, la voix de Usher éteinte à présent et Miko sur ma commode me regardait, perplexe.

J'ai massé mes tempes du bout des doigts, puis j'ai pris ma tête à deux mains. J'étais de nouveau tout en sueur.

Mais qu'est-ce qui se passait ?

J'ai regardé l'heure. Pas tout à fait quatre heures. Hors de question de me recoucher. J'ai enfilé un tee-shirt et j'ai allumé mon ordinateur. Je devais me changer les idées, mais même *Final Fantasy* n'y est pas parvenu. Je me retournais chaque dix secondes pour m'assurer qu'il n'y avait pas de serpent, ou quoi que ce soit d'autre, derrière moi. Finalement, j'ai abandonné. Je me suis assis en tailleur dans un coin de ma chambre pour qu'il n'y ait pas de « derrière moi » possible et j'ai attendu jusqu'à six heures, l'heure à laquelle je me lève habituellement pour aller à l'école.



Ce soir-là, dans ma chambre, Miko essayait de récupérer quelque chose sous ma commode. Curieux, je me suis penché pour voir ce qu'elle voulait et j'ai découvert le cadavre d'une cou-

leuvre coupée en deux et desséchée. La couleuvre qui s'était proménée sur mes jambes à peine quelques heures auparavant. À voir son état, elle était pourtant morte depuis plusieurs jours.

La réalité et les cauchemars se chevauchaient et je ne savais plus quand finissait l'un pour faire place à l'autre.

Chapitre 8

LA VEILLE DE L'HALLOWEEN, EN ALLANT À L'ÉCOLE, JE REGRETTAIS D'AVOIR REFUSÉ L'OFFRE DE MON PÈRE DE M'Y CONDUIRE EN VOITURE. La bruine du matin se transformait peu à peu en gouttelettes qui glissaient sur mon cou et provoquaient de déplaisants frissons. J'ai remonté la fermeture éclair de mon blouson et j'ai enfoui mes mains dans mes poches.

Malgré l'heure matinale, la circulation, au carrefour, était déjà plutôt active. Entre deux voitures qui arrivaient de la gauche, j'ai jugé que j'aurais le temps de traverser sans danger. Me voilà donc traversant d'un pas rapide.

Au beau milieu de la rue, tout à coup, mon corps a refusé d'aller plus loin. Le vent froid qui m'avait saisi le poignet au cimetière écrasait maintenant mon visage, mon corps, mes membres. Il me paralysait.

Je n'arrivais plus à bouger ! Mes jambes étaient devenues de plomb et mon cœur allait exploser sous peu, j'en étais persuadé.

Le bruit des pneus qui s'agrippaient désespérément à la chaussée mouillée et glissante. Le hurlement d'une femme. Un regard vers la gauche pour voir foncer sur moi la Buick qui dérapait sur la droite. L'impact.

J'ai repris conscience un peu plus tard dans une chambre d'hôpital, les côtes endolories, le genou gauche amoché et le cou piégé dans un de ces larges colliers rigides qui vous font vous sentir encore plus mal en point que vous ne l'êtes en réalité.

Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai entendu ma mère pousser un cri strident : Il vient de se réveiller !

Elle s'est élancée vers moi, suivie de mon père, soulagés tous les deux.

— Oh, merci, tu es de retour. Tu nous as fait une de ces peurs !

J'ai voulu répondre quelque chose, mais je me suis revu au milieu de la rue, figé malgré mes efforts pour avancer, malgré ma volonté de bouger et de me tirer de là. Et cette odeur particulière. L'odeur de tabac consumé.

Je me suis mis à trembler si fort que l'infirmière, qui était à mon chevet depuis mon réveil (mon père avait rapidement sonné au poste des infirmières), a appelé le médecin de garde.

— C'est le choc. On va lui administrer un calmant, a dit le petit homme à la moustache protubérante.

Ma mère me serrait contre elle, me rassurant de son mieux. Très faible, le seul mot que j'ai dit a été : ... Mathieu...

Personne n'a fait attention.



Le lendemain, dans la chambre 412 de l'hôpital, trois membres du personnel médical avaient peine à me maîtriser.

— Sortez-le ! Faites-le sortir d'ici ! Laissez-moi tranquille ! Va-t'en !

Mais je m'époumonais inutilement.

Devant ce spectacle, ma mère, qui venait d'arriver avec mon père, n'a pu retenir un cri de panique et mon père a fait la même chose, par solidarité. Ils ont essayé de me calmer.

— On est là. On est là..., me disait ma mère et j'ai même cru entendre « mon bébé », mais comme j'étais pas mal énervé, je n'en suis pas certain. Quand même, *mon bébé* !

Je l'ai laissée me serrer contre elle. J'ai senti les mains rassurantes de mon père posées sur mes épaules. Je respirais comme si j'étais à bout de souffle et je déglutissais bruyamment. Toutefois, je me suis calmé peu à peu. Suffisamment pour parler.

— Maman, il est ici, dans ma chambre, ai-je réussi à marmonner.

— Qui est ici ?

— Mathieu... je le sens... le vois.

— Tu sens et tu vois Mathieu ? m'a demandé mon père, incrédule.

—Oui, papa... je sais, ça n'a pas de sens. Mais... il me touche... je sens son odeur de cigarette.

—Mathieu, le jeune qui est mort depuis quelques semaines, te touche ? Je ne sais pas quoi dire, a dit ma mère. Il sent la cigarette ?

—Oui, il me touche. Ça fait comme un vent froid qui m'entoure. Froid et super puissant. J'ai l'impression de me retrouver prisonnier dans une mini-tornade.

—Mais pourquoi ça ne pourrait pas être le vent ? a continué ma mère.

—Tu sens du vent ici, toi ?

Elle a jeté un coup d'œil aux rideaux qui pendaient, inanimés. Elle a regardé mon père qui lui a répondu en haussant les épaules et en crispant la bouche. Il n'en savait pas plus qu'elle.

—Et qu'est-ce qu'il te fait ? a repris mon père.

—Il me garde prisonnier au milieu de la rue, par exemple.

J'espérais qu'ils me croiraient, mais moi-même je n'y croirais pas si quelqu'un d'autre me racontait une histoire comme celle-là. Conneries, que je dirais en suspectant l'individu d'avoir consommé quelque chose d'illégal et de très fort.

—Quoi ?! Explique-nous ça, tu veux ? s'est exclamé mon père.

— Je traversais la rue quand, tout à coup, je ne pouvais plus avancer ou reculer. Il m'en empêchait. Je sentais sa force tout autour de moi. J'ai senti son odeur de cigarette. J'ai vu ses yeux...

Ma mère demeurerait muette et écoutait attentivement chacun de mes mots.

— Okay..., a dit mon père en regardant ma mère avec un air de dire : Il est devenu fou.

— Si j'ai bien compris, Mathieu, le jeune qui est mort récemment – on parle bien de celui-là, n'est-ce pas ?

— Oui, ai-je répondu.

— C'est bien ce que je craignais. Donc, Mathieu était ici tout à l'heure, dans ta chambre. Il était transformé en vent, sentait la cigarette et il te serrait dans ses bras, c'est ça ? a récapitulé ma mère.

— Bien, dit comme ça, ça a l'air bizarre, ai-je admis. Mais dit de n'importe quelle façon, ça va toujours avoir l'air bizarre, parce que c'est bizarre ! Mais je vous jure que je n'ai pas rêvé ! Il était ici !

Mes parents ont échangé un autre regard suspect : l'accident m'avait peut-être blessé à la tête plus fortement que le moustachu le croyait. Il faudrait lui en glisser un mot.

— Vous ne me croyez pas, hein ?

— Oui, on croit que tu as vu tout ça, a affirmé ma mère. Mais je vais être franche avec

toi. Je me demande si ce n'est pas à la suite d'un genre de traumatisme. Un genre d'illusion. L'accident peut-être ? Ça a commencé quand ?

— Quand je suis allé à son enterrement. Il m'a pris le poignet mais, à ce moment-là, je ne savais pas que c'était lui. Ensuite, j'ai vu ses yeux par la fenêtre de ma chambre, chez nous. Tu te souviens de ce cauchemar que j'ai fait debout ? Je sentais son regard sur moi, tout le temps. Et aussi quand je me suis réveillé ici, tout à l'heure. Il avait un regard tellement mauvais ! Je pense qu'il n'était pas très heureux que je me réveille. Je pense qu'il a essayé de me tuer.

— Oh ! s'est écriée ma mère, bouleversée et dépassée par les événements.

— Ouais, ça va loin tout ça, a ajouté mon père. Écoute, voilà ce qu'on va faire. Ta mère et moi, on va se relayer pour que tu ne sois jamais seul ici, d'accord ?

— Peut-être qu'il va me laisser tranquille si je ne suis pas tout seul, hein ?

— Souhaitons-le, a dit mon père. Souhaitons-le.

Chapitre 9

— COUCOU ! A DIT DOUCEMENT VAL À LA PORTE DE LA CHAMBRE 412.

— Salut beauté ! ai-je dit tout content.

— Bonjour Valérie, comment vas-tu ? a demandé mon père.

— Ça va, merci. Et vous ?

— Ça irait mieux si j'avais quelque chose dans l'estomac, a dit mon père. Si tu veux, je vais profiter de ta présence pour aller manger un peu.

— Pas de problème.

— À tout à l'heure ! a lancé mon père, déjà rendu dans le corridor.

— Hé bien, tu as l'air fin comme ça, m'a dit Val avant de m'embrasser. Qu'est-ce qui s'est passé au juste ?

— Tu vas penser que je suis fou.

— Mais non. Tu ne peux pas être encore plus fou que tu ne l'es déjà ! C'est impossible, a-t-elle dit avec un ton moqueur. Allez, raconte.

— Assieds-toi d'abord.

— C'est si grave que ça ?

— Tu jugeras par toi-même.

Elle a pris place à côté de moi, sur le lit, en faisant attention de ne rien brusquer. Je lui ai raconté toute l'histoire en ajoutant que j'avais maintenant deux côtes cassées. Pour le genou,

je n'ai pas eu besoin de le lui dire. C'était évident à cause du plâtre.

Puis je suis passé au récit de mon accident.

— C'est exactement comme je t'ai raconté. Pas mal bizarre, hein ? Est-ce que je suis devenu fou, tu penses ?

Elle a secoué la tête en soupirant.

— Je ne pense pas, non. Parce que j'ai aussi été témoin d'événements pas mal étranges après la mort de Mathieu. Mais je ne sais pas jusqu'à quel point on peut se laisser influencer par ce genre de choses. Le surnaturel, j'entends. Y croire ? Ne pas y croire ?

— Si j' imagine tout ça, je suis pas mal niais. J'ai des problèmes plus graves que je ne le pensais, parce que ce n'est pas aussi amusant qu'on pourrait le penser de se faire heurter par une auto parce qu'on s' imagine qu'un trépassé, transformé en souffle de vent, nous empêche de bouger parce qu'il veut notre mort.

— C'est vrai. Tu as raison. Mais s'il a essayé de te tuer une fois, il va essayer encore ?

— J'y ai pensé aussi. Mais je fais quoi pour m'en débarrasser une fois pour toutes ? Tu te rends compte qu'il est censé être mort ?

— Je suis aussi déroutée que toi. Écoute, je vais faire des recherches sur les fantômes et d'autres trucs comme ça.

— C'est une bonne idée.

— J'avoue que tout ça me fait peur.

— Moi aussi.

— Est-ce que tu veux que j'en parle aux autres ?

— Je pense que non. Ça risquerait de devenir un vrai cirque. En tout cas, pas pour le moment.

— D'accord.

Ma mère est arrivée avec Sophie, Sam et une tarte au sucre. Mon père est revenu peu après et a immédiatement louché vers la tarte. Val est partie peu après en me promettant de revenir le lendemain avec des infos.



— Il n'y a pas grand-chose d'intéressant qu'on ne sait pas déjà, a commencé Val le lendemain soir dès que mon père est sorti de la chambre d'hôpital. Puis elle m'a embrassé.

— Comme quoi ?

— Minute.

Elle a ouvert son sac à main pour en sortir quelques feuilles sur lesquelles elle avait imprimé ses trouvailles. Je pouvais voir que plusieurs passages étaient surlignés en vert. Vert pour l'espoir. J'étais certain qu'elle avait pensé à ça. C'est son style. J'ai déjà pensé qu'elle sortait avec moi, entre autres, pour mes yeux verts.

— Un, la réincarnation. Certains croient que l'âme est éternelle et qu'à la mort du corps, l'âme se cherche un autre corps pour l'habiter. On a remarqué que la naissance de quelques enfants prodiges coïncidait avec la mort de grands génies.

— Mais dans ces cas-là, l'âme chercherait plutôt un enfant à naître, non ?

— En effet. C'est pourquoi cette théorie ne peut pas s'appliquer ici. J'en parlais au cas où tu aurais posé la question.

— Bien vu. Ensuite ?

— Deux. Il y a ceux qui choisissent de garder leur âme ici-bas. Pour se venger ou pour protéger ceux qu'ils aiment.

— Bon, ça pourrait être ça, mais se venger de qui et pourquoi moi ? Parce que je ne pense pas qu'il reste pour protéger ceux qu'il aime. Il n'a pas dû aimer grand monde dans sa vie, si tu veux mon avis.

— Je suppose que, comme chaque enfant, il a aimé ses parents et il a espéré être aimé en retour. Malheureusement, il semble qu'il ait été déçu. Il n'était pas aimé par beaucoup de monde. Peut-être par personne. Ça doit être terrible.

— D'accord. Il n'est pas aimé. Il se suicide et décide de se venger sur moi. Ça a du sens.

— Il n'y a pas grand-chose qui ait du sens dans tout ça, de toute façon.

— Ouais. Autre chose ? ai-je demandé.

— Oui. Trois, la théorie de ceux qui se suicident : leur âme, libérée du corps par violence, erre sans fin. En plus, elle est impure parce que c'est un acte de violence volontaire du corps contre le corps et l'âme.

— Humm. Peut-être une piste, ici. Il se suicide, devient hyper impur et décide de se venger sur moi. Encore et toujours moi. Pourquoi ?

— C'est ce qu'on doit découvrir.

— Ensuite ?

— Rien. C'est tout.

— La dernière hypothèse paraît la plus probable. En supposant qu'il y ait un fond de réalité dans toute cette histoire de fous.

— Je pense à quelque chose ! s'est écriée Val.

— Quoi ?

— Et si l'intention de Mathieu avait été, dès le départ, de s'en prendre à toi après s'être suicidé ?

— Je ne suis pas certain de bien comprendre.

— Supposons qu'il ait lu sur le sujet lui aussi. Peut-être qu'avant de se suicider, il avait prévu s'en prendre à toi.

— La question reste la même : avant ou après son suicide, pourquoi voudrait-il me tuer ? Je ne lui ai rien fait ! À peine quelques menaces. Rien pour mériter la mort, quand même !

— C'est vrai. On tourne en rond. De toute façon, puisque il est là et mal intentionné, la prochaine étape est de trouver comment se protéger et se débarrasser de lui.

— Il faudrait peut-être chercher avec le mot Exorcisme, ai-je proposé.

— Exorcisme ? Ce n'est pas pour le diable, ça ?

— Je pense qu'on a affaire à un esprit, non seulement malin, mais un esprit dérangé et hystérique. Un exorcisme s'impose peut-être.

— Je vais faire des recherches là-dessus dès que je serai à la maison. Et on devrait arrêter de parler de ça avant que ton père revienne.

— Bonne idée.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Romantique, hein ? Misère. Ça doit être à cause de l'accident. J'ai été plus sonné que je ne le pensais.

Chapitre 10

VAL EST REVENUE LE LENDEMAIN SOIR AVEC PAT, MARIE-ZO ET UN SUPPLÉMENT D'INFORMATIONS PLUS OU MOINS SATISFAISANTES.

Dans la poignée de main de Pat, j'ai senti qu'il avait été inquiet pour moi et qu'il était maintenant soulagé, vraiment content, heureux même, que je m'en sorte bien. Après des salutations amicales, papa est sorti et je suis passé aux salutations plus amoureuses avec Val.

Pat et Marie-Zo ne sont restés qu'une vingtaine de minutes parce que Pat avait un match de hockey un peu plus tard et Marie-Zo y assistait. Avant de partir, Pat m'a recommandé, avec un clin d'œil, de me faire accompagner par un adulte à l'avenir quand j'irais à l'école. Un dernier salut et ils nous ont laissés seuls, Val et moi. Val a sorti ses feuilles pour entrer dans le vif du sujet.

— Tu vas être déçu. Je n'ai pas trouvé beaucoup de détails intéressants concernant les esprits.

— On va voir. Ensemble, on va peut-être penser à des choses que tu aurais pu oublier.

— Je me croise les doigts. J'ai cherché sous Exorcisme, comme tu me l'as recommandé.

— Et ?

— Et pour faire un exorcisme comme dans les films d'horreur, on a besoin d'un prêtre ou d'être pas mal croyant. Es-tu croyant ?

— Dans ma situation, je suis prêt à croire n'importe quoi...

— J'ai peur que ça ne marche pas comme ça. En plus, un exorcisme, c'est pour libérer un lieu ou un corps d'un esprit malin. Ce n'est pas juste pour lui faire « Boo ! » et hop ! on n'en parle plus.

— Bon. Autre chose, avec un peu de chance ?

— Oui, a-t-elle souri. La magie blanche...

— Pourquoi pas la noire ?

— Parce que la noire, c'est pour invoquer les démons, provoquer des événements maléfiques, enfin, tu vois ce que je veux dire.

— Oui. On veut se débarrasser de ça, pas les attirer.

— Exact. La magie blanche, c'est pour faire des choses positives, faire le bien. J'ai parlé tout à l'heure d'exorcisme comme dans les films. Mais avec la magie blanche, on peut faire un exorcisme-maison, sans prêtre et tout le tralala.

— Un exorcisme-maison. Hé ben ! Est-ce qu'on a besoin d'être croyant ?

— Pas religieusement, non. Tu dois croire seulement en ce que tu fais.

— Je peux facilement être ce type de croyant.

— Il y avait plusieurs recettes en fait, mais certaines exigeaient des ingrédients pas mal difficiles à trouver.

— Comme quoi ? ai-je fait, curieux.

— Comme une rondelle d'angélique, du sel d'exorcisme ou bénit, un parchemin vierge.

— Misère. Je ne sais même pas c'est quoi une rondelle d'angélique. Un ange en rondelles ?

— Je ne le savais pas non plus, alors j'ai cherché. Une angélique, c'est une plante. Il y en a ici au Canada, mais où exactement, aucune idée. Et en automne ? Encore moins.

— Et les recettes faisables ?

— Pas compliqué du tout, a-t-elle ajouté en consultant ses feuilles. Exorcisme-maison : on a besoin de sept œufs.

— Ça c'est facile. Ensuite ?

— C'est tout ! a-t-elle répondu.

— Avec sept œufs, on peut faire un exorcisme ? ai-je commenté, plutôt sceptique.

Ma capacité de croire venait d'en prendre un sérieux coup. Dès la première recette. Ça commençait mal.

— Ouais, a-t-elle dit sur le même ton.

— On fait une omelette et on l'offre en sacrifice ou quoi ?

— Non, espèce de nouille. On met les œufs, crus et dans leur coquille, dans les pièces de la maison où la présence se fait le plus sentir et on les laisse là pendant vingt-huit jours.

— Pourquoi vingt-huit jours ?

— Ça correspond à un cycle lunaire.

— D'accord. Mais je pense que c'est surtout la présence des œufs qui va se faire le plus sentir.

— C'est le côté négatif de la chose. Après les vingt-huit jours, tu jettes les œufs et ça a l'air que le mauvais esprit s'en va avec eux.

Ses mots « ça a l'air » ont sérieusement ébranlé ma foi déjà hésitante.

— Juste comme ça...

— Juste comme ça.

— Hmm. Pas trop compliqué. Sauf que le problème, ce n'est pas de le faire sortir de chez nous, c'est de l'empêcher d'entrer.

— Je t'avais prévenu que tu serais déçu.

— Dans le pire des cas, qui sait, peut-être que l'odeur des œufs sera suffisante pour qu'il n'ait pas trop envie d'entrer ?

— On ne sait jamais. Mais il y a une autre recette pour aider les esprits à trouver le repos éternel.

— C'est quoi ?

— C'est un rituel qu'il faut faire comme ça : premièrement, ça nous prend de l'encens de cyprès, de pin ou de cèdre. Il paraît qu'on peut trouver ça dans les boutiques de produits naturels. On a aussi besoin de trois chandelles violettes et non je ne sais pas pourquoi, mais elles doivent être violettes. Ensuite on passe au rituel.

— Et c'est quoi, ce rituel ?

— On doit allumer l'encens et les chandelles et dire un genre de prière à Raphaël. J'ai imprimé la prière.

— C'est qui, Raphaël ?

— C'est un archange. Au nom de Dieu, il protège, guérit, guide les esprits égarés, ce genre de choses. Je continue. J'ai aussi trouvé un commentaire qui disait que les chandelles noires sont efficaces pour chasser les esprits malins et le Mal.

— Bon, je vais me procurer des chandelles noires alors. Au cas où il voudrait entrer dans ma chambre. J'en allumerai une chaque soir avant d'aller au lit.

— Encore une chose, a-t-elle encore dit d'un air piteux.

— Quoi ? ai-je demandé, inquiet.

— Il y avait une recommandation en gros caractères gras bleu lumineux qui disait de ne pas faire ces rituels sans être accompagné de quelqu'un de très sérieux sous peine de risquer d'ouvrir de nouvelles portes et de créer des problèmes encore plus graves.

J'ai soupiré lourdement, quelque peu découragé. Mais j'ai vite repris confiance.

— Val, on est très sérieux. On ne fait pas ça pour s'amuser. Je pense que je veux essayer.

— Je vais faire les mêmes rituels que toi.

— Non, pas si c'est dangereux.

— Si on est deux, ils vont voir qu'on est sérieux.

— Je ne peux pas te demander ça.

— À ce qu'il me semble, tu ne me l'as pas demandé non plus.

— Grosse tête dure.

Elle a souri.

— J'ai d'autres rituels, a-t-elle poursuivi.

— Vas-y.

— Rituel de protection pendant ton sommeil : tu dois mélanger quelques gouttes d'huile de lavande dans de l'eau tiède du lavabo. Tu te frottes ensuite avec ce mélange dans cet ordre : la nuque, les épaules, le ventre et l'arrière des genoux. En faisant ça, tu dis : *Dieu tout puissant, Toi qui es la lumière de la Lune, donne à cette eau le pouvoir de protection. Qu'elle me protège toute la nuit. Ainsi soit-il.*

— Est-ce que je dois être croyant ? Baptisé ?

— Aucune idée. Il n'y avait pas de commentaire à ce sujet.

— C'est tout ?

— Yep. Je t'apporterai de l'huile de lavande demain soir. On en a à la maison.

— Vous en avez à la maison ?

— Ben oui. On en met quelques gouttes dans le bain. C'est relaxant.

— Probablement un truc de filles, mais tant mieux si vous en avez. On commence ce rituel ensemble demain soir ?

— Ça te convient ?

— C'est extra !

On a soupiré. On était contents.

— Je continue, a dit Val. Protection contre le mauvais œil.

— C'est exactement celle dont j'ai besoin. Surtout avec la nouvelle taille de ses yeux.

— Tu dois porter une pierre qui s'appelle *œil-de-tigre* sur toi en tout temps.

— Et où est-ce que je peux trouver une pierre *œil-de-tigre* ?

— J'ai cherché des images sur Internet et je pense que ça ne doit pas être difficile à trouver. C'est comme une roche rayée. J'aurais dû imprimer une image.

— Mais non. Ce n'était pas nécessaire.

— Par contre, j'ai pensé vérifier le prix. On peut en avoir une pour vraiment pas cher. Vingt dollars maximum.

Je trouvais Val formidable.

Je lui ai lancé un clin d'œil. Elle m'a regardé sans parler pendant quelques secondes.

— Je t'aime, a-t-elle dit.

— Merci.

Elle a trouvé ça cool que je la remercie de m'aimer.

— Pour l'*œil-de-tigre*, a-t-elle ajouté, tu dois laver la pierre de temps en temps à l'eau froide. Tu peux faire augmenter son pouvoir de pro-

tection chez un médium ou avec un pendule égyptien.

— Pas trop difficile. De trouver un médium, je veux dire.

— J'ai encore quelques recettes, mais je pense que c'est suffisant pour l'instant. Qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que tu es merveilleuse et que j'ai assez de recettes pour me protéger non seulement de Mathieu, mais probablement aussi des moustiques et de la mauvaise haleine.

Elle a trouvé ça drôle. Elle était probablement plus soulagée qu'autre chose, mais quand même. C'était bon de l'entendre rire.

Chapitre 11

JE N'AVAIS PAS EU D'AUTRES VISITES INDÉSIRABLES DEPUIS QU'ON PRATIQUAIT NOS RITUELS D'HUILE DE LAVANDE ET D'ŒUFS, VAL ET MOI.

— Tu sais combien gagne un joueur de hockey dans la Ligue nationale ? m'a demandé Pat en ce jour de mon retour à l'école au milieu de novembre. Je ne sais pas exactement quelle date, je n'ai pas fait attention.

— Non, combien ? ai-je demandé, raide dans mon corset orthopédique.

— Les meilleurs font environ neuf millions de dollars a-mé-ri-cains... par année !

— Wow, c'est beaucoup d'argent !

— Parce que tu appelles ça la Ligue nationale, toi ? a dit Marie-Zo.

— Ben, tout le monde l'appelle comme ça, parce que c'est son nom.

— Ben, ce n'est pas très représentatif de notre nation.

— Ben, comment ça ?

— Avais-tu remarqué que parmi les vingt meilleurs joueurs de la « Ligue nationale » comme tu dis, cette année, il y a cinq joueurs qui sont nés en Russie, sept autres sont nés ailleurs en Europe et huit sont nés au Canada. Huit Canadiens. Douze Européens. Ligue nationale ?

— Et puis après ? Qu'est-ce que tu peux être casse-pied quand tu veux ! Et comment tu sais tout ça, toi ? a demandé Pat, quelque peu offusqué de voir son sport national se faire dis-créditer de la sorte.

— Je lis, moi, a rétorqué Marie-Zo. Parce que ça m'écœure de voir tout l'argent que ces gars-là font juste pour frapper une rondelle – ou les autres joueurs pour compenser un manque de talent flagrant – ou frapper une balle de golf ou de baseball quand il y a du monde qui meurt chaque jour parce qu'ils ne peuvent pas manger assez ! Ici, les gens mangent tellement qu'ils sont gros et malades parce qu'ils se bourrent de sucre et de gras, même que certains en meurent ! Ça n'a aucun bon sens !

— Si tu étais mariée à un gars qui faisait neuf millions de dollars américains par année, tu n'aimerais pas ça, peut-être ? a défié Pat.

— Seulement s'il donne au moins la moitié de son argent à ceux qui ont faim ou qui sont malades, a continué Marie-Zo sans fléchir. Humains et animaux. Il n'y a personne qui a besoin de neuf millions de dollars par année pour vivre. Même pas un million. Ni cinq cent mille.

— Arrête, a interrompu Pat avant qu'elle n'aille plus loin. Tu as un sérieux problème. Ça se soigne peut-être. Tu devrais consulter.

— Pense donc ce que tu veux.

— Si jamais un jour je fais beaucoup d'argent et que, par malheur, tu es ma femme, je ne te donnerai pas un sou. Si tu veux sauver les miséreux, tu le feras avec ton argent.

— Sale con, a conclu Marie-Zo.

— Arrive ici, a quand même ajouté Pat.

Et nous voilà repartis pour les baisers passionnés de la réconciliation.

— Enfin, tu es de retour, a murmuré Val qui venait d'arriver. Puis elle a collé son corps contre le mien.

— Tu m'as manqué, lui ai-je avoué en l'embrassant.

Elle faisait attention de ne pas me blesser.

— Tu es venu comment ? m'a-t-elle demandé.

— Mon père est venu me reconduire.

— Comment vas-tu ?

— Ça peut aller. Et toi, ça va ? lui ai-je demandé à mon tour.

— Mieux, puisque tu es là. Du nouveau ?

— Non. Rien de spécial. Le maniaque est peut-être parti. Et toi, du nouveau ?

— Non, il n'est pas parti. Oui, du nouveau.

— Comment tu sais qu'il n'est pas parti ?

— J'ai eu affaire à lui, hier.

— Quoi ?!

— Écoute Franky, je ne veux pas te raconter ça ici, car les autres pourraient nous entendre parler de lui.

— On pourrait aller dans un coin tranquille à la récré ? Tu m'inquiètes...

— D'accord, j'irai te rejoindre dans ta classe. Maths ?

— Oui. Tu as fait les rituels ? Chaque jour ?

— Oui, a affirmé Val.

— Misère. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui. Ça veut dire que la magie blanche ne fonctionne pas ou que je n'y croyais pas assez fort, m'a-t-elle avoué. Je suis désolée, Franky.

— Ne t'inquiète pas. J'avais également de sérieux doutes sur la magie.

— Il me fait peur.

— À moi aussi.

Je l'ai prise dans mes bras. J'étais dévoré par l'inquiétude.

— Les bonnes nouvelles, ai-je repris, c'est qu'on va pouvoir jeter les œufs de nos maisons avant que ça sente trop le pourri et qu'on n'aura pas besoin de gaspiller inutilement notre argent en chandelles noires et en gadgets de toutes sortes.

J'essayais de détendre l'atmosphère, mais j'étais vraiment impatient de savoir ce qui s'était passé. Impatient et anxieux. Très anxieux.

Moins de deux heures plus tard, la cloche de la récréation a sonné et Val est arrivée dans la classe peu après.

— Je vais te raconter comment ça s'est passé. Tu me diras ce que tu en penses.

— Vas-y.

— J'étais toute seule à la maison hier soir. Je sortais de la douche. J'allais prendre une serviette quand la bouteille de shampoing, derrière moi, est tombée dans la baignoire. Je l'ai remise à sa place. Et là, sous mes yeux, j'ai vu la bouteille de shampoing se faire projeter de nouveau au fond de la baignoire. J'avais peur ! Je ne comprenais rien à ce qui se passait. Puis, j'ai ressenti un courant d'air froid parcourir mon corps.

— Un courant d'air froid ?

J'étais furieux. Je voyais rouge.

— Oui. Et j'ai pris conscience qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il y ait un courant d'air. À cette époque de l'année, il fait trop froid pour ouvrir les fenêtres et la porte de la salle de bains était fermée. J'ai senti le courant d'air qui s'enroulait autour de mes jambes, glissait sur mon ventre, et...

— Quoi, « et » ?

Je bouillais.

— Et sur mes seins, a-t-elle soufflé en baissant les yeux.

Je l'ai serrée contre moi. La fille que j'aimais. Il s'en prenait à la fille que j'aimais ! Je voulais le tuer et le retuer. Encore et encore.

— Le salaud ! Il va nous le payer. Je te le jure !

— C'est à peu près ça que je lui ai crié, a dit Val, la tête sur mon épaule. Je me suis vite enveloppée d'une serviette de bain et je lui ai crié qu'on l'enverrait en enfer. Je suis allée m'enfermer dans ma chambre, mais je pense qu'il était déjà parti.

— On va l'envoyer en enfer, oui. Je ne sais pas ce qu'il nous veut, mais tu peux être sûre qu'on va l'envoyer en enfer.

Chapitre 12

EN CE BEAU DIMANCHE MATIN DE NOVEMBRE, JE SUIS SORTI ME PROMENER PRÈS DE CHEZ MOI, HISTOIRE DE ME REMETTRE EN FORME. On avait enlevé mon plâtre vendredi et ma jambe avait besoin d'exercice. C'était bon de prendre l'air, malgré la température de plus en plus hivernale.

Il était tôt. C'était tranquille. Désert. Je respirais à pleins poumons l'air frais qui transportait avec lui des odeurs de terre humide. Le vent charriait les dernières feuilles mortes qui par-semaient les pelouses. Malgré le ciel couvert et désolant, j'ai décidé de me rendre au bord de la rivière près de chez nous. Tout y était très calme. Et j'avais besoin de réfléchir. La magie blanche n'avait pas fonctionné. On y avait peut-être mis plus d'espoir que de croyance. Je devais trouver une façon d'arrêter Mathieu dans ses plans aussi mystérieux que machiavéliques. Je devais l'empêcher de nous faire du mal à Val et à moi ou à n'importe qui d'autre.

À côté de la rivière, il y avait un rocher sur lequel je m'asseyais à l'occasion quand j'avais envie d'écouter la nature. J'y allais parfois avec Val. Je trouvais l'endroit romantique.

Je me suis assis sur le rocher et j'ai allongé mes jambes devant moi. J'ai ramassé quatre

cailloux que j'ai lancés dans la rivière qui s'agitait tout près. J'ai fermé les yeux et j'ai empli de nouveau mes poumons de l'air frais du matin. J'ai rouvert les yeux, cherché d'autres cailloux et j'ai découvert quelque chose d'étrange derrière moi. Sur le sol, à quelques mètres, sous un buisson, on aurait dit un tas d'os. Je m'en suis approché afin de voir ça de plus près.

J'avais raison. Il s'agissait effectivement d'os. Mais des os de quoi ? Et que faisaient-ils là ? Parce que, quand même, il y avait beaucoup d'os !

Puis j'ai compris. C'était les os des chats que Mathieu avait fait disparaître. Il avait vraiment tué des chats.

J'étais horrifié et triste. J'aime beaucoup les animaux, surtout les félins. J'ai serré les mâchoires et les poings. De rage. D'impuissance.

Ce type avait une vis manquante dans la cervelle, en supposant qu'il ait eu une cervelle. Et qu'avait-il fait subir à ces pauvres bêtes qui avaient eu la malchance de croiser son chemin ?

Pas question de rester une seconde de plus dans cet endroit macabre. La température avait chuté de toute façon. J'avais froid. Une volée d'oiseaux, auparavant invisibles, se sont agités dans le calme des arbres. Des battements d'ailes précipités ont brisé la paix environnante. J'ai regardé autour de moi, mais je n'ai rien

aperçu d'anormal. Je me suis tout de même dirigé vers la route aussi vite que le permettait mon handicap temporaire, quand j'ai senti sur mon visage un souffle froid que j'ai reconnu tout de suite : Mathieu. J'ai essayé de chasser cette insupportable sensation. J'ai agité mes bras devant moi et j'ai crié : Dégage ! Laisse-moi tranquille !

Mon cœur, je l'avoue, battait comme un fou. Je frottais furieusement mon front, mes joues, mon nez, ma bouche, chaque millimètre de chair contaminée par ce contact répugnant. Je me déplaçais dans un mouvement de rotation étourdissant, tourbillonnant de gauche à droite, de droite à gauche, essayant de chasser cette présence de mes bras. J'étouffais, refusant presque de respirer de peur d'inhaler cet air empoisonné. Je suis tombé et ma tête a heurté le rocher sur lequel j'étais assis quelques minutes plus tôt. La douleur a éclaté dans mon crâne, puis s'est étendue dans mon cou et mes épaules. Mes côtes me faisaient souffrir aussi. Couché sur le sol froid et humide, je me suis rendu compte que du sang se répandait sur le côté gauche de ma tête. Je me suis senti défaillir.

Relève-toi !

Haletant, je me suis relevé en essayant d'ignorer les bourrasques insistantes de Mathieu contre moi. Bourrasques malveillantes contre lesquelles je luttais dans ma progres-

sion vers la rue. La douleur me remplissait la tête encore plus que les côtes. J'avais l'impression que mon crâne allait se fendre. Mais enfin, j'ai entendu les voitures. Ça voulait dire la rue. Des maisons. Des gens. La sécurité.

L'assaillant invisible semblait parti. Soufflant et suant comme Sam à la fin d'un marathon, je me suis précipité vers la rue. Pour l'atteindre au plus vite.

Comment en finir avec ce cauchemar ?

Une rafale m'a surpris. Déséquilibré, j'ai vainement cherché quelque chose à agripper. Mathieu travaillait fort et efficacement.

Ce courant d'air froid que j'avais déjà senti se pressait sur tout un côté de mon corps et s'infiltrait sous mes vêtements. Beaucoup plus puissant qu'auparavant. Je résistais tant que je pouvais en me frottant les membres, mais rien à faire. Il était acharné.

Ce froid pénétrait mon corps. J'avais la sensation que ma peau était spongieuse et que je m'imbibais du Morveux. J'absorbais la mort. Le mort.

Physiquement affaibli en raison de nombreuses blessures récentes, je n'étais pas de taille à me défendre contre pareille force. Même avec tous mes moyens, je n'y serais pas parvenu. Je suis tombé et il en a profité pour recouvrir une plus grande partie de mon corps et y pénétrer plus rapidement.

Ça ne se passait pas mieux à l'intérieur de moi. Je perdais chaque millimètre qu'il gagnait.

Tout ce qui faisait que j'étais moi était repoussé dans un espace de plus en plus restreint. Le monstre prenait de l'expansion et voulait m'expulser de mon propre corps.

J'ai puisé dans le peu d'énergie qui me restait pour me relever. L'énergie du désespoir. Je titubais vers ce que j'espérais être la rue quand j'ai été projeté sans ménagement dans la rivière, où la lutte s'est poursuivie. Pas longtemps, cependant. Déjà à bout de souffle et d'énergie, blessé, en pleine guerre intracorporelle, je n'ai pas réussi à nager. Ni à rester à la surface. Ni faire quoi que ce soit qui aurait pu me sauver.

Chapitre 13

DERNIER DIMANCHE DE NOVEMBRE. MES PARENTS AVAIENT PRIS CONGÉ POUR MIEUX M'ACCUEILLIR À LA MAISON. Nous rentrions de l'hôpital où j'avais passé un autre court séjour. Mon père craignait que *je* ne glisse dans la neige fraîchement tombée qui fondrait dans la journée. Il *m'a* ouvert la porte et *m'a* aidé à sortir. *Je* ne savais pas quelle partie du corps *je* devais sortir en premier : la tête ou la jambe ? Tendre une main à papa pour du soutien ou *m'en* servir pour *me* tenir à quelque chose ?

— Je pensais que tu t'étais un peu habitué à cette chose-là, a dit mon père.

— Quoi ? a demandé Mathieu.

— Le corset.

— Habitué au corset ? a répété celui qui m'avait volé mon corps.

Mon père et ma mère se sont regardés. Le docteur les avait prévenus que *je* pourrais éprouver certains problèmes de mémoire ou de motricité.

— Ah ouais, mon accident... ouais, c'est sûr.

Mathieu était bête au point qu'il avait oublié que je venais d'avoir quelques semaines de pratique avec le corset et que j'avais appris à me déplacer avec une certaine aisance malgré

la rigidité que ça me donnait. Et le voilà dans mon corps.

Alors que je venais de tomber dans la rivière, un automobiliste qui m'avait entendu crier était venu à ma rescousse. Il avait sauté sans hésitation dans l'eau glaciale pour m'en sortir et avait appelé une ambulance. On m'avait transporté à l'hôpital où on avait constaté que j'étais dans un sale état. Dans l'ambulance, mon cœur avait même cessé de battre pendant près d'une minute. J'étais peut-être mort, mais pas assez pour passer le truc de la lumière brillante au bout du tunnel qui, dans les films, nous attire quand on meurt. J'avais survécu. Ou la lumière n'existait pas et j'étais mort. Une seule chose était certaine : le Morveux m'avait expulsé de mon corps. Il me l'avait volé. J'en étais réduit à virevolter n'importe où, âme sans abri, complètement inaperçu.

Voleur ! Peut-être assassin ! Je te hais !

Au moins, je savais maintenant ce qu'il avait mijoté tout ce temps. Quel être diabolique ! Et il était de retour. Dans ma famille !

Toutefois, puisqu'il avait pu garder son âme ici-bas pour s'en prendre à moi, j'ai décidé de m'incruster moi aussi pour reprendre ce qui m'appartenait de droit : mon corps, ma famille, ma blonde, mes amis. Ma vie.

Ma mère a soupiré. Ouf ! *Je* me rappelais.

Miko, confortablement installée sur sa couverture, sur le divan, a pris la fuite dès qu'elle a été en présence de Mathieu. Dans l'excitation de *mon* retour à la maison, personne ne l'a remarqué.

Maman ! Papa ! Regardez Miko ! Elle s'est sauvée ! Elle sait ! Tu es mieux de ne pas toucher à Miko, toi ! ai-je ajouté pour le malade.

J'avais beau m'époumoner tant que je le pouvais : peine perdue. Mes cris se perdaient dans le néant. Mon esprit était tout à fait impuissant à communiquer de quelque façon que ce soit avec quiconque. Comment ce monstre avait-il donc pu me toucher ? Prendre mon corps ? Cependant, Miko avait réagi. J'allais essayer d'en faire une alliée, même si je ne savais pas encore comment.

Tout le monde était passé à la cuisine où maman avait donné à Mathieu mes muffins préférés, préparés spécialement pour mon retour, qu'il engouffrait avec avidité. Dégusté, je suis retourné au salon. J'ai pris place sur le divan et j'ai attendu que Miko revienne. Ce qui n'a pas tardé. Elle a semblé décontenancée quelques instants. Puis, elle est venue se lover prudemment là où je me trouvais. Et elle a ronronné. Elle pouvait me sentir.

Génial !

J'ai profité un peu de ce moment privilégié, puis je me suis de nouveau transporté dans

la salle à manger où le spectacle était navrant. Mathieu s'empiffrait comme un cochon, le corps penché en avant, la tête à quelques centimètres seulement au-dessus de l'assiette. Ma mère devait se dire que *je* devrais bientôt réapprendre les bonnes manières à table. Elle paraissait découragée devant ce goinfre mal élevé. Il fallait le chasser de *mon* corps, et vite. Le renvoyer là où il aurait dû aller en premier lieu : en enfer.

Ma mère a invité Val à souper avec *nous* et le Morveux a profité du reste de son après-midi pour s'habituer à sa nouvelle maison et à sa nouvelle famille.

Il est évident que Val a reçu un choc en *m'*apercevant. Pas étonnant. Cet abruti *me* donnait l'air tellement niais. Mignon, mais niais. *J'*avais l'air de ne rien comprendre à ce qui se passait autour de *moi*. Tout le monde se rendait compte que *j'*étais perdu, mais tous pensaient que c'était dû à ma *presque* noyade.

Val *m'*a serré dans ses bras...

Je criais comme un fou. Elle aurait serré n'importe qui d'autre dans ses bras. Ça aurait pu passer. Mais pas à celui qui a volé ma vie ! Elle l'a embrassé sur la bouche.

NOOOON !

Hé, qu'est-ce qui se passe maintenant ? Il amène Val dans MA chambre !

Mon écœurant ! Ordure ! Ne touche pas à ma blonde ! VAL ! VAL ! NE LE LAISSE PAS TE TOUCHER !

Ils étaient là, sur MON lit, et moi je tempêtais au-dessus d'eux. J'essayais de m'interposer et j'ai assisté, impuissant et malheureux, à leurs baisers maladroits. J'ai pété les plombs.

Dans un cri de guerre épouvantable, je me suis reculé pour avoir plus d'élan, lorsque j'ai senti qu'une faible résistance traversait ce qui composait désormais mon être. La première chose que j'ai sue : j'étais dehors. J'étais passé à travers la vitre de la fenêtre ! Surpris, mais pas assez pour m'arrêter dans mes projets, je me suis éloigné davantage pour avoir plus de force dans mon élan et je me suis jeté sur lui.

AHHHHHHHHHHHHHHH !!!

BZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ !!!

BZZZZZZZZZZZZZZZZZZZ ?

Étonné par ce *bzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz* inattendu, je n'en ai pas moins poursuivi ma course furieuse pour frapper de toutes mes forces, et en pleine tête, ce tueur-voleur.

Ça n'a pas fait le POW ! souhaité. En fait, plutôt un inaudible et pitoyable pop, entendu que par moi, je ne me faisais pas d'illusion.

J'ai constaté, avec stupéfaction, que je sentais *mes* propres cheveux sous mes pattes.

J'avais des pattes ! Et j'étais sur *ma* tête !

Le Morveux m'a chassé impatiemment de la main.

— BZZZZZ ! ai-je rouspété.

Encore ce BZZZZZ !

J'ai pris mon envol en bzzzzant de plus belle. Je me suis caché derrière un rideau pour réfléchir à la nouvelle situation.

De toute évidence, j'étais dans un corps qui pouvait voler.

J'étais si minuscule que je pouvais me jeter contre une tête sans causer de commotion cérébrale. Seulement peut-être une légère irritation sur les nerfs.

J'ai compté mes pattes : cinq.

Je m'exprimais par bzzzz, même si « exprimer » est ici un bien grand mot.

J'en ai déduit que j'étais une mouche infirme.

J'ai supposé que la puissance de mes émotions m'avait permis d'emprunter le corps de la mouche, par accident, en le traversant. La mouche avait dû se trouver sur mon chemin. C'est comme ça qu'il avait fait. Ce maniaque dégénéré avait réuni toute la violence de ses émotions, sa haine, sa frustration, sa révolte pour l'utiliser contre moi et voler mon corps. Comme il l'avait fait avec la couleuvre morte. Avait-il dû me tuer aussi ? Étais-je mort ? Avais-je attaqué et vaincu une mouche non seulement infirme, mais morte ?

Méchant guerrier !

Ce qui était sûr, c'est que j'avais été chanceux que cette mouche se trouve sur mon chemin. Mon jour de chance, on va dire.

Je les observais du haut de ma cachette. Au moins, j'avais fait diversion et Val en a profité pour s'éloigner un peu de *moi*. Elle n'avait pas l'air à son aise. Et Mathieu, il ne pouvait pas s'imaginer que lorsque Val et moi on s'embrassait, même un lion n'aurait pas pu nous interrompre. Surtout depuis l'épisode du téléphone. Alors une mouche... C'était peut-être ça qui avait mis Val mal à l'aise : que *je* sois dérangé et impatienté par une simple mouche.

— Franky, je dois rentrer de bonne heure, j'ai un devoir de français à finir pour demain, a dit Val.

— Okay.

« Okay » ? C'était quoi cette niaiserie-là ? Quand tu aimes ta blonde, tu n'acceptes pas qu'elle te plante là sans essayer de la retenir un peu plus longtemps avec toi ! Peu importe sa raison ! Tu t'abaisses même à la supplier un peu s'il le faut, bref, les trucs que les filles veulent que tu fasses, quoi ! Tu ne dis pas « okay » ! Il aurait giflé Val que ça n'aurait pas été pire. J'ai vu qu'elle était triste. J'étais triste aussi de la voir triste. Mais tellement heureux en même temps : elle n'était pas heureuse avec le faux moi ! Prévisible, mais rassurant quand même.

Je l'ai suivie au salon où elle a dit au revoir à mes parents, l'abruti de *moi* à ses côtés.

Elle a mis ses chaussures, qui étaient juste à côté des miennes. Je l'ai vue hésiter. Elle savait que quelque chose « ne collait pas », comme diraient les auteurs de romans policiers. Mais elle ne savait pas quoi. Elle a noué ses lacets, a hésité encore, m'a embrassé sur la bouche (il va me payer ça) et elle est partie. J'espérais qu'elle allait vite remarquer que le faux moi, contrairement à moi, délassait ses chaussures. Je misais beaucoup d'espairs sur Val, qui avait été témoin et victime de l'existence surnaturelle de Mathieu, et sur Miko, qui avait découvert le pot aux roses sans avoir eu besoin d'explications.

Chapitre 14

J'AI PLONGÉ À TRAVERS LA PORTE POUR RESTER UN PEU AVEC VAL. JE VOULAIS POSER MES PATTES SUR ELLE, SENTIR LE PARFUM DE SES CHEVEUX. Mais, soudainement, je me suis senti m'étendre, me répandre. Comme une goutte de lait qu'on laisse tomber dans une tasse de café. J'ai cherché mes pattes partout. Disparues.

Quel idiot ! Mon corps de mouche était resté de l'autre côté de la porte, dans la maison. J'avais oublié que seulement mon esprit pouvait traverser les objets. J'étais de nouveau invisible et inutile.

Val n'était qu'à une dizaine de pas. Je l'ai rejointe et j'ai tenté de la contacter. Je tournais autour d'elle en lui hurlant dans les oreilles : Val ! Vaaal ! Je t'aime !

Rien à faire. J'avais besoin d'une enveloppe corporelle pour pouvoir entrer en contact avec les humains. Autant récupérer et protéger mon corps de super héros estropié et préparer un plan d'attaque.

Chez moi, j'ai mis quelques minutes à repérer Superfly. Elle était accrochée au plafond. Ça voulait dire qu'elle était vivante ! Si j'avais pu prendre un corps vivant, Mathieu aussi. Il y avait des chances pour que je sois toujours vivant et pas un zombie !

J'en aurais pleuré, si j'avais pu.

Mais je ne pouvais pas me réjouir si je voulais emprunter Superfly. J'avais besoin d'un autre genre d'émotions. Je n'ai eu qu'à me rappeler le baiser que Val et Mathieu avaient échangé pour me ramener à des pulsions plus animales. Devoir abuser de ce petit corps de mouche ajoutait à ma rage, me rendait furieux et triste. Excuse-moi, Superfly.

Gonflé à bloc, je me suis jeté sur ma victime.

Au lieu de la traverser, c'est elle qui est passée à travers moi et je me suis retrouvé dans le grenier.

Je n'avais pas réussi.

Cependant, j'étais content de découvrir que l'agressivité n'était pas la solution. Elle ne l'a jamais été.

Je devais quand même me servir de ma nouvelle amie si je voulais retrouver mon corps d'humain et ma vie.

J'ai pris mon temps pour trouver une façon plus pacifique d'emprunter son corps. J'ai voulu me faufiler par sa trompe.

Ça n'a rien donné.

Je l'ai caressée.

Rien.

De petits mots doux.

Pas plus de succès.

Je l'ai enveloppée de moi.

Toujours rien.

Elle ne réagissait pas et ne coopérait pas du tout non plus.

Ça commençait à être décourageant.

Je me suis remémoré la bataille finale avec Mathieu. La façon dont je l'ai « absorbé ». J'ai eu l'idée de m'aspirer à l'intérieur d'elle. Comme lorsqu'on met un verre autour de sa bouche et qu'on aspire. On n'a pas l'air très intelligent, mais on sent que notre bouche entre dans le verre.

Je l'ai enveloppée, encore une fois, et mon âme a inspiré.

Lentement, j'ai traversé son corps. J'ai senti ses ailes, sa carcasse – plus robuste qu'on pourrait le croire –, ses organes internes, enfin, chaque partie d'elle. Quelle sensation extraordinaire !

J'ai repensé à notre première rencontre. La seule explication plausible était qu'elle avait été sur mon chemin au moment où je me gonflais pour mieux crier. Je m'étais inspiré à l'intérieur d'elle par un très heureux hasard.

J'ai volé à la cuisine pour *me* voir *m'*empiffrer de biscuits Fudgee-O Double Crème.

Quelle pitié !

J'ai vite établi l'objectif numéro 1 de mon plan : communiquer avec Val. C'était facile à dire. Restait à savoir comment.

Je me suis rendu au sous-sol et je me suis perché au-dessus de l'ordinateur de mon frère. En appuyant sur les touches, je pourrais peut-être envoyer un appel à l'aide par courriel à Val. Dès que Sam allait libérer la place.

Sam m'a vu. Il m'a menacé d'une main d'expert en arts martiaux (Quel frimeur ! Il n'a jamais suivi de cours !) et m'a dit que si je ne le dérangeais pas, je pouvais rester là.

Les mouches n'étaient certainement pas les mieux accueillies au monde. Et l'autre, le prétendu karatéka, ne ferait en réalité pas de mal à une mouche, je savais ça. Donc, rien à craindre de Sam.

— Bzzz ! ai-je acquiescé.

Superfly manquait de ressources énergétiques et je commençais à être fatigué. Je pensais aux poubelles et je me sentais baver. J'ai pensé aller faire un tour du côté de la chambre de Sam. Mon frère mangeait toujours des sucreries au lit le soir en regardant un de ses nombreux DVD. J'étais certain d'y trouver quelques miettes intéressantes.

J'avais raison. Je me suis installé sur une belle grosse miette appétissante et j'ai commencé à saliver sur la miette qui est devenue liquide. J'y ai plongé ma trompe et j'ai aspiré. C'était délicieux ! Le seul problème était les moments où je régurgitais des restes de repas précédents pour liquéfier la nourriture et conti-

nuer à manger. Sale habitude. Heureusement que j'étais tout petit. Personne ne pourrait me voir manger comme ça. Pire que le Morveux.

Revivifié, je suis retourné dans la salle familiale où j'ai constaté avec satisfaction que Sam jouait maintenant avec Sophie à un jeu vidéo. Voilà ma chance.

Appuyer sur les flèches pour pouvoir cliquer sur l'icône de *Explorer*. J'ai volé et atterri sur la flèche de gauche. Superfly était littéralement un poids mouche et la touche n'a pas bronché. J'ai essayé avec un élan plus grand.

Rien.

Encore une fois.

Rien.

De plus loin.

Rien, encore.

La seule chose qui enfonçait, c'était la tête de Superfly.

Puisque c'était le seul corps dont je disposais, je devais le préserver. Je devais garder la tête sur les épaules, quoi ! Il ne me restait qu'à m'envoler jusque chez Val.

Chapitre 15

J'AI GARÉ SUPERFLY À CÔTÉ DE LA PORTE D'ENTRÉE ET J'AI ATTENDU QUE QUELQU'UN OUVRE LA PORTE. C'est mon père qui est sorti un peu plus tard pour acheter du lait. Après lui avoir lancé un *bzzz* de remerciement, j'ai pris mon envol.

J'étais plutôt nerveux. D'accord, j'étais terrifié. J'avais en tête des images de mouches écrasées sur le pare-brise des voitures et sur les visières de casques de moto ; avalées par des cyclistes et des joggeurs essoufflés ; dévorées par Miko après lui avoir servi de jouet pendant quelques secondes. Heureusement, mes nombreux yeux me donnaient une super vision panoramique qui me permettait de réagir vite. Il faut dire aussi qu'en novembre, il n'y a pas beaucoup de cyclistes ou de motocyclistes. Et les joggeurs ont tendance à courir à la lumière du jour plutôt qu'à la noirceur et à la merci des chauffards qui se prennent pour les seigneurs et maîtres de toutes les routes.

Je suis enfin arrivé à bon port, le cœur pompant de peur et de fatigue. Il faisait froid, surtout pour une mouche. Il fallait que je me réchauffe. Et vite !

Image cauchemardesque : mes consœurs et confrères, à la recherche de chaleur, morts de faim entre deux fenêtres.

C'était pourtant la meilleure place pour moi, cette nuit, si je ne pouvais entrer chez Val : entre deux fenêtres. Si d'autres mouches l'avaient fait avant moi, pourquoi pas moi ? Sauf que moi, je retrouverais la sortie. Et tant qu'à choisir une fenêtre, pourquoi pas celle de la chambre de Val ?

Je savais par mon rénovateur de père qu'il arrivait souvent que le bourrelet (*calfeutrage*, pour les non-initiés comme moi) d'une fenêtre s'assèche et se fendille pour créer des trous. Il suffisait de trouver un de ces trous.

M'insérer entre les deux vitres a été plus difficile que je ne l'avais d'abord cru. J'ai dû explorer longtemps avant de trouver une ouverture assez grande pour m'y faufiler, et qui ne soit pas truffée de toiles d'araignée.

Val était là, assise sur son grand lit à baldaquin au couvre-lit blanc. Val était enfant unique. Rien n'était trop beau pour elle. Sa chambre était blanche et rose pâle. Rose doux. Doux comme Val. Val et ses yeux rieurs, son sourire ensoleillé. Elle me manquait terriblement.

Elle portait un jean et un tee-shirt sur lequel il y avait une image de Homer Simpson et de son célèbre *D'oh*.

Elle avait son portable sur ses genoux. Je ne sais pas ce qu'elle y faisait, mais elle était très absorbée. Je la voyais lire un peu puis cliquer sur la souris, bouger la souris en haut à

droite, clic, en haut à gauche, clic, attendre un peu puis clic-clic-clic-clic-clic, en bas, clic, et ensuite j'ai perdu le fil des clics. Elle semblait faire une recherche sur Internet et copier / coller les informations pertinentes qu'elle trouvait. Malheureusement, elle me faisait face et je ne pouvais pas voir l'écran. J'avais une vision panoramique impressionnante, mais je ne pouvais pas voir, par ricochet, sur le front de quelqu'un. Quand même. Au moins, je pouvais voir Val.

Je n'osais pas quitter ma mouche de peur qu'elle ait froid et ne meure définitivement. Je ne savais pas si je pouvais faire voler une mouche morte. Je ne voulais pas risquer de la perdre. Je devais l'aider à se trouver une place plus chaude en cas de besoin.

Val a pris une gorgée de son V8 (beurk) qu'elle a remis sur sa table de chevet. Sa jolie bouche sur la cannette. Je n'aurais jamais pensé qu'un jour j'envierais une cannette de V8.

J'étais rendu plus bas que je ne pensais. Courage, me suis-je dit, courage, tu vas trouver une solution.

J'étais épuisé. J'ai décidé de réfléchir plus tard. De toute façon, ce soir, je ne pouvais rien faire de plus.

Et la nuit porte conseil, dit-on.

J'allais m'endormir quand le bruit de l'imprimante, rangée dans une armoire qui servait

de classeur de luxe, m'a ramené à la réalité. Val s'est levée, a attrapé les quatre feuilles imprimées, les a lues d'un air perplexe en surlignant en vert les passages clés. Puis elle est sortie de sa chambre en emportant sa cannette de V8 vide.

Je l'ai entendue descendre l'escalier et se rendre au salon dire bonne nuit à ses parents, puis remonter se brosser les dents. Elle se préparait pour la nuit. Elle est revenue dans sa chambre au bout de quelques minutes, a enlevé son jean et son tee-shirt.

Elle était tellement belle ! Tellement sexy !

Et juste avant qu'elle enlève son soutien-gorge, parce que je suis un bon gars, j'ai fermé tous mes yeux. Enfin, j'ai essayé, mais une mouche n'ayant pas de paupières, je n'ai pu que détourner les regards.



Le dicton disait vrai : la nuit porte conseil.

Lundi matin, en me réveillant avec le soleil, comme j'avais faim, j'ai pensé à la bouffe. Bouffe du matin. Beurre d'arachide, céréales, confiture... et j'ai trouvé ! J'allais utiliser la confiture pour écrire quelque chose à Val !

Après quelques bzzz de réchauffement, je suis sorti d'entre les fenêtres et je me suis mis

en position en haut de la porte d'entrée de la maison. J'ai attendu que Diane, la mère de Val, vienne chercher le journal. Diane est une personne matinale, c'est pour ça que je suis certain que c'est elle qui rentre le journal. La porte effectivement s'est ouverte sans tarder. Je n'ai pas pris le temps de regarder qui c'était, je me suis précipité à l'intérieur. J'ai commencé à saliver presque immédiatement. Il y avait dans l'air une odeur de pain grillé, de banane et de café. Je ne bois pas de café, mais je trouve quand même que ça sent bon.

Sur une chaise, sous la table, j'ai attendu que les miettes tombent. Le déluge n'a pas tardé. Je me suis jeté sur ma proie. Je me suis penché sur elle et j'ai salivé dessus. J'étais plein après deux miettes. Repu, je pouvais maintenant penser à autre chose qu'à remplir mon petit ventre.

— Bonjour chérie, a dit Diane. Tu n'as pas l'air très en forme.

Val devait être là ! Je ne l'ai pas entendue arriver !

Je suis sorti de sous la table pour aller m'installer sur la valence, d'où je pourrais regarder Val tout à mon aise.

Qu'elle était belle !

— Salut, maman. Ouais, je n'ai pas passé une très bonne nuit, a-t-elle rétorqué en étouffant un bâillement.

Elle s'est assise à la cuisine avec sa mère. Les coudes sur la table, elle a mis son menton dans ses mains. J'aurais voulu aller me percher sur son nez, toucher et sentir sa peau.

— Comment ça ? a questionné Diane.

— Bof.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Franky.

— Quoi, Franky ?

— Il n'est pas comme avant.

— Valérie, il a manqué mourir. Donne-lui une chance.

— Tu ne comprends pas. Rien en lui n'est comme avant. Avant, il était toujours souriant, énergique, plein d'entrain. Là, il a l'air d'un zombie. Hier soir, j'étais tellement découragée de le voir comme ça que je n'ai pas pu rester. Je lui ai dit qu'il fallait que je parte de bonne heure. Tu sais ce qu'il a dit ?

— Non, quoi ?

— « Okay ». Il a dit « Okay » !

— Oh...

Je le savais !

— Patiente encore un peu, a repris Diane.

— Je sais, mais je suis triste quand même. Je ne sais pas si j'ai hâte de le voir tout à l'heure à l'école.

— Il sera peut-être redevenu un peu plus lui-même.

— Ouais. Peut-être.



Je l'admets. Ce n'était pas très clair. Désespérant, même. Ça ne ressemblait à rien du tout ! Comment avait fait Michel-Ange ? J'allais devoir recommencer. Faire plus attention. Utiliser une surface où je pourrais travailler en paix.

Le mur !

J'ai recommencé mon petit manège de va et vient dans la confiture quand Val avait le dos tourné.

Concentre-toi. Prends ton temps.

J'ai pris du recul pour contempler mon œuvre achevée.



Très fier et rempli d'espoir, j'ai tourbillonné autour de Val pour attirer son attention. Comme je l'ai toujours fait, d'ailleurs.

— Bzzz ! Bzzz !

Au début, elle n'a pas fait grand cas de moi, mais j'ai tellement insisté que j'ai fini par piquer sa curiosité et elle a commencé à me suivre des yeux. J'étais enfin sous observation. J'ai presque brisé le mur du son pour aller me poser à côté de son prénom.

Elle a pris le journal et a essayé de me frapper !

— BZZZ !

Je me suis mis hors de sa dangereuse portée et de sa vue, en haut de la valence.

— C'est quoi cette mouche folle-là qui cochonne le mur ? Je vais t'apprendre, moi ! a-t-elle bougonné, toujours armée de son journal.

Cochonner ? Mon chef-d'œuvre ? Que j'avais créé avec tant d'espoir, d'amour et d'efforts ?

Pauvre Superfly. On voulait la trucider. Je ne me sentais pas trop le bienvenu – encore une fois – disons.

De derrière les rideaux, j'ai sorti une centaine d'yeux pour voir où Val en était dans sa chasse à la mouche. Elle avait déjà abandonné. Elle a mouillé une serviette de papier et elle a levé la main pour nettoyer mon œuvre d'art.

J'avais envie de pleurer.

Sa main s'est arrêtée juste avant d'accomplir son abomination. Elle a penché la tête comme pour mieux examiner mon « dégât ».

— Attends une minute..., a-t-elle dit à voix haute. On dirait que c'est écrit *Val*. Ça n'a pas de sens. Voyons donc.

Oui, ça a du sens ! Oui !

Elle a hésité un peu puis, tout à coup, elle s'est ruée hors de la cuisine. J'en ai profité pour lui dessiner un cœur à côté de son prénom. Elle allait être contente !

De retour dans la salle à dîner, elle brandissait les feuilles qu'elle avait imprimées la veille. Elle est retournée au mur. Je la surveillais. J'avais hâte de voir sa réaction.

— Attends que je te mette la main dessus, espèce de malade mental ! Tu n'es pas mieux que re-mort ! Je vais t'en faire des cœurs, moi ! s'est-elle écriée en regardant le mur.

Misère ! Val pensait que j'étais le monstre ! Comment lui faire comprendre sa méprise ? Je n'allais pas lui écrire sur les murs une lettre explicative à la confiture !

En bzzzant le plus fort que je le pouvais, je l'ai attirée sur les chaussures à l'entrée, dans la penderie.

Penchée au-dessus des chaussures, elle essayait de repérer d'où venaient mes appels désespérés. J'ai pris des risques terribles, mais il fallait qu'elle comprenne mon message.

Je courais sur les lacets.

— Bzzz ! Bzzz !

Soudainement, elle a arrêté tout mouvement.

Perplexe au début (je le voyais à son froncement de sourcils), puis incrédule (sa bouche s'est ouverte sans émettre le moindre son). Après quelques secondes, elle s'est assise sur le sol, devant la porte d'entrée.

— Les lacets... a-t-elle murmuré.

Chapitre 16

— **B**zzz !
VAL A MIS SA MAIN SUR SA BOUCHE ET
ELLE M'A REGARDÉ AVEC DE GRANDS
YEUX. JE ME SUIS POSÉ SUR SA MAIN.

— Ses espadrilles étaient délacées. Et ça, ce n'était assurément pas Franky. Ses chaussures. Toute sa personne. Son comportement, son attitude étrange, inhabituelle...

Elle s'est penchée pour mieux me regarder.

— Comment ça se fait que tu sois encore là au milieu de novembre ? Et on dirait qu'il te manque une patte. Ça n'a pas de sens. Je parle à une mouche. Réveille-moi quelqu'un.

Je la sentais trembler sous mes pattes. J'ai vu passer sur son visage la perplexité, l'incrédulité, le questionnement, l'incrédulité encore, le doute, et... une lumière.

Elle m'a regardé attentivement, s'est mordu la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler, j'ai présumé, et, après avoir pris une longue inspiration, a risqué : Franky ? et elle a arrêté de respirer.

— BZZZZZZZZZZZZZZZZZZ !

J'ai volé autour de sa tête.

Elle a fermé les yeux. Elle a mis sa tête dans ses mains et s'est mise à pleurer. J'avais envie

de faire la même chose. Encore. J'étais décidément devenu bien émotif.

Val s'est calmée, a séché ses larmes et s'est mouchée. Elle a ouvert une de ses mains et m'a dit : Viens, on va dans ma chambre.

Je me suis transporté dans le creux de sa main qu'elle a recouverte de son autre main.

C'était tellement réconfortant de la toucher ! Mais Val allait au pas de course et j'avais l'impression d'être dans un match de basket-ball. Dans le ballon pour être plus précis.

J'ai entendu une porte s'ouvrir.

— Allô, princesse ! Pas d'école aujourd'hui ? a dit son père qui sortait probablement de sa chambre étant donné que nous n'avions entendu aucun bruit indiquant sa présence au premier étage.

— Oui, j'allais me préparer, justement.

— Tu caches quoi, comme ça ?

— ... Ton cadeau de fête.

Wahou ! Ça, ça s'appelle penser vite !

— Hein ? Ma fête ? Ma fête est bientôt ?

— Non, ce n'est pas ça. C'est juste que je te bricole quelque chose et comme j'ai peu l'habitude de travailler manuellement, ça me prend pas mal de temps. Et ça, dans mes mains, c'est un morceau de la chose que je te prépare.

Tout en étant impressionné par sa vivacité d'esprit, je me suis demandé si j'en étais moi-

même souvent la victime. On allait avoir une discussion sur ce sujet. Elle pouvait compter là-dessus.

— Tu m'intrigues. J'ai hâte de voir ça !

Moi aussi.

— Dans deux mois ! Maintenant, il faut que j'aille me préparer si je ne veux pas être en retard à l'école.

— Moi aussi, je dois faire vite. J'ai un rendez-vous tout à l'heure avec un client. Allez, à plus tard !

Ouvre la porte. Ferme la porte.

— Ouf ! ai-je entendu.

Elle a ouvert les mains. J'ai fait « ouf ! » à mon tour et j'ai volé sur la commode où je me suis reposé de mon tour de ballon de basket.

— Tu me comprends ?

— BzzzzZZ ! Bzzzz ! BzzzzZZZZzzzz !

— Hmm. Il va falloir développer un meilleur système de communication. Un *bzzz* égale oui, deux égalent non. D'accord ?

— Bzzzz.

— Super. Tu es prêt ?

— Bzzzz.

— Tu es Franky ?

— Bzzzz ! Bzzzz ! Bzzzz ! Bzzzz !

— Calme-toi. Tu as mis trop de *bzzzz*. Je recommence. Concentre-toi. Es-tu Franky ?

— Bzzzz !

— C'est trop malade. Est-ce que je rêve ?

— Bzzz. Bzzz.

— Mon dieu. C'est incroyable. Je t'amène avec moi à l'école. Ne te sauve pas. Je reviens tout de suite.

Elle est partie en coup de vent.

Sur sa commode, je me suis retourné et je me suis aperçu dans son miroir. Misère. Je n'avais pas l'air très rigolo. J'avais même une aile un peu déchirée. J'étais une mouche moche. Je n'ai pas eu le loisir de m'attarder plus longtemps sur mon corps de mouche, Val revenait.

— Bzzzzzzzz...

— Je le sais. Tu fais pas mal dur. Allez, embarque.

Elle me présentait un contenant en plastique dans lequel elle avait mis un morceau de pain avec un peu de confiture dessus. J'ai sauté dans mon wagon-restaurant. Elle a mis le couvercle désormais transpercé de quelques trous pour me permettre de respirer, puis on est partis à l'école.

Chapitre 17

AUSSITÔT QUE J'AI ENTENDU VAL DIRE: «ON EST ARRIVÉS.», J'AI SU QU'ON ÉTAIT ENFIN RENDUS À L'ÉCOLE. Après m'être fait secouer à bord du sac à dos de Val – qui avait couru de temps en temps – j'étais prêt à rendre tout ce que j'avais ingurgité depuis mon installation dans Superfly. J'étais étendu sur le dos, nauséeux, collé, prisonnier d'un morceau de pain tartiné de confiture et j'attendais qu'on me sorte de mon Ziploc.

— Ça va ? m'a demandé Val en soulevant le couvercle.

— Bz.

Ouais, mais j'ai mal au cœur et je te serais reconnaissant de me décrocher ce satané morceau de pain du dos que je me remette sur mes pattes. C'est très humiliant.

Je l'ai entendue rire.

— Pauvre toi, tu es tout collé. Attends, je te donne un coup de main... voilà. Hmm. Tes ailes sont probablement inutilisables. Je vais te donner une douche.

Me donner une douche ? J'allais tomber dans le renvoi d'eau ! J'ai émis quelques vains bzzz. Et me voilà de retour dans le Ziploc et dans le sac à dos. Val était déterminée. Je l'entendais au bruit de ses pas fermes sur le lino-

léum vert pâle de l'école. Le bruit d'une porte. On tire une chasse d'eau. Les toilettes des filles !

De la lumière. Val avait ouvert son sac. Le visage de Val qui venait de soulever le couvercle de mon transporteur. Val a posé son index sur sa bouche pour me demander de garder le silence.

— Je vais faire attention, m'a-t-elle rassuré en ouvrant le robinet.

— Salut Val ! ai-je entendu.

Sous la surprise, Val a accidentellement déplacé sa main et l'eau du robinet a giclé sur moi.

Ça, une douche ? Si tout à l'heure j'avais l'estomac remonté dans la gorge, j'avais maintenant la tête enfoncée dans l'estomac sous la force du choc. Une torpille. Heureusement, ça n'a duré que le temps de m'assommer. Val m'a éloigné du robinet et a remplacé le couvercle. Discrètement, elle a retourné le contenant pour que l'eau qui venait d'y entrer s'écoule par les trous d'aération.

— Salut, Josée.

J'ai compris la panique de Val. Josée n'est pas une personne gentille et je n'osais pas penser à ce qu'elle ferait si elle découvrait que Val transportait une mouche dans un contenant en plastique. Elle trouverait ça bizarre (et ce l'était, en effet) et irait raconter ça à tout le monde en

ajoutant toutes sortes de détails inventés de toutes pièces.

— Tu parles à ton contenant en plastique ? a demandé Josée.

— Si seulement il me répondait, a rétorqué Val. Mais où as-tu déniché ce chandail ? Il est tellement original !

— C'est un cadeau que j'ai reçu de ma tante qui habite à Hollywood, en Californie. Elle l'a acheté dans une boutique de vêtements exclusifs.

Val avait réussi à faire diversion. Ouf !

— Salut les filles ! a fait une nouvelle venue.

— Tiens, salut Solo ! a dit Josée. Tu arrives juste à temps pour voir ce que je m'apprêtais à montrer à Val.

— Qu'est-ce que c'est ? a demandé Solo.

— Le diamant que le copain de ma mère vient de lui acheter. Elle me l'a prêté aujourd'hui pour que je le montre à mes amies.

Un silence lourd s'est abattu dans les toilettes.

Je dois préciser ici que Solo est originaire de la Sierra Leone et que son père et un de ses frères ont tous les deux été assassinés au cours de la guerre civile reliée aux diamants de son pays. Sans parler de toutes les autres atrocités commises au même endroit pour les mêmes raisons.

Josée était au courant pour Solo.

— Tu es tellement nulle, a sifflé Val à Josée.
Tu viens, Solo ?

Val a pris le Ziploc et l'a remis dans son sac à dos.

Quelques pas plus loin, j'ai entendu Val et Solo qui se disaient au revoir. Dès qu'elle a été à l'abri des regards indiscrets, Val m'a laissé sortir. De nouveau libre, je suis allé me blottir sous ses cheveux, à la base de son cou, sur le tissu de son chandail pour que mes pattes ne la chatouillent pas. Et on est repartis.

L'odeur de sa peau, le parfum de ses cheveux... Pendant quelques instants, je n'ai pensé à rien d'autre, tout heureux.

Tu me manques, Val.

Elle s'est rendue à la *Salle des pas perdus*.

— Salut, Valérie.

Les quelques poils que j'avais se sont dressés. C'était *ma* voix.

— Valérie ? C'est nouveau, ça. Tu as été sonné plus fort que tu ne le pensais, Franky. Appelle-moi donc Val, comme tout le monde. Et fais-moi une place, a répondu Val à *mon* salut et elle m'a embrassé.

Cette fille était une actrice époustouflante. Ça faisait peur.

J'étais là, assis sur notre banc. La vue de cet autre moi m'a causé tout un choc. J'avais tellement changé depuis la dernière fois que je m'étais vu moins de vingt-quatre heures aupa-

ravant. Ou j'avais volontairement oublié jusqu'à quel point j'avais maintenant l'air épais.

Il avait coiffé *mes* cheveux vers l'avant pour tenter de se cacher derrière eux et *je* ressemblais aux chauves qui se font un toupet avec les rares cheveux qui leur restent sur la nuque, sauf que *mon* toupet était plus épais. J'avais l'air de faire partie du groupe *The Beatles*, à leurs débuts. Je sépare habituellement mes cheveux mi-longs au milieu. *Mon* corps avait perdu de son tonus musculaire à cause du manque d'activité physique à la suite de mes deux accidents. Cependant, ce n'était pas seulement une question de tonus. J'étais amorphe. *Mon* visage était blême, sans joie, sans vie. J'offrais un triste spectacle. Je pense que je préférerais encore être Superfly.

Tout le monde devait être pas mal découragé de *me* voir. Pat et Marie-Zo étaient à *ma* droite, et dans *mes* yeux, enfin, ceux que je partageais avec le Morveux et qui regardaient Val, il y avait quelque chose que j'ai reconnu comme étant de la convoitise.

Le débile, l'attardé mental, le désaxé, l'assassin voulait ma blonde !

Il a souri timidement.

De mon poste d'observation, j'ai aperçu le coup d'œil que se sont échangé Pat et Marie-Zo. Puis Pat a regardé Val. Il évaluait son expression. J'ai supposé qu'il voulait voir si elle aurait une réaction normale.

Pat est resté silencieux un moment, a haussé les épaules l'air de dire : Bon, s'il est assez normal pour Val, il doit l'être aussi pour moi.

— On devrait se faire une fête vendredi pour célébrer le retour de notre ami ici présent. Ça vous tente ? a suggéré Pat.

— Je travaille à six heures samedi matin, a dit Marie-Zo.

Marie-Zo travaillait chez McDonald's depuis plus d'un an. Et elle était restée mince comme un fil. Elle se sentirait probablement coupable si elle mangeait trop parce qu'elle se rappelait que tout le monde n'avait pas toujours la chance de manger à sa faim. Elle ne mangeait que ce dont son corps avait besoin, ou à peu près. Gentille, Marie-Zo, mais un peu bizarre tout de même avec tous ses principes.

— Tu seras un peu fatiguée, c'est tout, a répliqué Pat.

— On pourrait faire la fête samedi soir. Je commence juste à midi, dimanche.

— Je ne peux pas, j'ai un match samedi soir.

— N'y va pas, a suggéré Marie-Zo.

— Pardon ? Ne pas aller où ?

— À ton match.

— C'est bien ce que j'avais cru entendre. Elle a perdu la tête. Me vois-tu manquer un match ? Es-tu folle ?

— Oui. De toi, a-t-elle rétorqué.

Et là, j'ai vu quelque chose que je n'aurais jamais soupçonné : Pat essayait de cacher ce qu'il ressentait. Il a baissé les yeux et ses narines se sont ouvertes plus grand. Il avait besoin de pomper rapidement un surplus d'air. Discrètement.

Jamais je n'aurais remarqué ces détails si je n'avais pas été une mouche. Normalement, j'aurais assisté à la conversation, une jambe de Val par-dessus l'une des miennes en pensant distraitemment à mes nouveaux plans de carrière. Je voulais devenir vétérinaire. J'aimais m'occuper des chats que nous accueillions à la maison. Les tenir dans mes bras, les voir heureux me procuraient une joie indescriptible. J'avais décidé de donner mon nom à la *Ottawa Humane Society* pour y travailler à temps partiel.

Mais là, en mouche, ma principale préoccupation était de concevoir une stratégie pour récupérer mon corps si je voulais un avenir, quel qu'il soit.

Et observer.

Je les étudiais donc, tous les quatre : Marie-Zo, mystérieuse soupe au lait ; Pat, qui dilatait les narines pour ventiler ses émotions ; Mathieu, assassin suicidaire qui voulait ma blonde ; et ma blonde, qui mentait comme un arracheur de dents.

Chapitre 18

COMME MES PARENTS ÉTAIENT TOUJOURS D'ACCORD POUR QUE TOUT LE MONDE SE RÉUNISSE CHEZ NOUS, C'EST DONC CHEZ MOI QUE MES AMIS ONT DÉCIDÉ DE SE RÉUNIR EN L'HONNEUR DE MON RETOUR. J'étais méconnaissable, mais bon. Rien n'est parfait.

Grâce à son clavier d'ordinateur, Val et moi pouvions communiquer. Je me posais sur les lettres pour former les mots. Val me posait des questions dont les réponses seraient courtes. Elle avait établi que O signifiait *oui*, et N, *non*.

Lundi soir. Le premier soir de *mon* retour à l'école, nous avons eu une conversation. C'est elle qui a commencé :

— Est-ce que la mouche est morte ?

Moi :



— Tu ne sais pas. D'accord. Tu peux faire C et P pour « sais pas ». Si la mouche n'est pas morte, mais qu'elle meurt, est-ce que tu meurs aussi ?

Moi : 

— Toi, tu étais mort ?

Moi  

— Le Morveux t’a fait heurter par une voiture. Est-ce qu’il a essayé de te noyer ?

Moi : 

— Mathieu est un assassin... S’il avait besoin de te tuer, ça signifie peut-être qu’il ne pouvait pas prendre ton corps si tu avais eu toute ton énergie ?

Moi :      

— Peut-être. J’ai compris. Fais PE pour peut-être. Si la mouche avait été morte, aurais-tu pu prendre son corps ?

J’ai revu la demi-couleuvre desséchée que Mathieu avait utilisée une fois pour m’effrayer.

Moi : 

— Donc la mouche peut être bien vivante. Ou presque morte. Ou complètement morte. C’est compliqué.

Moi : 

— Tu m’aimes ?

Elle profitait de la situation.

Moi : 

— Vraiment ?

Non, Val. Je ne t'aime pas vraiment. Je sors avec toi juste parce que je n'ai rien d'autre à faire.

Moi : Bzzz !  (simultanément)

— Beaucoup ?

Décidément.

Moi :       

J'espérais que c'était clair.

— Je te manque ?

Ce ne l'était pas.

Je suis allé me poser sur son nez tout mignon. Elle a ri. J'ai marché jusque sur sa bouche. À son air, j'ai su qu'elle avait compris que c'était ma façon de l'embrasser. Puis je suis posé sur la lettre O.

Bzzzzzzz...

Je t'aime et tu me manques affreusement.

— Je suis pas mal découragée. Et toi ?

Moi : 

— Tu as un plan ?

Moi : 

— On va en trouver un.

Moi : 

Elle a mis sa main devant sa bouche et a bâillé.

Moi :     

— Oui, je suis très fatiguée et toi ?

Moi : 

— Je vais me mettre au lit. Tu restes avec moi ?

Moi :   

Elle a souri et s'est longuement étirée.

— On va voir comment ça va se passer demain.

Moi : 

— Je vais me lever tôt pour qu'on parle encore.

Moi : 

— Bonne nuit.

Moi :



— Tu es plus sympa en mouche. Je t’aime aussi. Ferme les yeux, tandis que je me change.
Bzzzz...

Chapitre 19

MARDI. C'EST AVEC MOI, DISSIMULÉ DANS SA CHEVELURE, QUE VAL EST ARRIVÉE CHEZ NOUS LE LENDEMAIN SOIR. Je gardais le corps de mouche avec Val pour qu'elle sache que j'étais là. Ma mère l'a accueillie avec un : *Ça va ?* qui en disait moins long que tout le sens qu'on pouvait y donner en lisant dans ses yeux gris-vert. Val, parce qu'elle savait ce qui se passait et que tout n'était pas perdu, a répondu par l'affirmative, avec une certaine gaieté dans la voix. Ma mère était rassurée. Elle était contente que Val reste positive.

— Je peux te parler une minute ? lui a chuchoté ma mère.

— Bien sûr.

— Tout le monde ici a remarqué que Franky avait quelque peu changé. C'est le moins qu'on puisse dire. Toi aussi tu t'en es aperçue, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est sûr. Mais à l'école, hier et aujourd'hui, j'ai pu constater qu'il redevenait lui-même de temps en temps, vous savez, comme des moments de lucidité, si je peux dire ça.

— Il faisait quoi ?

— Il m'a reparlé de son désir de devenir vétérinaire, des universités où il voudrait étudier, des choses comme ça.

— Vraiment ? Tu m'étonnes.

— Comment ça ?

— Il se passe des choses bizarres avec les chats.

— Comment ça ? a répété Val, aussi alarmée que moi.

— Miko ne va plus jamais le voir. Au contraire, elle le fuit. Et lui, il ne montre plus d'affection ni d'intérêt pour elle.

Sur la nuque de Val, j'ai senti le duvet de sa peau se hérissier.

— C'est curieux. Peut-être qu'elle sent qu'il a changé, a-t-elle dit.

Je n'en revenais pas du contrôle de cette fille. Et cette fille était ma blonde. Wow !

— Tu as probablement raison, a soupiré ma mère, soulagée. Franky est en bas. À tout à l'heure !

On est descendus. Sam et Sophie étaient là. Sam soulevait des poids de deux kilos en regardant la télé. Sophie, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, clavardait très certainement avec son copain.

— Salut Sophie ! Salut Sam !

— Salut Val, a répondu Sophie.

— Franky, Val est arrivée ! a lancé Sam.

Jamais je n'aurais pensé qu'ils me manqueraient autant ces deux-là. L'athlète et la musicienne.

Je suis sorti de ma cachette et je me suis posé juste à côté de la télé pour avoir une vue d'ensemble sur la salle familiale.

— Prrr...

Miko !

Je me suis retourné pour regarder la plus belle chatte du monde.

Un monstre !

De ma nouvelle perspective, Miko était titanesque.

— Prrr...

Miko ?

Je n'étais pas gros dans mes culottes – si j'en avais eu à ce moment-là.

Immobile entre ses deux pattes avant, j'avais une vue spectaculaire de son énorme tête. J'attendais, paralysé, qu'elle se serve de moi comme jouet interactif avant de me faire disparaître au fond de son estomac. Je voulais m'extirper de Superfly avant d'entendre les craquements lugubres des dents de Miko broyant mon corps de moucheron.

J'espérais ne pas avoir besoin d'un nouveau macchabée pour me faire voir de Val, car à cette époque de l'année, à l'aube de l'hiver, les cadavres ne couraient pas les rues, si je peux dire.

Miko a mis une patte sur moi, coinçant une partie de mon corps et mes pattes droites restantes. Dans un effort désespéré pour préserver mon nouvel être physique, j'ai tiré de

toutes mes forces et j'ai réussi à m'échapper... une seconde avant qu'elle ne remette la patte sur moi. Je m'apprêtais à abandonner la mouche à son triste sort quand j'ai remarqué que Miko ne sortait ni griffes ni crocs menaçants. Juste son ronronnement. Et sa queue, tout en l'air, se balançait doucement : elle m'avait reconnu et elle était contente de me « revoir ». J'avais paniqué pour rien.

Miko, tu es merveilleuse !

Je me suis niché sur sa tête, camouflage parfait sur sa fourrure écaille de tortue. Miko s'est dirigée d'un pas allègre vers le divan pour s'y étendre et relaxer avec nous.

La porte de ma chambre s'est ouverte et j'en suis sorti, visiblement nerveux, le regard toujours aussi fuyant, pour aller à la rencontre de Val. Miko a immédiatement déguerpi avec moi à son bord. Elle s'est réfugiée au salon avec mes parents qui regardaient *Jaws* pour la millième fois au moins. Ce film a marqué maman à vie, depuis la première fois qu'elle l'a vu au cinéma, lors de sa sortie en 1975. C'est vrai que c'est un bon film, mais je ne pouvais pas rester avec eux. Val me pensait au sous-sol.

Un câlin à Miko, et j'ai filé me percher sur la dernière tablette de la bibliothèque du sous-sol où, déséquilibré, je suis tombé sur le côté. C'est à ce moment que je me suis rendu compte

qu'il ne me restait qu'une patte arrière droite. Où était passée l'autre ?

Quand je me suis extirpé de sous la patte de Miko, c'est là que j'avais dû la perdre.

Un malheur n'arrive jamais seul, dit-on, mais il devrait y avoir une limite !

Au moins, je pouvais encore voler. J'ai reporté mon attention sur Val.

Elle essayait de *m'éviter* le plus possible en s'intéressant soudainement beaucoup à l'entraînement de Sam. Lui, tout heureux de pouvoir partager sa passion, ne s'en est pas privé. Il s'adressait aussi à *moi*, peut-être avec l'espoir de réveiller quelques souvenirs (je suis sportif aussi), rallumer quelques restes de braise, enfin n'importe quoi pour que *je* redevienne un peu moi-même, que *je* manifeste un enthousiasme quelconque. Mais les seuls signes d'intérêt de Mathieu étaient réservés à Val.

Il l'a finalement amenée dans ma chambre où je les ai suivis.

À l'exception d'une feuille de papier à moitié recouverte par un livre sur mon bureau, ma chambre était impeccable. Un point pour le Morveux.

— Ta mère doit être contente de voir ta chambre en ordre, pour une fois, a remarqué Val.

J'ai semblé ébranlé, soudainement. Comme si le monstre n'avait jamais pensé au fait que

nous étions très différents l'un de l'autre. C'est à ce moment que j'ai décidé que la première chose à faire était d'étudier cet étranger dans *mon* corps qui avait de plus en plus l'air de faire partie de la famille des mollusques. Trouver les faiblesses et les utiliser contre lui.

— Ouais, *ai-je* répondu. Je voulais lui faire une surprise.

— Pour une surprise, c'en est tout une ! Et ça, qu'est-ce que c'est ? a demandé Val en prenant la feuille dont j'ai parlé tout à l'heure.

— Ce n'est rien ! *ai-je* dit en *me* précipitant pour lui arracher la feuille des mains.

— Allez. Dis-moi ce que c'est.

— Ce n'est rien. Je te jure que ce n'est rien, *ai-je* continué à répéter tout en gardant jalousement derrière *mon* dos ce précieux rien.

— Si ce n'est rien, je dois pouvoir le voir, non ?

Touché, Val !

— Euh... *je* ne peux pas. C'est personnel.

— Tu as des secrets pour moi ?

— Euh, c'est un poème. Pour toi. Mais il n'est pas fini.

Un poème. Pour ma blonde. Je n'ai jamais écrit de poème à ma blonde. Jamais écrit *Je t'aime*, sauf en mouche. J'allais avoir du rattrapage à faire.

— C'est personnel ou c'est un poème ?

— C'est personnel dans le sens que *je* ne voulais pas que tu le saches tout de suite. C'est mon premier poème. Pour toi. Tu pourras le lire quand il va être terminé.

— Ça sera quand ?

— *Je* ne sais pas.

Puis, une illumination a jailli dans ma tête de mouche. Je venais de découvrir la plus grande faiblesse de mon assassin : Valérie.

Il s'est approché d'elle. Tellement hésitant. Il se mordillait la lèvre, se préparait pour l'embrasser.

Oh, non ! Je n'allais pas encore assister à ça ! J'ai dirigé tous mes yeux dans une autre direction, n'importe laquelle, et j'ai maudit le Morveux de toutes mes forces.

Chapitre 20

SON POÈME POUR MA BLONDE, JE VOULAIS LE LIRE. J'AI PRIS MON ENVOL POUR ME JUCHER SUR LE DOSSIER DE MA CHAISE DE TRAVAIL, JUSTE À CÔTÉ DE MATHIEU. De là, je pourrais lire le poème tandis qu'il tendait le cou vers Val, qui elle, essayait de gagner du temps.

— Hé, tu as vu l'heure ? On devait regarder *La Vie est belle*, ce soir, depuis le temps que tu me le promets.

Mathieu a tendu *mes* mains sur le papier. Sans aucun doute, il ne savait pas que Val et moi, on avait autant d'intérêt pour *La Vie est belle* qu'on en avait pour nettoyer notre chambre. C'est maman qui aime ce film.

— Euh... d'accord, ai-je entendu et j'ai vu *mes* mains se crispier. De rage contenue.

J'étais trop loin pour lire, mais de toute façon, ce n'était pas des mots sur sa feuille, c'étaient des dessins que *mes* mains cachaient en grande partie. Et moi qui m'étais senti coupable de ne pas écrire de poème...

Je me suis faufilé sous les cheveux de Val, sur son cou. Elle m'a repéré et a poussé un soupir de soulagement perceptible seulement aux mouvements de sa poitrine et de ses épaules.

Plus tard, j'ai jeté un dernier regard sur Mathieu tandis que Val nouait ses chaussures.

Et dans *mes* yeux, ce n'était plus de l'adoration que j'y trouvais, mais du désir. Il l'examinait lubriquement, s'attardant aux endroits stratégiques. Avec quelque chose de bestial, de sauvage.



Peu après que Val s'est endormie, j'ai délaissé temporairement mon bolide pour me transporter à la maison. Je voulais savoir ce que tramait encore celui qui m'avait peut-être assassiné.

En moins de deux, j'étais dans ma chambre.

Le monstre était courbé sur une feuille froissée que j'ai reconnue et il marmonnait pour lui-même. Un autre poème pour Val ? ai-je pensé, ironique. J'avais tout mon temps pour lire, cette fois, si seulement il y avait eu quelque chose à lire. Il avait esquissé quelques dessins. Je me suis rapproché de lui avec précaution. J'avais peur qu'il sente ma présence.

J'ai failli mourir quand j'ai vu ses dessins. Sam, Sophie et Miko, tous les trois parfaitement reconnaissables. Sam avait des couteaux qui lui transperçaient le crâne, la tête rouge de sang. On pouvait lire la terreur dans ses yeux et dans sa bouche qui hurlait. Sophie pleurait.

Elle avait des ecchymoses sur le visage, ses vêtements étaient en lambeaux. Miko, dans une position impossible, avait la tête complètement renversée, la langue sortie, le cou rompu.

Pendant un moment, je suis devenu fou. Je voulais hurler pour me remplir de mes cris, afin qu'il n'y ait plus de place pour les images que je venais de voir. Hurler. Hurler. Hurler encore. Je me sentais me fissurer, comme un pare-brise qui reçoit des coups de bâton de baseball.

Je n'ai pas pu rester plus longtemps. J'ai fui dans la nuit, criant et gémissant, effrayant les animaux dans ma démente. J'ai filé au cimetière, sur sa tombe, son cercueil. J'ai crié. Pendant longtemps. Toute ma fureur et toute ma peur.

Ça n'a servi à rien, c'est sûr, sinon à me calmer un peu. Et les images sont revenues dans ma mémoire, comme une explosion de bombes remplies de lames. Je lui ai hurlé dessus pendant cinq ou dix minutes et, complètement vidé, je suis retourné dans ma chambre avec la ferme intention d'être plus efficace que de hurler à la tête d'un mort. Je devais l'arrêter. Et vite.

Étendu sur le lit, il marmonnait toujours.

C'était une vraie torture que de le regarder sans pouvoir lui arracher tous ses membres. De toute façon, comme il était dans *mon* corps, je n'avais pas intérêt à *me* démembrer.

— ... mais moi, je ne partage pas. Ils sont à moi, ai-je entendu.

J'ai plané dans la salle familiale. Sam et Sophie jouaient avec la console Game Cube. Faisaient semblant de jouer, plutôt. En fait, ils conversaient à voix basse entre deux mots d'encouragement à leur lutteur respectif.

— Je ne sais pas quoi faire non plus, chuchotait Sam à Sophie. Relève-toi donc, espèce de pourri ! a-t-il dit pour motiver son lutteur.

Chacun a sa façon d'encourager son joueur, ai-je supposé.

— Il est devenu tellement bizarre. Au souper, je l'ai surpris en train de me fixer. Il avait l'air de me haïr. Et, plus haut, elle a ajouté : Tiens, prends ça, abruti !

— Quoi ? a hoqueté Sam le moins fort possible.

— J'en ai eu des frissons. Ça m'a tout pris pour continuer à manger normalement. Ha ! ha ! ha ! J'ai lancé ton bonhomme par-dessus le ring !

— Ha ! ha ! Ce n'est pas grave, je vais lui lancer une chaise ! s'est esclaffé Sam, plus ou moins convaincant. Il m'a brisé deux DVD des Simpson en s'asseyant dessus, a-t-il continué plus bas. Je suis sûr qu'il l'a fait exprès.

— Pfff, ton lutteur est tellement poche qu'il a besoin d'une chaise ! a dit Sophie, moqueuse. Moi aussi, je vais aller en chercher une pour

mon bonhomme ! Il me fait peur, a-t-elle ensuite soufflé. Il a l'air mauvais. Et il commence à sentir mauvais. Il n'a pas encore pris sa douche depuis qu'il est revenu de l'hôpital.

— Et il est toujours enfermé dans sa chambre. Il va perdre Val si ça continue.

— Je ne la blâmerais pas. Il est devenu trop bizarre.

Sam et Sophie étaient désormais quelque peu sur leurs gardes. Excellent !

J'ai continué ma tournée jusqu'au salon où je trouverais mes parents. Ils aimaient s'asseoir l'un à côté de l'autre sur le divan à deux places, pour regarder la télé ou lire : elle son roman du jour, lui son journal. Souvent, l'un mettait ses pieds sur les jambes de l'autre pour se faire caresser. Ils étaient tellement amoureux !

Ils lisaient. Enfin, mon père lisait. Ma mère avait la tête inclinée, le regard dans le vague, flottant sur des mots qui n'étaient plus la bouée dont elle avait parfois besoin pour se retirer de ce monde qu'elle ne comprenait pas. Mon père dit toujours que ma mère pense trop.

— Ça va aller, a dit mon père à ma mère pour essayer de la rassurer.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Comment peux-tu savoir si ça va aller ou non ?

— C'est vrai. Désolé.

— Je veux dire, il n'y a plus rien de lui. Il est devenu un étranger. Pourquoi il fait main-

tenant des choses qu'il n'a jamais faites avant et qu'il ne fait plus celles qui étaient devenues des habitudes, comme se laver, nous saluer, sourire, rire, faire des blagues ?

— On va l'aider à réapprendre tout ça. Donnons-nous, disons un mois, et s'il n'y a pas d'améliorations, on va téléphoner au médecin, d'accord ?

Ma mère a souri. Un peu.

— D'accord. Un mois, a-t-elle accordé. Pas un jour de plus.

— Pas un jour de plus, promis.

Ils se sont regardés.

— Je t'aime, a dit mon père.

— Je ne connais pas les raisons pour lesquelles tu m'aimes, mais j'espère que toute ma vie, je vais agir de façon à ce que tu t'en souviennes.

Ils se sont embrassés.

Quelle chance d'avoir des parents comme eux !

Et c'est à ce moment-là que j'ai allumé.

C'était ça que le monstre voulait : des parents merveilleux qui l'aimeraient. Les miens. Et c'étaient eux qu'il ne voulait pas partager. C'est pour ça qu'il échaffaudait de sombres desseins pour Sam, Sophie et Miko. En prime, il avait ma blonde.

Chapitre 21

ASSISE SUR SON LIT, VAL AVAIT LE DOS APPUYÉ SUR SES OREILLERS, SON ORDINATEUR SUR LES GENOUX ET MOI JUCHÉ SUR SA MAIN. On se préparait à faire une autre mise à jour des développements des dernières heures. On n'avait pas eu assez de temps ce matin pour que je lui fasse part des choses horribles que j'avais vues la veille. Je ne tenais pas en place, impatient de transmettre mes informations.

— Bzzzzzz ! Bzzzz ! Bzzzzzz !

Dépêche-toi !

— Comme tu es excité aujourd'hui ! Tu dois avoir quelque chose d'important à me dire.

— Bzzzzzzzz !

Elle avait connecté son lecteur mp3 à son lecteur de CD. Les chansons étoufferaient toutes les émotions sonores qu'elle pourrait émettre par inadvertance. Précaution probablement inutile parce que sa mère préparait le souper en chantant (pas qu'elle avait une belle voix, mais elle aimait chanter, faut croire) et son père, un avocat, était occupé au téléphone avec un client. Mais, sait-on jamais.

J'ai écrit à Val ce mercredi après-midi, peu avant le souper.

Moi :



— Ouais, j'avais remarqué.

Moi :



— Tu sais quelque chose ?

Moi :



— Danger, j'ai compris. Qui ? Ta famille ?

Moi :

— Tes amis ?

Moi :

— Miko ?

Moi :

— Oh ! Il te manque une autre patte ? Est-ce que la mouche est morte et se décompose ?

Moi : 

— Un accident ?

Moi : 

— Tout le reste va bien ?

Moi : 

— Ça fait mal ?

Moi : 

— Tu me raconteras plus tard ?

Moi : 

— D'accord. Tu me diras tout quand tu seras de retour. Lui as-tu trouvé des faiblesses ?

Moi : 

— Lesquelles ?

Moi :   

— MOI ?

Je l'ai laissée réfléchir. Pour l'instant, je ne voyais pas de raison de l'inquiéter sur les intentions que je prêtais au fou furieux.

— C'est vrai. Je pourrais peut-être profiter du fait qu'il a de l'intérêt pour moi pour nous aider à le combattre.

Elle a soupiré et ajouté :

— Je vais te poser une question. Je veux que tu attendes que j'aie fini de parler avant de répondre. D'accord ?

Moi : 

— Je pense qu'on devrait en parler aux autres. Je suis dépassée par les événements. Je ne sais pas quoi faire. Je n'ai pas d'idées. Je ne sais ni où chercher ni où trouver un autre corps au cas où tu en aurais besoin. Bref, je suis perdue. C'est correct si j'en parle aux autres ? Nous avons besoin d'eux. Ils sont nos amis. Voilà, tu peux répondre.

Moi : 

Elle n'a rien dit. Elle a mis sa tête entre ses mains et elle a fermé les yeux.

J'entendais la télé qui jouait en sourdine au salon. Je n'y ai pas fait attention et je ne sais pas ce que les parents de Val faisaient à présent. Ma blonde souffrait et non seulement

j'étais impuissant, mais en plus c'était à cause de moi.

Je suis allé sur son pouce. Val a reculé sa main pour me regarder.

— Je t'aime, a-t-elle chuchoté.

— Bzzz, ai-je répondu.

Je t'aime aussi.

Elle a souri. Et s'est mise à rire.

— Jamais je n'aurais pensé avoir une relation amoureuse avec une mouche ! Même dans mes pires cauchemars !

Et son rire est redevenu un sourire.

— Demain, je t'amène à l'école pour te présenter à nos amis.

Chapitre 22

— **H**A! HA! HA!
PAT ÉTAIT MORT DE RIRE.
Val avait téléphoné à Marie-Zo, la veille, pour lui demander d'arriver à l'école plus tôt que d'habitude parce qu'elle avait quelque chose de très important à leur dire. Marie-Zo avait accepté et avait offert de contacter Pat.

Val m'avait déposé sur la table au fond de la cafétéria. Leur tête était penchée au-dessus de ce qui me restait de corps.

— Ça ? Franky ? Me prends-tu pour un moron ? Où est la caméra ? se moquait encore Pat en cherchant une caméra qu'il croyait cachée.

— Je le sais. C'est dur à croire.

— Dur ? Impossible, tu veux dire. Repasse-moi la loupe. C'est trop drôle, a-t-il ricané.

Je voyais son gros œil bleu me scruter.

— Elle est en plastique, ta mi-mouche. Pas mal amochée à part ça. Elle ne bouge pas.

— Avec seulement quatre pattes, dont trois du même côté, j'imagine que ce n'est pas si facile pour une mouche de courir partout.

— Qu'est-ce qui me dit qu'elle est vivante ? a-t-il demandé.

— Bzzz, ai-je fait, pour le convaincre.

— D'accord. Ça parle comme une vraie mouche.

— Ça, alors ! Pat, elle t'a répondu ! a constaté Marie-Zo.

— Tsss. Un hasard. Il y a un truc caché dedans qui fait bzzz.

Il a voulu me prendre, mais Val l'en a empêché.

— Hé, tu ne peux pas y toucher ! Tu risques de l'achever !

Quelques têtes curieuses se sont tournées vers nous.

— Mph. C'est parce que tu ne veux pas que je trouve le truc, a repris Pat, à voix basse.

— Pose-lui des questions. Je mets mes mains à plat sur la table pour que tu voies que je ne touche à rien.

— Moi, j'essaie, a décidé Marie-Zo, tout excitée.

— Pose-lui des questions pour qu'il puisse répondre par oui ou non. Un bzzz égale oui, deux, non.

— Attention, Franky. Première question. Est-ce que je suis Pat ?

— Bzzz-bzzz.

— Cool ! Il répond ! Est-ce que j'aime le golf ?

— Bzzz-bzzz.

— Est-ce que Pat aime le hockey ?

— Bzzzzzz !

— Tes questions sont trop faciles, a remarqué Pat. Je vais lui en poser des plus difficiles. La mouche, j'ai peur d'un animal. Tu feras « bzzz » quand je le nommerai, d'accord ?

— Bzzz.

— Serpent... Loup... Requin... Rat...

— Bzzz !

Pat commençait à flancher. Je l'ai vu à sa façon de me lorgner. Il avait à présent de sérieux doutes.

— C'est vrai. J'ai peur des rats et seul Franky le sait. Et maintenant vous deux. Pourtant, je vais poser encore une question, au cas où sa bonne réponse serait due au hasard. Je vais nommer des émissions de télé que j'aime, sauf une. Tu nous feras signe quand tu entendras celle que je trouve stupide. Je commence : CSI : Miami... America's Funniest Home Video...

— Bzzz !

— C'est vraiment toi ? m'a-t-il encore interrogé.

— BzzzzZZZzzzzZZZ !

Pat s'est retourné et s'est gratté la tête. Il ne savait plus quoi penser, c'était évident. Marie-Zo a mis une main réconfortante sur son épaule.

— Écoutez, a dit Val, on n'a pas beaucoup de temps. Je veux sortir de l'école avant que le faux Franky arrive, et revenir à l'heure habituelle. Je veux que tout ait l'air normal.

— On va t'aider – vous aider –, Val, a confirmé Marie-Zo. Qu'est-ce que tu attends de nous ?

— Je n'ai pas le temps maintenant de vous donner beaucoup d'explications. Il va falloir que vous me fassiez confiance.

— Sûr, a dit Marie-Zo.

— Pat ?

— Dis toujours, a-t-il rétorqué, encore un peu perplexe.

— Bon, comme vous le voyez, Franky a de sérieux problèmes et a besoin de nous. Pour le moment, on n'a aucun plan. Il va peut-être aussi avoir besoin d'un autre corps. On pourrait se rencontrer chez moi, après l'école pour parler de tout ça.

— Ça va trop vite, je ne peux pas absorber toute l'information. Je ne sais pas quoi dire, a murmuré Pat.

— Bzzz, ai-je fait, encourageant.

— Après l'école, a continué Val, comme si Pat n'avait pas parlé, chacun prend sa route, mais quand vous êtes sûrs d'être hors de la vue du Morveux, vous venez chez moi. Pensez au corps de rechange qu'on pourrait lui dénicher. On peut compter sur vous deux ?

— Oui, a assuré Marie-Zo sans hésiter. À cent pour cent.

— Pat ?

Il n'a pas répondu tout de suite. Il s'est lentement retourné et m'a regardé, encore ébranlé.

— Bzzz..., ai-je murmuré.

— Tu peux compter sur moi aussi, a-t-il dit.

— Bzzzzzzz !

— Merci, Pat. Je n'ai jamais douté que tu viendrais.

— C'est le meilleur chum que j'aie eu dans ma vie.

— Je peux t'affirmer que c'est réciproque.

— Je ne sais pas comment tu fais pour prendre ça aussi calmement, a encore dit Pat. J'ai l'impression que je vais devenir cinglé d'une seconde à l'autre. Excuse-moi, mi-mouche... Franky, je veux dire.

— Bzzz.

Je comprends.

— J'étais comme toi au début, a avoué Val, mais une fois que j'ai accepté cette réalité, ça été plus facile et, surtout, je suis devenue plus efficace. Et imagine ce que ça doit être pour Franky.

Pat me scrutait.

— Est-ce que Franky est mort ? a demandé Marie-Zo, avec un trémolo dans la voix qui m'a beaucoup touché.

— On ne sait pas.

Pat a repris la loupe et s'est penché de nouveau sur moi.

— Incroyable que tout Franky entre dans cette demi-portion, a observé Pat. Je peux y toucher, si je fais attention ?

— Si tu y vas très doucement, pas de problème, a souri Val.

Il a fait glisser son index lentement vers moi, jusqu'à ce qu'il me touche.

— Ne lâche pas, mon vieux, a-t-il dit.

— Bzzz ! Bz... bzzzz !

Dilatation émouvante des narines de Pat, ici.

— Ouais, bzzz à toi aussi. On se voit plus tard, a poursuivi Pat.

— Tiens bon, Franky, a ajouté Marie-Zo. Toi aussi, Val.

— Et moi ? a dit piteusement Pat en regardant Marie-Zo.

Marie-Zo a jeté un coup d'œil à Pat et elle a pu remarquer que, contrairement à son habitude, il avait la tête et les épaules basses, le dos rond, l'œil inquiet. Pour la première fois, Pat montrait sa vulnérabilité. Elle s'est approchée de lui, a passé ses bras autour de son cou et a mis son front contre le front baissé de Pat. Il l'a serrée dans ses bras.

— On est tous là, les uns pour les autres, a-t-elle déclaré, réconfortante.

J'étais tellement ému que je n'ai pas pu émettre le moindre bzzz.

— Franky, tu es toujours là ? s'est inquiétée Val.

— Bzz-b-bzz, ai-je sangloté.

— Ça veut dire qu'il va falloir prétendre que cet abominable personnage est mon ami ?

Que je fasse semblant d'aimer un psychopathe ? a soudainement compris Pat.

— Il faut que je l'embrasse, a commenté Val.

— Wow, c'est vrai ! Je n'avais pas pensé à ça. Tu as raison, je peux faire semblant d'être son ami.

— Parfait. Chez moi après l'école. D'ici là, bonne chance, bonne journée et à tout à l'heure.

Chapitre 23

JE REPOSAIS SUR LE CÔTÉ, ÉTENDU SUR LA TABLE BASSE DE LA SALLE FAMILIALE. LA LARGE TABLE CARRÉE ÉTAIT PLACÉE DEVANT UN ÉNORME DIVAN NOIR EN FORME DE L. L'écran géant de la télé était suspendu au mur en face du divan. Val et moi, on s'installait souvent sur ce divan, l'un assis sur une branche du L, l'autre étendu sur l'autre branche, la tête reposant sur les cuisses du premier. On allumait la télé, surtout pour faire un bruit de fond, parce qu'on préférait parler et s'embrasser. Parfois, on faisait jouer un peu de musique.

— Tes parents ne t'ont pas demandé comment il se fait que Franky n'est pas avec nous ? a demandé Marie-Zo.

— Je leur ai dit qu'il avait un rendez-vous chez le médecin.

— Bonne idée, a répondu Marie-Zo.

— Et nous, on est censés préparer un party de Noël pour l'école.

— Génial, a approuvé Marie-Zo.

— Comment s'est passée votre journée ? a interrogé Val.

— Parfois, je l'aurais frappé, a pesté Pat, mais je serais incapable de le frapper. Parce qu'il est aussi Franky.

— Ce n'était pas facile de le regarder d'un air neutre, a ajouté Marie-Zo. Je n'ai pas l'habitude de cacher mes émotions.

— On avait remarqué, a fait Pat.

Marie-Zo lui a montré toutes ses dents dans un sourire moqueur.

— En tout cas, j'espère que Mathieu n'a rien soupçonné, a-t-elle poursuivi. C'est un pauvre type, au fond. Je ne sais pas comment il a fait pour passer toute sa vie comme ça.

— Je te ferai remarquer qu'il n'a pas pu endurer ça longtemps, a commenté Val.

— C'est vrai.

— S'il l'avait su, a dit Pat, il se serait probablement pendu avec son cordon ombilical.

— C'est vrai qu'il n'a pas eu beaucoup de chance. Mais il faut faire attention, je pense qu'il est plus intelligent qu'il en a l'air, a laissé entendre Val. En tout cas, la famille de Franky est en danger.

— Quoi ?! se sont exclamés Marie-Zo et Pat. Et comment tu sais ça ? a ajouté Pat.

— Franky me l'a dit, a révélé Val.

Elle leur a raconté l'histoire depuis le début.

— C'est tellement incroyable, a dit Pat.

— Oui, et on a besoin de vous deux. Il nous faut un plan et peut-être aussi un autre corps. Y avez-vous pensé ?

— Il y a sûrement des souris à l'animalerie, a suggéré Pat.

— Génial, a approuvé Val. Ce n'est ni trop gros ni trop cher.

— Qui va la garder après ? a demandé Marie-Zo.

— Oups ! Bonne question. Probablement que je pourrais, a déclaré Val après un moment de réflexion. Maman se sent tellement coupable d'être allergique aux chats. J'imagine qu'elle ne refusera pas une souris toute mignonne.

— Bzzz, ai-je fait.

Pas que j'avais eu quelque chose à dire, mais je voulais faire acte de présence. J'ai pensé qu'ils l'interpréteraient comme ils le voudraient et que tout le monde serait content.

— Une bonne chose de réglée, a décidé Pat, tout fier que son idée ait reçu l'approbation générale.

— On va maintenant s'installer pour communiquer avec Franky, a annoncé Val.

Chapitre 24

SUR LE CLAVIER, J'AI TAPÉ MES MESSAGES.

Moi : 

Je me suis même offert le luxe d'ajouter un point d'exclamation.

J'ai entendu le plus gros soupir de soulagement de groupe de l'Histoire de l'humanité.

S'il restait quelques doutes dans l'esprit de Pat et de Marie-Zo, ils venaient d'expirer, en même temps que leur soupir.

Ils étaient tout proches pour être sûrs de ne rien manquer.

— J'ai de la misère à me mettre ça dans la tête, a dit Marie-Zo. C'est vraiment vrai. Franky est réellement devenu une mouche, mais on dirait que je ne suis pas tout à fait certaine que je ne rêve pas. Je suis encore sous le choc.

— Ah, c'est pour ça que tu es plus tranquille que d'habitude. Je t'en dois une, a ajouté Pat à mon intention.

— Pat, même si je parle moins, j'enregistre. Alors, attention à ta grande gueule. Belle, mais grande. Continue, Franky.

Moi :



— Ta famille ? a demandé Val.

Moi : 

Au cours des minutes suivantes, mes amis m'ont deviné plus qu'ils ne m'ont lu. Mon message était aussi bref et clair que possible : tuer Mathieu sans m'assassiner (en supposant que j'étais toujours vivant), au cas où un corps mort restait définitivement mort, comme la couleuvre. Le plan était simple : attirer le psychopathe dans un coin isolé et l'étrangler jusqu'à ce que *mon* corps soit si faible que je pourrais en évincer le monstre. Rendre son âme comme on vomit la nourriture qui nous empoisonne. Puis reprendre ma vie.

Ma vie ! Comme elle me manquait ! Je sais que c'est un cliché, mais il a fallu que je perde ce que j'avais pour me rendre pleinement compte de sa valeur. Comme c'est idiot.

Qu'est-ce que Mathieu avait perdu, lui ? J'irais faire un tour chez lui plus tard. Juste pour voir.

— Tuer Mathieu, a dit Pat. Il est marrant, ton plan. Je veux dire, je n'ai jamais rien tué

dans ma vie, sauf le temps peut-être, et encore, pas souvent.

Il a fermé les yeux et passé ses mains dans ses cheveux.

— Pat, a dit doucement Marie-Zo, personne ne tue vraiment : Mathieu est déjà mort.

— C'est pire. Ça veut dire qu'on tue Franky.

— On ne le tue pas, on fait juste essayer, a dit Val avec un sourire triste. On doit faire quelque chose et, pour ma part, je n'ai pas de meilleure idée.

— Moi non plus, a ajouté Marie-Zo, et Franky doit savoir de quoi il parle.

— Cochonnerie, s'est lamenté Pat. Et comment on procède ?

Moi :



— Facile, a dit Val. Franky aime aller à la rivière et le maniaque le sait. D'ailleurs, c'est là qu'il l'a attaqué. Si je lui demande d'y aller, il ne pourra pas refuser.

— Jusqu'à maintenant, ça va, a dit Marie-Zo. Ensuite ?

Moi :



— Pat se cache et attend Val et Mathieu à la rivière ? a répété Marie-Zo.

Moi : 

— Et au bon moment, je lui saute dessus.

Moi : 

— Et de quelle façon je te tue ? Je ne peux pas croire que je viens juste de dire ça. Je veux me réveiller. Je déteste ce rêve-là !

Il serrait les poings de chaque côté de sa tête. Il fallait pourtant lui dire ce que j'attendais de lui.

Moi :      

— Quoi ? Tu veux que je t'étrangle ? m'a interrompu Pat. Es-tu fou ?

Moi : 

— Oh, mon Dieu ! Ne me demande pas de t'étrangler, je t'en supplie. Je ne veux pas t'étrangler. Trouve autre chose ! gémissait mon pauvre ami.

— Pat, le pire, c'est qu'il a raison, a dit Marie-Zo. C'est la meilleure méthode si on veut contrôler un peu la situation.

Pat se frottait les yeux, les sourcils, les cheveux, comme pour effacer les mots que j'épelaï.

— Je ne veux pas. Je ne peux pas faire ça. Excuse-moi, Franky. Je n'en suis pas capable.

— Pat, au contraire, tu es le seul qui sois capable de faire ça. Le seul assez fort pour maîtriser Mathieu. Le seul qui va pouvoir arrêter à temps. Pat, tu es le seul en qui Franky puisse avoir totalement confiance, lui a expliqué Val.

Elle avait la voix chargée d'émotions. Marie-Zo l'a serrée dans ses bras. Pat, la tête entre les mains, semblait anéanti.

— Le plus difficile sera de ne pas l'étrangler complètement, a dit Marie-Zo, pragmatique.

— Comment ça : « Le plus difficile sera de ne pas l'étrangler complètement » ? Tu penses que ça serait plus facile de l'étrangler pour de bon ? Êtes-vous tous devenus complètement cinglés ! s'est écrié Pat, énervé.

— Ce n'est pas ça que je voulais dire, tu le sais bien.

— Je le sais, a admis Pat. Excuse. Je suis un peu nerveux, je ne sais pas pourquoi.

— Ce que je voulais dire c'est : comment vas-tu savoir qu'il est juste assez mort, pas trop ?

— Je ne veux pas y penser pour l'instant. Je ne veux juste pas y penser.

— Franky, a dit faiblement Val, supposons qu'on réussit – non, pas supposons, on va réussir – qu'est-ce qui va se passer avec l'âme de Mathieu ?

D'un seul coup, tout s'est arrêté. Les gestes, les respirations, le temps. Je cherchais une réponse réconfortante, sinon encourageante. Après une éternité, je me suis lentement dirigé vers la lettre C, puis sur la lettre P. Sais pas.

— Il pourrait s'en prendre encore à toi et on aurait fait tout ça pour rien, a résumé Marie-Zo.

— Ça veut dire que je n'aurai pas besoin de t'étrangler ? a demandé Pat, plein d'espoir.

Moi : 

— Hum. Non pour « Ça ne veut pas dire ça » ou non pour « Je n'aurai pas besoin de t'étrangler » ? Je reprends ma question. Est-ce que je vais quand même avoir besoin de t'étrangler ?

Moi : 

— Cochonnerie.

— Est-ce qu'on devrait prévenir Sam et Sophie ? a demandé Marie-Zo.

Moi :



— Val ! On va manger bientôt ! a appelé la mère de Val, du haut de l'escalier.

Elle avait déjà offert à Marie-Zo et à Pat de rester souper avec eux. Une offre qu'ils avaient poliment refusée.

— J'arrive ! a répondu Val après avoir ouvert la porte du sous-sol. Elle est revenue vers nous, s'est mouchée. Bon, le plan n'est pas parfait, mais c'est le seul qu'on a. On peut continuer à y penser.

— Ça serait vraiment cool que je n'étrangle pas mon meilleur chum.

— Et tout cas, peu importe ce que vous ferez, je veux être là, d'accord ? Au cas où vous auriez besoin de soutien, je ne sais pas, n'importe quoi...

— Il n'était pas question que tu ne viennes pas, a affirmé Val.

— Euh... je hum... euh... je vais avoir besoin de toi, a avoué Pat en regardant Marie-Zo droit dans les yeux.

— Je serai là.

— Franky, rentres-tu chez toi ? m'a demandé Val.

Moi : 

— J'amène la mouche dans ma chambre. Tu reviens demain matin ?

Moi : 

Elle m'a embrassé. Marie-Zo m'a fait un câlin avec son index. Pat a approché son index, a hésité au-dessus de moi, et ne sachant trop quoi faire, a ramené sa main sur sa tête. Je me suis posé sur son autre main.

— Bzzz.

— Bonne nuit, Franky. À demain, a murmuré Val.

— Bzzz.

— Je t'aime aussi.

— Comment tu sais qu'il a dit ça ? a demandé Pat.

— Je ne le sais pas. Je l'espère.

— Bzzz !

— Confirmé, a dit Pat.

— Au revoir, Franky ! a conclu Marie-Zo.

— Bzzz !

J'ai quitté Superfly pour rentrer chez moi.

Chapitre 25

J EUDI, AU SOUPER, IL AVAIT COMMENCÉ À PLEUVOIR. UNE DES DERNIÈRES PLUIES DE L'AUTOMNE, PROBABLEMENT. Même sans corps, je pouvais percevoir la chaleur et le froid, et cette pluie était glaciale, avec l'hiver qui arrivait. La sensation de la pluie qui me traversait était étrange. Je me sentais comme une passoire. J'ai essayé de garder une ou deux gouttes d'eau. Impossible. C'était comme si je n'existais pas. Que je n'avais aucune matière. Pourtant, j'étais là.

Je suis arrivé juste à temps pour *me* voir attablé avec le reste de la famille. Ma mère avait préparé du poulet barbecue. Tout le monde attendait d'être servi. Le psychopathe était penché sur son assiette. Il louchait de temps en temps du côté de Sam et de Sophie avec le sourire narquois que je lui connaissais bien. Ce sourire ne me disait rien qui vaille. *Mes* jambes n'arrêtaient pas de gigoter sous la table. Qu'est-ce que le maniaque mijotait ?

Sam a pris le pichet d'eau et s'en est servi un verre. Il s'est levé pour aller chercher quelques glaçons. Les autres avaient déjà commencé à manger. Le malade s'est servi de l'eau, a porté le verre à *mes* lèvres et l'a déposé sur la table sans même avoir ouvert la bouche pour boire. Puis, à la surprise et au plaisir de tous,

il a offert à Sophie de remplir son verre. Sophie, trop heureuse de voir finalement un changement positif chez *moi*, a accepté.

Pourquoi était-ce important pour lui que Sophie ait un verre d'eau ? Eau dans laquelle il avait à peine trempé les lèvres.

Et s'il avait mis quelque chose dans l'eau ?

Misère !

Miko !

J'avais besoin d'elle ! Je n'avais pas le temps d'y aller graduellement. J'étais prêt pour Miko. Espérons qu'elle était prête pour moi.

Mais où était-elle ? Avec tous ces paniers, structures et couvertures partout, on ne savait jamais où elle se trouvait. Heureusement, une âme voyage plus rapidement sans corps à transporter. Comme une tornade, j'ai fouillé la maison pour la découvrir, couchée en boule dans le cylindre d'une de ses structures. À mon approche, elle a levé la tête et a ronronné. C'était bon signe. Elle me reconnaissait.

Miko, excuse-moi, mais c'est un cas d'extrême urgence.

Je me suis aspiré dans son corps sans plus de manières. J'ai senti de la nervosité chez elle, mais très brièvement. Mais pas le temps d'analyser ses émotions. Ma copilote et moi, on a accouru dans la salle à manger comme si on avait le rottweiler du troisième voisin aux fesses. Sam portait le verre à ses lèvres.

Miko et moi, on a bondi sur la table, accidentellement atterri dans l'assiette de mon père, puis on a sauté sur Sam qui en a échappé son verre, lequel s'est fracassé sur le plancher. On s'est ensuite jetés sur le pichet qu'on a renversé sur la table et on a poursuivi notre course effrénée sur le verre de Sophie.

— Miko ! Mon Dieu ! Miko, qu'est-ce que tu as ? s'inquiétait ma mère.

— *Damn it !* s'est emporté mon père en regardant son assiette.

Il est rare qu'on entende ce genre de vocabulaire chez nous. D'habitude, c'est réservé pour les rénovations.

On s'est sauvés au salon avec ma mère à nos trousseaux qui appelait :

— Miko ! Viens ici ma puce, viens. Miko !

Miko et moi, on s'est finalement laissé prendre par ma mère. Nous avions tous les deux besoin de cet amour et de ce réconfort.

Ma mère a ramené Miko, qui avait apeuré tout le monde. Mon père aussi était inquiet, une fois l'effet de surprise passé. Le malade a regardé Miko dans les yeux. Il ne le savait pas, mais il me regardait aussi droit dans les yeux. Et j'ai vu sa méfiance. Sa haine. Il serrait la bouche si fort que *mes* lèvres formaient maintenant deux lignes blanches. J'avais mis la vie de Miko sérieusement en danger. J'allais devoir veiller sur elle au maximum.

Personne n'a remarqué que le verre du psychopathe était resté intact.

Quand tout a été plus calme, Miko et moi, on a fait savoir qu'on voulait retrouver la terre ferme. Ma mère a déposé Miko sur le plancher. Ce que je voulais, c'était sentir l'eau avec l'odorat très développé de Miko.

Beurk ! L'eau était pas mal plus odorante que je ne l'aurais imaginé ! Cependant, sans aucun doute, j'y avais décelé une senteur nettement plus forte que les autres. Du chlore, ce qui était normal dans notre eau potable. Je m'étais trompé. J'avais cru que, pour essayer d'empoisonner Sam et Sophie, le Morveux avait utilisé l'insecticide dont se sert mon père lors de notre invasion annuelle de cinq ou six fourmis. Peut-être avait-il vraiment essayé d'être gentil ? Miko et moi, on a regardé le psychopathe. Il observait Miko. Avec ce sourire que je détestais tant, il a vidé le contenu de son verre dans l'évier de la cuisine.

Ce qui me laissait penser que j'avais eu raison. Rapidement, j'ai quitté Miko et je suis passé dans ma chambre pour la fouiller. J'ai traversé et inspecté les tiroirs sans y découvrir quoi que ce soit d'incriminant. J'ai glissé sous le lit. Seulement un peu de poussière. J'ai pénétré dans la garde-robe et j'y ai trouvé, sur la tablette, bien cachée derrière les accessoires d'hiver, une boîte de mort-aux-rats. Le psycho-

pathe avait bien mis quelque chose dans l'eau. Il avait remarqué que Sam et Sophie étaient les seuls qui buvaient en mangeant. Toujours de l'eau. Il s'en était servi un verre pour ne pas éveiller les soupçons. Pas très malin, mais quand même. Ma famille et moi avons été drôlement chanceux cette fois. Cependant, nous ne le serons peut-être pas toujours. Il fallait que mes amis et moi mettions notre plan à exécution le plus tôt possible.

J'ai décidé d'aller immédiatement chez Val pour lui en parler. J'irais avec Miko pour la sortir de la maison, l'amener loin du fou furieux.

Chapitre 26

PAUVRE MIKO! NON SEULEMENT IL PLEUVAIT, MAIS C'ÉTAIT TERRIFIANT DE CIRCULER AU MILIEU DES PIÉTONS ET DES AUTOMOBILISTES! Courageusement, elle s'est laissé guider en évitant les dangers potentiels. Heureusement qu'elle avait l'habitude de se promener à l'extérieur.

Devant la porte d'entrée de chez Val, on a commencé à miauler à fendre l'âme. La porte s'est ouverte sur le père de Val, immense. Il a fait « Pschhhht ! Pschhhht ! » pour faire partir Miko qui n'a reculé que de quelques pas. Et on a remis ça avec d'autres miaulements.

— Miaou ! Miaou ! Miaouuu !

— Pschht ! Va-t'en, le chat ! Ouste !

— Miaou ! Miaououououououou !

— Veux-tu t'en aller ! Ce n'est pas que tu ne fais pas pitié, mais ma femme est allergique. Allez, pschhhht !

— Ça va, papa ? a demandé Val en descendant l'escalier qui mène à l'étage et qu'on pouvait voir de l'entrée. Miko ?

— Tu le connais ?

— C'est la chatte de Franky ! Ça va, papa. Je la ramène chez elle.

— Je vais te reconduire.

— Papa, il habite à dix minutes d'ici.

— Les maniaques ne s'intéressent pas à ce genre de détail. Et il fait noir. En plus, il pleut à boire debout.

— Maman n'aimera pas ça qu'il y ait eu un chat dans l'auto.

— Tsss. Elle ne s'en rendra même pas compte.

— Papa...

— Ne discute pas. Je ne veux pas qu'il t'arrive du mal. C'est clair ?

— C'est clair.

— Bon, allons-y, a-t-il ordonné après avoir enfilé chaussures et manteau.

Toute cette course digne d'Indiana Jones pour rien. On nous ramenait gentiment à la maison.

Dans les bras de Val, Miko et moi, on était tranquilles, mais j'essayais d'entrer discrètement en communication avec ma blonde.

— Miaou. Miaou. Miaou.

— Ça va, ma belle Miko. Tu vas être à la maison bientôt. C'était quoi aussi l'idée d'aller si loin ? lui a-t-elle demandé en l'embrassant sur le museau.

J'en ai profité pour embrasser sa belle bouche, à la façon de Miko, évidemment. Elle a ri. Je l'ai regardée dans les yeux.

— Miaou ! Miaou !

Elle a cessé de sourire et a serré Miko contre elle.

— Franky ? a-t-elle chuchoté dans l'oreille de Miko.

— Miaou ! ai-je répondu.

— Oh mon Dieu ! Tu dois vouloir me dire quelque chose d'important.

— Miaou !

— Quoi ? a demandé le père de Val.

— Hein ? Oh, rien. Je chantais.

— Ah non, pas comme ta mère, a-t-il dit.

— Je vais lui répéter ce que tu viens de dire, a rétorqué Val.

— Zut, et je n'ai même pas d'avocat.

Il lui a fait un clin d'œil.

— Comment il va, Franky ? Tu le vois ce soir ? a-t-il repris.

— Il va de mieux en mieux. Je ne peux pas le voir ce soir, j'ai trop de devoirs.

Puis dans le creux de l'oreille de Miko :

— Des problèmes ?

— Miaou !

— Presse tes griffes une fois pour oui, deux fois pour non. Tu peux le faire ?

J'ai pressé les griffes une fois sur sa main.

— Parfait. Je te laisse chez toi, a-t-elle chuchoté. Peux-tu te rendre chez Marie-Zo ? J'irai vous rejoindre après la vaisselle. Je vais lui téléphoner pour la prévenir.

Une pression des griffes.

— Parfait. J'apporte la mouche.

Deux pressions des griffes.

— Pas de mouche ?

Deux pressions des griffes.

— Je ne comprends pas pourquoi, mais tu dois avoir une bonne raison.

Une pression.

— Tu vas garder Miko ?

Une pression.

— Compris. Chez Marie-Zo, vous n'aurez qu'à miauler comme vous l'avez fait chez nous. Elle va vous attendre.

— Miaou !

Je veux marier cette fille.

Le père de Val a insisté pour remettre Miko en mains propres à ma famille. Ma mère a été surprise d'apprendre que Miko avait parcouru une telle distance et qu'en plus elle avait su où aller. Enfin, l'important était qu'elle était rentrée, surtout après l'incident du souper.

— Il y a eu un incident au souper ? a demandé Val, sur le qui-vive.

— Oh, pas grand-chose. Miko a sauté sur la table, a tout renversé sur son passage et s'est sauvée au salon. Pas grand-chose, comme j'ai dit, mais inhabituel. Cela a créé toute une commotion ! Tu es vraiment bizarre aujourd'hui, toi, a-t-elle ajouté à l'intention de Miko.

— Miaou !

— C'est mignon, a souri ma mère. On dirait qu'elle me répond. Est-ce que j'appelle Franky ?

— Non, non. Ce n'est pas la peine. J'ai des devoirs ce soir. Je le verrai à l'école demain matin.

— D'accord. Merci à vous deux d'avoir ramené Miko.

— Ça nous a fait plaisir. Bonne nuit, Miko ! a ajouté Val en déposant un baiser sur sa tête.

— Prrr...

Après un bref « bonsoir », ils sont rentrés chez eux. Miko et moi on a mangé et on est repartis chez Marie-Zo. J'aurais été plus à l'aise avec Pat, mais il y avait deux chiens chez lui. Alors chez Marie-Zo, c'était mieux !

Chapitre 27

DANS LE VESTIBULE, CHEZ MARIE-ZO, ÇA SENTAIT BON LA TARTE AUX POMMES, MÊME SI CETTE ODEUR N'ÉVEILLAIT AUCUNE GOURMANDISE CHEZ MIKO.

Marie-Zo essayait de convaincre sa mère de garder Miko pour la nuit. Elle ne lui avait pas dit qu'elle la connaissait, probablement de peur qu'on nous reconduise de nouveau à la maison.

— Il pleut. Juste pour cette nuit et demain, on l'amène à la *Ottawa Humane Society*.

— Il a un collier. Il appartient à quelqu'un.

— Alors on va le laisser partir demain matin, d'accord ? a insisté Marie-Zo sans faire de remarque au sujet du sexe du chat.

— On n'a pas de litière.

— Je vais prendre une boîte et mettre du papier journal dedans.

— On n'a pas de nourriture.

— Brian en a. Je suis sûre qu'il va vouloir nous en donner un peu.

Brian était le voisin d'en face et il avait un gros chat beige et blanc super affectueux qui s'appelait Simon.

— Seulement pour cette nuit.

— Merci, maman ! s'est alors joyeusement écriée Marie-Zo en nous serrant dans ses bras, Miko et moi. Plus Miko que moi, mais bon.

— Attends une minute, a dit sa mère.

J'ai senti le cœur de Marie-Zo cogner soudainement très fort dans sa poitrine. Sa mère soupçonnait-elle quelque chose de bizarre ?

— Quoi ? a demandé Marie-Zo.

— Passe-le-moi un peu.

Et nous voilà dans les bras de madame Cloutier.

— Pauvre trésor, tu es tout mouillé, a-t-elle constaté, puis elle a gratté le dessus de la tête de Miko.

De mon côté, j'ai remarqué que madame Cloutier avait les yeux les plus verts que j'aie vus dans ma vie. Avec des taches dorées autour de la pupille. Et sa façon de regarder Miko ! Elle adorait les chats, c'est sûr.

Miko est repassée dans les bras de Marie-Zo. Comme sa mère, Marie-Zo a pris Miko avec une extrême douceur.

Marie-Zo, tu es un vrai mystère.

Madame Cloutier a apporté une serviette de bain dans laquelle elle a enveloppé Miko et l'a dorlotée un peu. Pendant ce temps-là, Miko et moi, nous en avons profité pour explorer visuellement les lieux.

C'était la première fois que j'entrais chez Marie-Zo. Ce qu'on remarquait surtout, c'était la quantité de plantes. Partout. Sur le sol. Sur les meubles. Suspendues. De toutes les sortes. De toutes les tailles.

— C'est à qui, ce chat, et qu'est-ce qu'il fait chez nous ? a questionné monsieur Cloutier qui se joignait à nous, le journal à moitié lu à la main.

Il s'est empressé de venir gratter la gorge de Miko, qui était au paradis.

— Aucune idée, a répliqué sa femme. Il est perdu. Écoute-le ronronner. Il est tout content. N'est-ce pas que tu es content ? a-t-elle ajouté à l'intention de Miko.

— Prrr...

— Et vous avez décidé de le voler ?

— Papa ! On veut juste le garder pour la nuit.

Jean-Sébastien, le petit frère de Marie-Zo, est apparu dans l'entrée.

— Oh ! Un chat ! Comme il est beau ! Je peux le prendre ? a-t-il demandé.

Un autre transfert de bras et voilà Miko qui se fait bécoter par Jean-Sébastien.

— Ça va être un bon test pour voir s'il va déterrer et détruire toutes les plantes en expédiant la terre dans tous les coins de la maison, n'est-ce pas Marie, a déclaré monsieur Cloutier.

— Est-ce que je suis aussi maniaque ? s'est inquiétée madame Cloutier.

— Pire, a affirmé son mari.

Madame Cloutier a regardé Miko dans les yeux.

— Miaou ! a déclaré Miko, avec mon aide.

Si j'avais une chance de démontrer que les chats ne sont pas des attaquateurs de plantes en puissance, peut-être que Marie-Zo pourrait avoir enfin un chat, elle aussi. Depuis le temps qu'elle en rêvait. Jean-Sébastien avait un lézard – Rex –, mais les lézards n'intéressaient pas du tout Marie-Zo.

— Tu es tellement mignon, disait madame Cloutier à Miko. D'accord. On va essayer. Dépose-la sur le sol, s'il te plaît, Jean-Sébastien.

Il nous a déposés sur le plancher, Miko et moi. On s'est frottés contre quelques jambes et Miko s'est ébrouée (je m'excuse !) pour éliminer le peu d'eau que la serviette n'avait pas époncée. Mais ils ont trouvé ça amusant. Et on est partis à la découverte du salon.

Sans toucher aux plantes. Complètement ignorées, les plantes.

J'ai entendu Marie-Zo soupirer.

— D'accord, vous aviez raison, a admis madame Cloutier. On va y repenser sérieusement.

— Yahou ! a crié Jean-Sébastien.

— Merci ! s'est écriée Marie-Zo en m'attrapant gaiement pour m'amener dans sa chambre. Merci à vous deux aussi, a-t-elle soufflé à l'oreille de Miko.

— Miaou !

Il n'y a pas de quoi !

Elle nous a installés sur son lit.

La chambre de Marie-Zo était très sobre. On voyait que la décoration n'avait pas beaucoup d'importance pour elle. Outre les meubles habituels de toute chambre à coucher décente, il y avait quelques bibelots, une bibliothèque remplie de mangas, un bureau pour son ordinateur, une pile de CD et c'était à peu près tout. Pas de peintures ni d'affiches de célébrités. Une chambre où le jaune très clair régnait, avec quelques touches orangées, comme les deux coussins sur son couvre-lit et les fleurs sur ses rideaux. Sobre comme Marie-Zo.

— Prrr... a-t-on ronronné, Miko et moi.

— Franky ?

— Miaou !

— Ouf ! Ça va ?

— Miaou !

— Valérie et Pat s'en viennent. On a servi à nos parents cette histoire de party de Noël à organiser. Je vais préparer ta litière et chercher de la bouffe pour Miko.

— Miaou !

— Mets-toi à ton aise, je reviens tout de suite...

Et elle a pouffé de rire.

— Excuse-moi, je ne voulais pas rire, mais c'est trop drôle : tu vas utiliser une litière !

Ouais. Qu'est-ce qu'on se marre ! aurais-je voulu dire.

J'ai pris conscience que l'ordinateur de Marie-Zo était allumé. Une indiscretion tout à fait inacceptable m'a poussé à aller jeter un coup d'œil sur son écran. Je sais, je n'aurais pas dû, mais j'étais trop curieux.

Son compte bancaire. Seulement quelques transactions mensuelles, comme on peut s'en douter, mais j'ai noté que vers le milieu du mois, trois montants de dix dollars étaient automatiquement retirés de son compte.

Marie-Zo, qui travaillait au salaire minimum une douzaine d'heures par semaine chez McDo, donnait trente dollars par mois, au moins, en dons. J'ai vu Dons – OTTAWA HUMANES, Dons – fond.qc.canc et Dons – AMNESTY INTL. Les animaux, les malades et les opprimés. Elle était vraiment sérieuse au sujet de l'argent. Décidément, une drôle de fille.

Miko et moi, on est retournés sur le plancher pour procéder à un nettoyage en règle. Puisque Miko semblait à l'aise, je lui ai temporairement laissé son intimité.



Domage qu'on ait dû parler de choses désagréables, parce que passer une partie de

la soirée à se faire cajoler dans le creux des bras de sa blonde, quel gars ne rêve pas de ça ?

Mais bon.

Top priorité de notre réunion : protéger Sam, Sophie et Miko.

On a essayé toutes sortes de combinaisons de mots et de phrases pour prévenir Sam et Sophie sans les faire paniquer et les faire accepter de rencontrer mes amis pour parler de « Franky ». Pas question d'amener Superfly à la maison. J'imagine les cris de Sophie découvrant que j'étais devenu une mouche. Des cris à réveiller les morts. Et il y avait assez de morts réveillés comme ça. Même en supposant qu'on réussisse à leur en parler sans trop causer de dommages cérébraux irréversibles, seraient-ils capables de vivre dans la même maison qu'un assassin et agir normalement, comme si de rien n'était ?

On était coincés.

Puisqu'on ne pouvait pas mettre Sam et Sophie au courant, on allait donner au psychopathe de bonnes raisons de les garder en vie au moins jusqu'à ce qu'on puisse exécuter notre plan qui était prévu pour samedi après-midi.

Marie-Zo travaillait le matin seulement et Pat, dans le pire des cas, manquerait son match du samedi soir. Val était disponible toute la journée.

Vers 13 h 45, Pat et Marie-Zo se cacheraient près du rocher au bord de la rivière. Val leur avait fait un dessin pour qu'ils le repèrent. Val et le faux Franky s'y rendraient pour 14 heures. C'est à ce moment précis que Pat viendrait à la rescousse pour *me* frapper et tenter de *m'étrangler*.

En attendant, il fallait proposer au fou une offre qu'il ne pourrait pas refuser : il aurait la chance d'empoisonner Sam et Sophie tout à son aise. Chanceux va. Débarrassé d'eux, il aurait nos parents pour lui tout seul.

On savait tous que, chaque soir, Sophie activait son *MSN Messenger* pour clavarder avec son copain. Marie-Zo a activé son *MSN Messenger* aussi. Sophie était effectivement en ligne.

marie-zo

- salut !

j'aime mon chum

- Marie-Zo ? salut !

marie-zo

• Peux-tu écrire sans être vue ? On veut faire une surprise à Franky

j'aime mon chum

- Cool ! sûr ! c'est quoi ?

marie-zo

• Il va vous préparer le souper samedi soir, et quand il va vous le dire, vous devrez faire comme si vous étiez contents qu'il se sou-

vienne de cette surprise qu'il avait planifiée depuis longtemps.

j'aime mon chum

- Sa surprise c'est de préparer le souper ?

marie-zo

• Sa surprise, c'est après le souper. Et ça va être une surprise pour vous deux et vos parents aussi. J'en dis pas plus, et Franky ne doit rien savoir de plus. Promis ?

j'aime mon chum

- Sûr ! j'ai hâte de voir ça !

marie-zo

• Va falloir que vos parents mangent ailleurs. Tu peux leur parler de notre surprise. J'ai confiance en eux.

j'aime mon chum

- ok

marie-zo

• Préviens Sam aussi. Très discrètement. Toute notre surprise dépend de votre discrétion.

j'aime mon chum

- Pas de prob !

marie-zo

- Cool ! Merci ! bye !

j'aime mon chum J

- ok bye !

La surprise serait le vrai moi, de retour dans ma vie.

Pat s'est offert pour ramener Miko à la maison afin que personne ne s'inquiète. J'étais d'accord. Avec notre plan, Mathieu n'allait pas gâcher ses chances ce samedi en commettant un faux pas. Et j'étais aussi là pour veiller sur Miko.

Blotti dans les bras de Pat (je n'aurais jamais cru que je dirais une telle chose un jour, en parlant de moi), celui-ci a raconté aux parents de Marie-Zo que le chat appartenait à un vieux monsieur qui habitait près de chez lui. Il allait le ramener à la maison. Madame Cloutier était contente que Pat puisse aider le chat et le vieux monsieur à se retrouver, mais j'ai vu qu'elle était aussi déçue de voir le minou partir si vite. Bon signe pour Marie-Zo.

Pat m'a serré la patte devant la chatière et il est parti. Miko a mangé et est allée se coucher contre ma mère dans le salon.

Miko en sécurité, Sam et Sophie protégés jusqu'à samedi soir, il ne me restait encore qu'une chose à faire avant de rentrer chez moi pour surveiller Mathieu : m'infiltrer chez lui.

Après des « bonne nuit » à mes parents et à Miko, je me suis éclipsé.

Chapitre 28

L PLEUVAIT TOUJOURS. LES NUAGES ÉTAIENT SI ÉPAIS ET BAS QU'ON AURAIT DIT QU'ILS VOULAIENT ÉCRASER LA VILLE. LES RUES ÉTAIENT DÉSERTES, INHOSPITALIÈRES.

En un instant, j'étais devant la maison du prétendu défunt. Une faible lueur, qui provenait de la hotte de la cuisine, était visible de l'extérieur de la maison. C'était sans vie, lugubre. Comme Mathieu.

Je suis entré.

Le désordre était épouvantable, indescriptible. Dans le salon, des bottes boueuses traînaient sur le divan délabré dont les coussins sales étaient déformés après avoir été utilisés comme repose-pieds (repose-bottes, plutôt). Partout, des cendriers qui débordaient de mégots. Même sur le sol, il y avait des mégots écrasés. Deux tables abîmées et affreuses étaient disposées de chaque côté du divan. Une télé, énorme, d'un modèle que je n'avais jamais vu de ma vie, ramassait la poussière devant un des murs grisâtres.

La cuisine... c'était à se demander s'il restait un seul morceau de vaisselle propre. Là encore, des cendriers et des mégots un peu partout. Des caisses de bouteilles de bière vides s'entassaient dans un coin. Les capsules de

bouteille restaient là où on les avait laissées tomber.

Sa chambre. Je voulais voir sa chambre.

Pas de porte. Adieu l'intimité ! Un matelas directement posé sur le sol. Une ampoule électrique déprimante pendait du plafond. Pas de draps. Une couverture que je n'utiliserais pas pour un chat errant. Une boîte de vêtements. Et c'était tout. Aucune couleur. Aucun meuble. Soit il avait vécu comme ça, soit ils s'étaient vite débarrassés de ses affaires. Dans les deux cas, on pouvait dire : pauvre Mathieu.

Du bruit au sous-sol.

Ils étaient là. Ses parents avaient allumé un feu dans le poêle à bois et regardaient un film d'action à en juger par les bruits de mitraillettes et d'explosions. Lui avait tout du gros porc. Il avait déboutonné son jean pour que son surplus de ventre se relâche. Son tee-shirt lui colait à la peau et était jauni sous les aisselles. Il avait une bière entre les jambes et une cigarette entre les doigts.

Elle, elle était recroquevillée un peu plus loin, les jambes repliées sous elle, dans un fauteuil qui n'avait plus de fauteuil que le nom. Elle était vêtue d'un tee-shirt trois fois trop grand pour elle et avait le regard inexpressif d'une déficiente mentale. Peut-être l'était-elle.

Était-ce l'ambiance ? Je me sentais faiblir.

Il a roté. Quelque chose de gras et de pro-

fond. Il a levé sa bière et l'a vidée en quelques gorgées.

— Va me chercher une bière, a-t-il ordonné à sa femme.

Pas de réaction.

— Je t'ai dit d'aller me chercher une bière ! a-t-il rugi en lui lançant sur une jambe son mégot toujours allumé.

Elle s'est levée sans un mot et elle est montée à la cuisine. Il a récupéré son mégot puis, debout, il a attendu qu'elle revienne. Je le voyais de dos.

Il a pris la bière qu'elle lui tendait.

— Merci, bébé, a-t-il dit, puis il a fait semblant de la frapper.

Elle s'est instinctivement protégé le visage. Il a ri.

Je me sentais de plus en plus faible. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

De toute façon, j'en avais assez vu. Trop.

J'ai voulu rentrer chez moi sans plus tarder.

J'ai essayé de partir mais, très affaibli, j'ai rencontré un mur qui m'a interdit la sortie.

Qu'est-ce qui se passait ? J'ai emprunté l'escalier pour me retrouver au salon. J'ai essayé par la fenêtre fermée. Sortie inaccessible. Cependant, je reprenais rapidement des forces et bientôt, de nouveau en pleine possession de mes moyens, j'ai pu facilement m'évader de la maison des horreurs.

Mathieu avait grandi avec la brutalité de ce barbare violent et malade. Tout devenait plus clair. J'étais triste pour lui.

Déprimé, je me suis hâté de rentrer pour retrouver chaleur et amour. Je comprenais parfaitement pourquoi il voulait ma vie. J'étais sincèrement désolé pour lui.

Dans ma chambre, Mathieu était étendu sur mon lit, la main gauche sur le front, les yeux fermés. Il respirait doucement. Il dormait peut-être. J'aurais voulu m'approcher de *moi*. Je m'ennuyais de *moi*. Mais j'avais trop peur qu'il remarque ma présence.

Temporairement rassuré, j'ai rendu visite aux membres de ma famille.

— Il a déjà été adopté. Je suis tellement contente pour lui ! se réjouissait ma mère.

Elle avait mis sa tête sur l'épaule de mon père qui regardait une émission de rénovations. Ma mère parlait de Tony, le chat que nous avions hébergé le temps d'un rhume. Ils l'avaient ramené la veille à la *Ottawa Humane Society*.

— Les albums de photos commentées que tu fais pour ces chats se vendent très bien. Tu es géniale.

— Tant mieux si ça peut aider, a ajouté ma mère, satisfaite.

Au sous-sol, Sam étudiait et Sophie était dans sa chambre. J'entendais l'eau de la bai-

gnoire qui coulait. Sophie se préparait un bain. Enfin ma chance de connaître les préparatifs secrets d'un bain de fille ! Avant qu'elle n'arrive, je me suis élancé dans la salle de bains.

Un grand affaiblissement général m'est tombé dessus. Comme chez Mathieu.

Mais qu'est-ce qui se passait ?

Les lumières étaient éteintes. C'était un bain aux chandelles. Une musique relaxante emplissait la pièce et la baignoire commençait à peine à se remplir. J'ai reconnu l'odeur de lavande.

J'avais le vertige.

Elle avait placé un coussin gonflable à ventouses dans la baignoire pour y déposer sa tête. Il n'y a pas à dire, les filles savent relaxer. Comment ça se fait alors qu'elles explosent aussi facilement ?

Je voulais retourner dans ma chambre, mais pour sortir, j'ai eu le même problème que chez Mathieu. J'étais si faible que je n'ai rien pu traverser. Même la vapeur avait le dessus sur moi. Je me suis traîné de peine et de misère sous la porte. Dans la salle familiale, mon énergie est réapparue en moins d'une minute.

Je n'y comprenais plus rien.

Je me suis de nouveau glissé sous la porte de la salle de bains. Je suis ressorti avant même d'y être complètement entré, déjà affaibli. Il y avait quelque chose en commun entre notre salle de bains et la maison des parents de

Mathieu. C'était effrayant de penser que notre maison pouvait avoir quoi que ce soit en commun avec l'autre maison. C'était comme comparer l'idée qu'on se fait du paradis avec celle qu'on se fait de l'enfer. Aux antipodes.

Et j'ai deviné.

Il y avait une méthode pour éliminer – on va dire libérer, c'est plus gentil – tout à fait et sans risque de retour, la pauvre âme du meurtri. Pas besoin de rituel ni de couleur spécifique de chandelle. Simplement le feu. Le feu du poêle à bois et celui des chandelles. Les âmes errantes ne survivent pas au feu !

Un nouveau plan s'imposait et il est venu tout naturellement à moi : on allait célébrer nos anniversaires et on allait lui faire sa fête ! Ce samedi après-midi, chez moi, d'où il ne pourrait s'enfuir. On avait déjà réussi à convaincre Sophie d'envoyer mon père et ma mère au restaurant, on les enverrait tous les quatre sans prévenir le maniaque de ce changement. Il fallait qu'il continue de penser qu'il aurait une chance de trafiquer en toute tranquillité quelque chose de néfaste pour Sam et Sophie.

Il était presque 22 heures. Tout était calme dans la maison. Je voulais communiquer ma découverte avec Val, mais pas avant d'être certain que ma famille était tranquille pour la nuit.

22 h 21. Heureusement que les âmes n'ont pas besoin de repos. Alors ne vous fatiguez

plus à dire : Repose en paix.

22 h 43. Val dormait peut-être à cette heure-là.

22 h 54. Finalement ! Il s'est frotté les yeux et les a ouverts. Il s'est levé et s'est regardé dans le miroir.

— Salut ! a-t-il dit.

Oh non ! Il m'avait découvert ! Tout tombait à l'eau !

Il ne me restait qu'à me battre avec lui, là, maintenant.

J'ai rassemblé ma colère, ma rage et ma fureur pour me jeter sur lui comme le plus enragé des lutteurs de la WWF. J'ai lancé mon cri de guerre le plus féroce, entendu de moi seul.

— Salut ! a-t-il répété en *me* souriant dans le miroir. Salut ! Saaaalut ! Saluuuut ! Hé ! Salut, Valérie !

Ouf...

L'abruti se pratiquait à avoir l'air plus sympa. Je n'avais rien à voir dans ses salutations. J'ai changé de cap et d'humeur.

J'avais été à deux doigts de l'agresser. Je savais maintenant comment entrer dans un corps. Il s'en était fallu de peu.

Il a bâillé et s'est recouché. Il a remonté les couvertures sur son menton et a poussé un grand soupir de satisfaction. Il était peut-être heureux d'être simplement dans un lit avec un

oreiller, des draps et des couvertures douces et chaudes. Il a éteint la lumière de la lampe.

J'ai filé chez Val.

Chapitre 29

SUPERFLY ÉTAIT DANS SON ZIPLOC-CONDO, SUR LA TABLE DE CHEVET DE VAL. CETTE DERNIÈRE, COUCHÉE SUR LE CÔTÉ, DORMAIT. PAS LE TEMPS DE LA CONTEMPLER, MALHEUREUSEMENT.

— Bzzzz !

Pas de réaction.

— Bzzz ! Bzzz ! Bzzz !

— Hum... a maugréé Val.

— BZZZZZZZ ! BZZZZZZZZZZZZZZZZ !!

— D'un coup, la mémoire lui est revenue.

— Franky !

— Bzzz !

— Une autre urgence ?

— Bzzz !

— Minute, je prépare le clavier !

Elle a allumé la lumière de sa lampe de chevet et ses yeux se sont plissés à demi sous l'assaut. Après quelques battements de cils irrésistibles, elle a repoussé ses couvertures, s'est levée et m'a offert le plus beau spectacle du monde : elle, en pyjama, toute naturelle.

J'ai souri, mais ça n'a pas dû paraître.

Son portable ouvert sur son lit, nous étions prêts.

Dans un style télégraphique, je lui ai fait part de mon nouveau plan. Ma chambre. Les

portes fermées. Toutes les ouvertures bouchées et beaucoup de chandelles.

— Franky, si son âme meurt à cause du feu, la tienne aussi, non ?

Bonne question. À laquelle je n'avais pas de réponse réjouissante. On pourrait peut-être tester ma résistance au feu pour nous donner une idée du temps dont j'allais disposer pour entrer dans la chambre puis dans *mon* corps affaibli. Est-ce que la quantité de feu jouait un rôle ? Val a approuvé l'idée du test. Elle est descendue à la cuisine pour revenir avec un tas de chandelles.

Elle a allumé une chandelle et l'a placée près de moi sur la table de chevet.

Rien de spécial.

Deux chandelles.

Rien.

Quatorze chandelles plus tard, toujours rien.

J'étais furieux et découragé. J'étais tellement certain d'avoir trouvé la solution. On était tellement excités quelques chandelles plus tôt, et maintenant si déçus.

À la recherche d'un réconfort mutuel, j'ai voulu envelopper Val de moi, mais immédiatement après avoir quitté Superfly, j'ai commencé à faiblir. Il fallait que je sorte de la chambre.

À moins que...

J'ai réintégré mon vaisseau ailé.

J'avais raison ! J'étais protégé à l'intérieur de Superfly. J'ai fait un second essai concluant.

Ça voulait dire que je pourrais être présent à la « fête », grâce à Superfly ou à Miko, et agresser l'agresseur. Si tout se déroulait comme prévu, je reviendrais enfin dans ma vie, j'exprimerais au définitivement défunt toute ma tristesse pour sa vie et sa mort, nous célébrerions notre victoire et je surprendrais ma famille par mon soudain et heureux rétablissement.

Un jeu d'enfant.

Nous avons récapitulé.

Son but : éliminer Sam, Sophie et vraisemblablement Miko.

Ses points faibles : Val et âme destructible à la chaleur du feu.

Son point fort : force intensifiée par son immoralité.

Nous avons besoin de deux plans : un pour le malade et l'autre pour nous.

Ce que Mathieu ne saurait qu'à la dernière minute, c'est que Sam et Sophie accompagneraient mes parents, mais qu'ils reviendraient pour le dessert. Pour l'encourager à accepter cet imprévu, Val lui glisserait à l'oreille qu'ils auraient du temps juste pour eux, tout seuls dans la maison pendant une heure ou deux. Ce qu'il ne saurait pas, c'est que Pat et Marie-Zo arriveraient à peine quelques minutes après

le départ de ma famille et, surtout, que je serais là également. *Hein ?* dirait Pat. *Tu avais oublié nos anniversaires ? On a apporté un gâteau !*

Val a étouffé un bâillement. Il était près de deux heures du matin. J'ai remarqué ses yeux cernés de fatigue et probablement d'inquiétude. Je lui ai écrit qu'il était temps pour moi de partir et pour elle de dormir.

Libéré de l'incroyable fardeau d'un corps, aussi petit soit-il, je me suis dirigé d'un vol allègre vers la maison.

Chapitre 30

SAMEDI. LE TEMPS N'ÉTAIT PAS TOUT À FAIT À LA FÊTE. LES NUAGES S'OBSTINAIENT À S'ACCROCHER AU-DESSUS DE NOUS, SOMBRES ET MALVEILLANTS. Ils semblaient nous prévenir d'un danger imminent. Comme si on ne le savait pas.

Nous étions enroulés Miko et moi dans sa tente, dans le salon. Le psychopathe était toujours dans ma chambre. La dernière fois que j'y étais allé, il dormait. S'il avait su, il aurait dormi moins longtemps pour profiter de cette journée qui, je l'espérais, serait sa dernière.

Toute la famille était rayonnante : une surprise de Franky ! C'est merveilleux !

Ils étaient tous débordants d'espoir. Il fallait réussir, sinon ma famille serait dévastée de ne retrouver que le moi dernier cri ; Sam, Sophie et Miko seraient toujours en danger ; le psychopathe saurait que j'existe et il serait désormais sur ses gardes ; il abandonnerait mes amis ; mes amis seraient malheureux ; je pourrais mourir une fois pour toutes.

Midi. Avec Miko, j'observais le temps exécrable. Le vent s'était levé du mauvais pied. Il secouait les arbres sans ménagement et retournait les parapluies.

Ma mère avait réservé une table pour cinq heures chez St-Hubert, notre restaurant préféré.

14 h. Misère. Le temps passait si lentement qu'un peu plus et on reculait dans le temps. J'étais de plus en plus stressé. Trop pour cohabiter avec Miko. Je l'ai laissée dormir en paix avant de passer au branle-bas de combat.

Sam et Sophie vaquaient à leurs occupations : Sam s'entraînait dans sa chambre, Sophie jouait du piano. Mes parents parlaient d'un voyage familial au Danemark ou en Russie. J'ai opté pour le Danemark.

Le psychopathe était réveillé. Il a déjeuné-dîné, s'est brossé les dents et est retourné dans ma chambre. Il s'est mis du déodorant et s'est coiffé de façon à ce qu'on puisse voir un œil, tout le tralala, quoi ! Il a ouvert la porte de mon placard et a placé ma chaise devant. Il a retiré le sac contenant les accessoires d'hiver et il a allongé le bras pour récupérer la petite boîte de mort-aux-rats. Étant donné que les animaux en mangent sans méfiance, j'ai pensé que ça ne sentait ni ne goûtait pas grand-chose. Et je savais que c'était très puissant pour en avoir entendu parler dans un film. S'il servait le dessert, ça lui serait facile d'en mettre dans les verres de lait de Sam et de Sophie. Il a ouvert la boîte et il a versé une partie de son contenu dans un sac à sandwich qu'il a refermé et glissé dans sa poche.

On avait eu vraiment beaucoup de chance ce soir-là avec le pichet d'eau.

Que ce soit sa dernière journée !

15 h 30. Le temps ne s'améliorait pas. Le ciel agressait maintenant la terre d'éclairs terrifiants qui se divisaient en plusieurs ramifications. En novembre. Incroyable. Le grondement sourd du tonnerre qui suivait de près durait une éternité. Comme s'il prenait plaisir à faire peur et qu'il savourait ce plaisir.

Val est arrivée comme un rayon de soleil. Splendide dans son pantalon à carreaux et son t-shirt orange. Elle avait ramassé ses cheveux en un chignon lâche d'où s'échappaient quelques mèches rebelles qui encadraient son visage. Le psycho a accouru l'accueillir à la porte. Il était fébrile. Val a émis un *wow* ! de surprise en constatant les efforts déployés par notre sympathique ami pour avoir l'air d'un humain plus ou moins normal. À voir son sourire, il a pris ça comme un compliment. C'en était peut-être un aussi.

Puisque tout le monde était impatient de me laisser une chance de redevenir moi-même, ma famille est partie plus tôt. Elle a dit vouloir arrêter un peu à la librairie avant de se rendre chez St-Hubert.

Que Val passe une trentaine de minutes seule avec le psychopathe, ce n'était pas prévu au programme. J'étais super nerveux.

— Vous êtes sûrs que vous avez tout ce qu'il vous faut ? a demandé ma mère.

— Ouais, ça va, a répondu le faux Franky qui avait à présent l'air de regretter d'avoir découvert tout un œil.

— On ne manque de rien, Michelle. Ne vous inquiétez pas. On va vous préparer le meilleur dessert que vous n'ayez jamais mangé, hein Franky ?

— Ouais.

Il était dans un état d'agitation extrême. Je pouvais voir la sueur à la base de *mes* cheveux, sur *mes* tempes ainsi que sur le dessus de *ma* lèvre supérieure. Il faisait gesticuler *mes* doigts sans arrêt. Discrètement, à l'intérieur de *mes* mains à demi fermées, il touchait de *mes* pouces chacun de *mes* autres doigts, les uns après les autres, dans un mouvement continu. Je voyais, aux mouvements ascendants et descendants de *ma* pomme d'Adam, qu'il déglutissait fréquemment.

— D'accord. À tout à l'heure, alors. On devrait revenir vers six heures et demie. Aurez-vous assez de temps ?

— Plus qu'on n'en a besoin, a répondu Val. Profitez-en et à plus tard !

Le psycho était trop excité pour répondre.

La porte ouverte a laissé entrer une douche froide de pluie balayée par la violence du vent. Les uns sont partis. Les autres sont restés. Seuls.

Chapitre 31

L S'EST APPROCHÉ D'ELLE. ELLE A PASSÉ LES BRAS AUTOUR DE SON COU ET L'A EMBRASSÉ. TORTURE DES TORTURES, JE N'EN POUVAIS PLUS DE LA VOIR OBLIGÉE D'EMBRASSER CE MONSTRE, MÊME SI C'ÉTAIT POUR MIEUX ENDORMIR SA MÉFIANCE.

— J'avais pensé nous débarrasser du dessert au plus vite pour avoir tout notre temps après. Qu'est-ce que tu en penses ?

— On va aller dans ma chambre ?

— Hum... ouais. On va aller dans ta chambre, a acquiescé Val.

Heureusement, Pat et Marie-Zo allaient arriver sous peu.

Ma famille était en danger. Ma blonde était en danger. Ma chatte était en danger. Le son de la pluie qui frappait les vitres et le sifflement colérique du vent m'exaspéraient. J'étais au bord de la crise de nerfs.

— J'ai apporté une recette extra facile, a dit Val. On va faire une croustade aux pommes.

— Ce n'est pas compliqué, j'espère.

— Pas du tout.

Il n'avait probablement aucune idée de ce qu'était une croustade aux pommes.

— Il faut de la farine, du gruau, de la cassonade, du beurre, du sirop d'érable et, évidemment, des pommes. J'ai apporté du sirop

d'érable au cas où vous n'en auriez pas. Tu peux apporter les ingrédients sur la table ? Moi, je vais peler et trancher les pommes.

— D'accord.

Et voilà le monstre à la recherche des ingrédients. Il serrait les mâchoires. Il n'aimait pas ça. Moi non plus.

— Ouch ! a soudainement crié Val.

Elle s'était coupée à un doigt et saignait.

— Zut, je ne peux pas cuisiner comme ça. Est-ce qu'il y a des pansements quelque part ?

— Je ne sais pas.

— Je vais voir dans la salle de bains. Donne-moi deux minutes, d'accord ?

— Ouais.

Val s'était-elle blessée intentionnellement pour gagner du temps ? Ça ne m'aurait pas étonné.

Elle est revenue en montrant triomphalement son index enveloppé d'un pansement de taille XL.

Ding-dong ! a-t-on entendu une quinzaine de minutes plus tôt que prévu.

— On ne répond pas ! a aboyé le maniaque.

— Si c'est pour tes parents et qu'ils apprennent qu'on n'a pas ouvert la porte, ils vont peut-être se poser des questions. Ou même nous en poser. On les expédie rapidement de toute façon. Après ça, on va enfin être tranquilles.

Il avait dans les yeux de la méchanceté, de la colère, des éclairs de folie. Irrité, il est allé ouvrir la porte.

Derrière la porte du vestibule, avec un peu d'avance, Pat et Marie-Zo étaient là, trempés et souriants.

Chapitre 32

LE PSYCHO LES A FOUDROYÉS DU REGARD. MARIE-ZO SOUFFLAIT UN DERNIER BISOU À SA MÈRE QUI LES AVAIT AMENÉS.

— Quoi ? a demandé le psycho avec courtoisie.

— Comment ça, « Quoi ? » ? On vient fêter nos anniversaires ! Vous l’avez oublié ? a dit Pat, très convaincant.

— J’ai apporté un gâteau au chocolat que j’ai fait ce matin, a dit Marie-Zo en montrant fièrement son gâteau dans sa cloche de verre.

— Et moi, des tas de bougies ! a ajouté Pat.

— Hein ? a dit Val. C’est aujourd’hui ?

— Vous avez vraiment oublié ? Je n’en reviens pas ! On en a parlé lundi à l’école ! a fait Pat, complètement scandalisé. Heureusement, on est là, a-t-il ajouté, ignorant l’œil mauvais du fou.

— Mais on n’avait rien confirmé, non ? Tu n’avais pas un match ce soir ? a repris Val.

— On devait en avoir un, mais il y a eu une confusion dans les réservations de la patinoire et notre match a été remis à mardi. Je pensais pourtant vous l’avoir dit.

— Pas à ma connaissance. Toi, Franky ?

— Non, a grommelé le psycho.

— Oups ! Je suis vraiment désolé.

— Où est tout le monde ? a demandé Marie-Zo

Val leur a expliqué.

— Oh, on va faire rater la surprise ! a dit Pat, feignant la déception.

— Non, pas du tout ! On n'avait pas encore commencé, a dit Val, qui avait du mal à cacher son soulagement.

— On y va ? a demandé Marie-Zo, qui tenait toujours son gâteau au chocolat.

Mathieu, complètement déboussolé, ne réagissait pas. C'est Val qui a joué à l'hôtesse.

— On y va ! a-t-elle répété en le prenant par la main.

Je suis allé chercher Miko et, tous les six, on s'est réunis dans ma chambre. Depuis le temps qu'on était ensemble, Val et moi, elle savait que nos chandelles étaient dans les armoires du buffet de la salle à manger. Elle a rapporté tout ce qu'elle a trouvé en plus de quelques serviettes de bain. Pour que ça ne sente pas trop la fumée partout comme la dernière fois, a-t-elle ajouté pour faire croire à Mathieu que c'était la procédure normale.

Dans la chambre, elle a bloqué toutes les sorties possibles : sous la porte de la chambre et celle de la penderie. Ils ont allumé les vingt-trois chandelles plus les dix-sept bougies pour le gâteau. Ils ont chanté *Joyeux anniversaire* et ont soufflé les bougies.

C'était le temps pour moi de passer à l'action. Il fallait que ça marche.

Avec Miko, on a bondi sur le cou du psycho et, avec un plaisir féroce, on lui a planté les griffes dans les omoplates.

Le psycho n'a pas aimé ça et il s'est mis à crier. Pat en a profité pour lui donner un coup de poing sur la mâchoire.

— Qu'est-ce qui te prend ? a crié le fou qui, habitué à se faire taper dessus, n'avait pas été tellement ébranlé par le coup de poing – pas assez fort, de toute évidence – de Pat.

— On va se débarrasser de toi, saleté de malade ! a craché Pat.

Un éclair a illuminé la chambre. Le tonnerre a éclaté comme un coup de fouet.

Panne de courant.

C'est à la lueur des chandelles que l'affrontement a continué.

Un humain sans moralité est infiniment plus fort qu'un humain qui en a une. Mathieu a sauté sur Pat, qui, surpris, est tombé sur le dos. Il a ensuite pris la tête de Pat par les cheveux et la frappait sur le plancher de bois. Marie-Zo criait : Pat !

Toutefois, le malade avait un grand désavantage. Ironiquement, il ne pouvait pas très bien se défendre en raison des blessures infligées à mon corps par la voiture qu'il m'avait obligé à affronter.

Val restait muette. Elle semblait sous le choc.

Miko et moi on a replanté nos griffes dans le dos du fou. Il n'a pas bronché. Marie-Zo lui a agrippé un bras. Il lui a mordu la main jusqu'au sang.

Val a appelé : Mathieu !

Il a levé la tête pour recevoir le pied de Val en pleine face. Pat a réagi rapidement et a frappé de nouveau *ma* mâchoire. Avec plus de conviction, cette fois. Le fou s'est écroulé sur le dos. Pat l'a saisi à la gorge.

— Tu as quasiment tué mon ami ! Sale malade ! Et à cause de toi, je vais rater mon match de hockey ce soir !

Miko était affolée et j'avais de la difficulté à la garder tranquille. Elle devait rester dans la chambre. Elle était ma protection contre le feu. Son cœur battait fort, ou était-ce le mien ? Probablement les deux.

Mathieu essayait de retirer les mains de Pat parce qu'elles devaient entraver sérieusement le passage de l'air dans *mes* poumons. Pat pleurait et criait en même temps.

— À cause de toi, je vais peut-être tuer mon meilleur ami ! Va en enfer ! vociférait-il.

Il étranglait et secouait Mathieu.

Un nouvel éclair a éventré le ciel. Le tonnerre a simultanément explosé comme un coup de canon. Tout le monde a eu le temps de voir

que j'avais maintenant l'air d'une marionnette. Mes yeux étaient révoltés.

Il était temps pour moi de réintégrer *mon* corps. J'ai quitté Miko et je me suis aspiré dans Franky.

J'ai eu mal partout. Les griffes, les coups au visage, la gorge. J'ai entendu Marie-Zo hurler à Pat : Arrête ! Arrête !

Pat m'a lâché et s'est retiré dans un coin où il pleurait comme un bébé : Je l'ai tué !

Mon corps inerte gisait sur le sol. Val me tenait dans ses bras et pleurait, elle aussi. Elle me disait qu'elle m'aimait, me suppliait de revenir.

À l'intérieur de mon corps se livrait un combat sans merci. Mon âme se gavait de ma rage pour se gonfler d'énergie, prendre de l'expansion pour qu'il ne reste plus de place pour l'autre âme. L'infâme. Sa résistance m'a étonné, mais ma fureur décuplait ma force. Je le sentais paniquer.

Je poussais, le repoussais, l'écrasais. Il n'avait plus la même force ni la même détermination. Sa résistance faiblissait. Dans un ultime gonflement de ma part, je l'ai senti passer à travers mon enveloppe corporelle.

...

Une grande paix m'a envahi.

Il était parti.

Étais-je mort ? Étais-je vivant ?

De mes yeux toujours révoltés, j'ai vu la flamme des chandelles vaciller sous le passage de l'âme de Mathieu qui cherchait une sortie d'urgence. On a tous entendu un hurlement à figer le sang. Un hurlement aigu qui aurait pu briser nos tympanes s'il avait persévéré. Le hurlement s'est transformé en sanglots, puis en pleurs d'enfant, et il a finalement cessé.

J'ai senti un souffle frais glisser sur moi, s'attarder un peu. J'ai vu son regard triste flotter au-dessus de nous. Mathieu a fermé les yeux et, graduellement, il s'est éteint.

J'entendais Pat et Marie-Zo renifler.

— Franky, tu es là ? suppliait Val en me tapotant les joues.

Elle a déposé ses lèvres sur les miennes. Ses lèvres tremblantes, chaudes et douces.

Sous le baiser, j'ai fermé les yeux et j'ai dit : Salut Chouchoune !

— C'est Franky ! Il est revenu ! a crié Val.

Et tous ensemble, nous nous sommes serrés dans nos bras et nous avons pleuré et nous avons ri.

Un peu plus tard, ma famille s'est demandée comment je m'étais fendu la lèvre. Val leur a expliqué avec humour qu'elle avait dû me battre pour que je l'aide à préparer le gâteau au chocolat. J'ai rectifié en disant que la vérité était que Val avait échappé une cuillère sur le sol et que tous les deux on s'était penchés pour

la ramasser, mais qu'elle avait été plus rapide que moi et qu'en se relevant, pow ! j'avais reçu la tête de Val en pleine poire. Et comme elle a la tête dure...

Coup de coude de ma douce, ici.

On avait prévu la question, et, sauf mon commentaire au sujet de sa tête, on avait préparé la réponse qui avait satisfait tout le monde. Idem pour le changement de chandail. J'avais passé un col roulé simplement parce que je m'étais sali au cours de la fabrication du dessert.

Ma famille, mes amis et moi, nous étions enfin tous vraiment là, super rayonnants.

Pat aurait pu aller à son match, mais il a préféré faire la fête avec nous.

Miko a eu droit à une poignée de gâteries.

Chapitre 33

J'AI RACONTÉ À VAL, PAT ET MARIE-ZO CE QUE J'AVAIS VU CHEZ MATHIEU. NOUS AVONS DÉPOSÉ DES FLEURS SUR SA TOMBE.

Vraiment, qu'il repose en paix. Il avait été un être humain malheureux, qui, comme plusieurs autres, était né au mauvais endroit. Là était sa seule faute.

Pour conclure notre compétition de bêtises, nous avons décidé que Josée était la plus grande emmerdeuse que la Terre ait portée.

Val et moi, on est allés remercier en personne l'homme qui m'avait sauvé de la rivière. Je n'avais pas eu la chance de le faire avant. Un jeune. À peine plus vieux que moi. Un bel exemple pour la société.

Val travaille d'arrache-pied à confectionner un cadeau pour l'anniversaire de son père qui arrive à grands pas. Étant donné qu'elle ne sait pas ce que c'est, et moi non plus, elle va prétendre que c'est une œuvre d'art représentant la liberté, donc il pourra l'interpréter comme il le voudra.

Val et moi, on travaille le samedi pour la *Ottawa Humane Society*.

Sûr, je vais me marier avec Val. Et si on a pu survivre à l'épreuve Mathieu, on pourra

affronter les situations les plus apocalyptiques, même avec un ou deux rejets.

J'ai su pourquoi je m'appelais François.

Il y a longtemps, mes parents avaient un ami commun : François. Il était un type vraiment bien. Malheureusement, il est mort accidentellement quelques mois avant ma naissance. Alors ils m'ont donné son prénom. Un hommage qu'ils voulaient lui rendre.

... Et si j'étais lui ?



Enfin, nous voilà de nouveau réunis autour de la table de la salle à manger. Il fait bon. On est bien. Sam a passé une dizaine de minutes à convaincre Sophie que son corps avait besoin de plus d'exercices que de faire courir ses doigts sur un clavier, et il est retourné à son repas.

Papa et maman se sourient, les yeux heureux. Sam et Sophie ont la bouche pleine de gâteau aux carottes, satisfaits. Valérie et moi, on se regarde, amoureux, les yeux remplis de secrets partagés uniquement avec nos meilleurs amis : Pat et Marie-Zo. Nos doigts sont

entrelacés sous la table. Miko dort, en boule sur sa structure devant la fenêtre.

Le silence qui nous entoure est heureux et apaisant.

On entendrait voler une mouche.



Carole Moore



L'inspiration pour cette histoire ne m'est pas venue d'un fait vécu. Heureusement, car si c'était le cas, presque toutes les personnes impliquées dans cette histoire seraient maintenant dans un hôpital psychiatrique sans espoir de sortir de leur camisole de force.

Il n'y a pas eu de grands moments d'inspiration véritable. Simplement, tout à coup, il y a eu dans ma tête deux adolescents qui ont surgi : A et B. L'un heureux, l'autre pas. J'ai pensé que ça serait bien si B essayait de vivre la vie de A à sa place... en ajoutant un soupçon de fantastique à tout ça !



GARANT DES FORÊTS
INTACTES

Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro 100 % recyclé,
traité sans chlore, accrédité Éco-Logo et fait à partir
d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
à Cap-Saint-Ignace (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en février 2012